LE MARCHAND D'ESTAMPES

DRAME EN TROIS ACTES

DU MÊME AUTEUR

Un Drame sous Philippe II, drame en quatre actes, en vers (1875 — ODÉON).

Quelques vers d'autrefois, poésies (1870-1915).

Bonheur manqué, poésies (1889).

Les Malefilâtre, comédie en deux actes (1904 — RENAISSANCE).

Le Vieil Homme, pièce en cinq actes (1911 — RENAISSANCE).

Zubiri, fantaisie en un acte, d'après VICTOR-HUGO (1912 — COMÉDIE-ROYALE).

La Chance de Françoise, comédie en un acte (1888 — THÉATRE-LIBRE, GYMNASE, COMÉDIE-FRANÇAISE, MATHURINS, et COMÉDIE-FRANÇAISE).

L'Infidèle, comédie en un acte, en vers (1890 — THÉATRE D'APPLICATION, VAUDEVILLE, VARIÉTÉS, RENAISSANCE, VAUDEVILLE, MATHURINS, VAUDEVILLE et PORTE-SAINT-MARTIN).

Amoureuse, comédie en trois actes (1891 — ODÉON, VAUDEVILLE, RENAISSANCE, VAUDEVILLE, COMÉDIE-FRANÇAISE, PORTE-SAINT-MARTIN et COMÉDIE-FRANÇAISE).

Le Passé, comédie en quatre actes (1897 — ODÉON et COMÉDIE-FRANÇAISE).

Ces quatre pièces ont été réunies en un volume sous le titre de :

THÉATRE D'AMOUR

PROCHAINEMENT

La Revanche, comédie en trois actes.

Lui et Nous, comédie en trois actes.

DRAMES D'AMOUR ET D'AMITIÉ

LE MARCHAND D'ESTAMPES

DRAME EN TROIS ACTES

DE

GEORGES DE PORTO-RICHE

PARIS
ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N° 545

ÉCRIT POUR UNE AMIE

G. de P.-R.

Janvier 1917

Quelques Mots de l'Auteur

Quelques Mots de l'Auteur

Je crois pouvoir dire que le Marchand d'Estampes *obtint un succès littéraire. Je ne saurais ajouter que son succès matériel ait été de longue durée. La pièce ne fut représentée que trente-cinq fois. Il est vrai qu'elle ne bénéficiait de l'appui d'aucune publicité, ni du concours d'aucun syndicat.*

Bien au contraire.

*Si rapide qu'ait été sa carrière, j'ai peut-être le droit de me souvenir qu'*Amoureuse, *à l'origine, malgré la maitrise inoubliable de Réjane, malgré le grand talent de Dumény et de Calmettes, n'occupa l'affiche qu'une quarantaine de soirées.*

Depuis lors, cette comédie fut jouée des centaines de fois, et dans tous les pays du monde. Je n'éprouve pas d'embarras à le rappeler, puisque je n'apprends rien à personne.

A l'exception de Jules Lemaitre, de Henry Céard et de Jacques du Tillet, la critique exécuta Amoureuse, *la tourna même en ridicule. Et cette histoire fut à peu près celle du* Passé.

D'ailleurs, on chercherait en vain dans le martyrologe des lettres un exemple de férocité comparable au ramassis d'in ures, de calomnies et de sottises dont souffrirent mes ouvrages à leur apparition.

C'est la jeunesse intellectuelle qui imposa mon nom au public et aux écrivains. C'est sa ferveur imprudente qui me désigna aux plagiaires. C'est grâce à cette jeunesse que la Chance de Françoise, *l'*Infidèle *et le* Vieil Homme *furent affranchis de l'attente des revanches, et connurent à leur début une suite glorieuse de représentations.*

Mais n'est-ce pas dans le cœur des jeunes hommes que se décide la destinée de nos œuvres ?

*
* *

Qui me dit que le Marchand d'Estampes *ne retrouvera pas la fortune d'*Amoureuse ? *Qui me dit que l'avenir ne donnera pas raison à ceux qui ont aimé cet ouvrage ? A MM. Abel Hermant, Paul Souday, Léon Blum, Maurice de Waleffe, Georges Pioch, J. Roujon, René Wisner, Matei Roussou, à d'autres juges ou correspondants que je m'excuse de ne pas nommer ici ? Qui me dit que ceux qui l'ont décrié (tout en ménageant à dessein ses principaux interprètes) ne seront pas un jour convaincus de pharisaïsme, de complaisance et de mauvaise foi ? Qui me dit que ceux qui ont qualifié de méprisables les*

héros de ce drame ne seront pas qualifiés à leur tour de pédagogues ignares?

* * *

Mais aussi, quelle idée avais-je eue d'aventurer cette pièce sentimentale sur une scène de plaisir? Quelle idée avais-je eue de l'abandonner, sans la moindre précaution, au plus zélé des directeurs, quand sa réussite allait dépendre, en réalité, d'un pâle acteur comique, nanti, paraît-il, de la direction officielle, fertile en combinaisons, et naturellement impatient de se produire dans une grivoiserie de son emploi? L'un — que j'ai vu — devait me recevoir avec enthousiasme; l'autre — que je n'ai pas vu — devait me congédier avec empressement.

Enfin, pourquoi ai-je décliné les offres d'un illustre brasseur d'affaires? Pourquoi n'ai-je pas plutôt confié mon sort à tel ou tel impresario ubiquiste, à tel ou tel patron de syndicat? Placé sous leur égide, j'eusse duré davantage.

La critique amollie eut célébré mon œuvre; les courriéristes l'eussent tambourinée chaque matin; mon nom, à la quatrième page des journaux, eût rivalisé, en gros caractères, avec les réclames pharmaceutiques; des affiches monumentales eussent invité les passants à venir m'entendre... Et le probe Marchand d'Estampes *eût rencontré la chance de certaines polissonneries, de ces polissonneries idiotes que commen-*

tent minutieusement, et non sans concupiscence, les Basiles de la presse, les Nonnottes de coulisses.

Car on ne saurait trop le répéter, hors des syndicats, point de salut. Qui ne les a pas avec soi, les a contre soi. Puisqu'un groupe d'industriels s'est emparé de tous les théâtres, et de toute la publicité, il faut pactiser avec l'un de ces industriels ou cesser d'écrire vour la scène.

***

Mais laissons là ces considérations mélancoliques: et remercions les gens du métier qui, à différents titres, ont servi le Marchand d'Estampes. *D'abord, l'excellent peintre Jusseaume, puis MM. Armand Bour, André Dubosc, Bullier, Alexandre, Arduini, Mlle Beylat; n'oublions pas non plus Mme Flore Mignot qui, trois jours avant la première, fut, par une cruauté inexplicable, écartée de la distribution.*

Georges de Porto-Riche.

Janvier 1919.

PERSONNAGES

DANIEL AUBERTIN.
MAZOLIER.
BRICHAU.
JACQUEMONT.
PHILIPPE.
UN FACTEUR.
UN GARÇON DE RECETTES.
FANNY.
CLARISSE.
ANGÈLE.
Mme FOULON.
MISÈRE, petite chienne

UN LIVREUR, DIVERS CLIENTS, etc., etc.

A Paris, de nos jours.

LE MARCHAND D'ESTAMPES

ACTE PREMIER*

Le magasin d'un marchand d'estampes quai d'Orléans, au coin de la rue Boutarel, à Paris. Grande baie vitrée au fond ; au delà, le parapet de la Seine ; plus loin, la Seine elle-même et le chevet de Notre-Dame. Portes latérales. Une vieille cheminée du XVIII[e] siècle. Tableaux, dessins, aquarelles, estampes ; photographies, d'après les maitres, accrochées au mur. Un chevalet dressé. Presque adossé à un escalier intérieur, et constituant une sorte d'arrière-boutique, un coin intime. Dans ce coin, un piano, un divan, des fauteuils, des partitions, des livres préférés ; deux ou trois bureaux, des fleurs, une terre-cuite au-dessus d'un secrétaire. On est en décembre vers deux heures de l'après-midi.

SCÈNE PREMIÈRE

DANIEL, FANNY.

Daniel seul ; il va et vient avec impatience, comme une âme en peine. Il allume une cigarette ; puis il est pris d'une quinte de toux et il jette sa cigarette dans la cheminée.

FANNY, entrant par le fond.

Tu es seul ?

---

* *Voir les notes à la fin du volume.*

DANIEL.

Depuis une heure.

FANNY.

Clarisse n'est donc pas là ?

DANIEL.

Je lui ai permis d'aller rue de Rennes.

FANNY.

Pour expédier un paquet à son prisonnier ?

DANIEL.

Encore.

FANNY.

Tout son argent s'en va de cette façon.

DANIEL, *gravement.*

Que veux-tu ? Quand on aime.

FANNY.

Personne n'est venu ?

DANIEL, *prêt à sortir.*

Personne en ton absence ; pas une âme.

FANNY.

Tu cherches ton chapeau?

DANIEL.

Je retourne au Val-de-Grâce. L'état de Jourdan commence à m'inquiéter.

FANNY.

Pourvu qu'on ne lui coupe pas la jambe!

DANIEL.

J'espère que non. C'était un bon capitaine.

FANNY, tendrement.

Va, mon petit. Mais ne sors pas sans pardessus. Le vent est si dur sur le pont.

DANIEL.

Tu as trouvé quelques estampes chez Brochard?

FANNY.

Deux ou trois vignettes de l'époque romantique. Je dois lui écrire tantôt si nous les prenons.

DANIEL.

Elles sont intéressantes?

FANNY.

Pas plus que ça... Une pourtant...

DANIEL.

De qui ?

FANNY.

De Tony Johannot. Un portrait de Frédérick Lemaître.

DANIEL.

Voilà l'affaire du beau Jacquemont.

FANNY.

Bah ! J'ai aperçu la même estampe dans sa loge.

DANIEL.

Un cadeau de mademoiselle Estivant ?

FANNY.

Tu penses !

DANIEL, *prêt à monter l'escalier.*

Est-ce qu'il y avait du monde dans la boutique de Brochard ?

FANNY.

Le vieux Belin.

DANIEL, le pied sur la première marche de l'escalier.

Je monte...

Il tousse.

FANNY, le rappelant.

Daniel !

DANIEL, s'arrêtant ; avec amitié.

Et puis ?

FANNY.

Tu m'as promis de passer chez le docteur Thibaut, ne l'oublie pas.

DANIEL.

Je me ferai ausculter aujourd'hui.

FANNY.

Sans faute ?

DANIEL.

Je le jure.

Il monte l'escalier et disparaît.

SCÈNE II

FANNY, CLARISSE.

FANNY.

Justement, je te réclamais.

CLARISSE, *entrant par une porte latérale.*

Je rentre à la seconde.

FANNY.

Par la rue Boutarel ?

CLARISSE.

Oui, madame.

FANNY, *désignant le journal qu'elle tient à la main.*

Tu as l'*Intran ?*

CLARISSE.

Le communiqué est excellent.

FANNY.

Vrai ? (*Lisant.*) Quelle chance !

CLARISSE, gravement.

La guerre, encore la guerre !...

FANNY.

Il faut vaincre ou se soumettre, a dit le Président de là-bas.

CLARISSE, vivement.

Se soumettre? plutôt crever... (Avec confusion.) Pardon, madame.

FANNY.

Je t'excuse. Mon père, qui était de Strasbourg, aurait parlé de même.

CLARISSE.

J'ai préparé le carton que monsieur Brichau compte emporter.

FANNY.

Tout est dedans? les Goya...

CLARISSE.

Et le reste: soyez sans crainte.

FANNY, *allant et venant.*

Et les eaux-fortes que monsieur d'Artenay avait si envie de nous céder ?

CLARISSE.

Aucune nouvelle.

FANNY.

Il ne les a pas envoyées ?

CLARISSE.

Je n'ai pas entrevu un être humain de la journée. Le facteur seul a franchi la porte.

FANNY.

Le facteur ?

CLARISSE.

Il apportait une lettre chargée. Il doit repasser tout à l'heure.

FANNY.

Pourquoi Monsieur n'a-t-il pas signé à ma place ?...

CLARISSE.

Monsieur Aubertin était absent à ce moment-là.

FANNY, avec inquiétude.

Tu vois, il ne me l'a pas raconté. Il sort sans m'avertir, malade comme il est. Il a peur que je le gronde. Dès qu'il peut s'esquiver, il décampe, plus étourdi qu'un collégien : sans penser que nous sommes en hiver et qu'une fluxion de poitrine est bientôt gagnée.

CLARISSE.

Monsieur Aubertin ne court pas ce risque, madame.

FANNY.

Je préférais sa mine de l'ambulance.

CLARISSE.

Sa blessure est cicatrisée pourtant.

FANNY, vivement.

Mais la balle qu'il a reçue à Carency et qui lui a traversé le poumon est toujours dans son épaule. On a refusé de l'extraire, tu le sais bien.

CLARISSE.

Elle dort tranquillement.

FANNY.

Et si elle se déplace ? Depuis un an que j'ai mon mari tout à fait avec moi, depuis un an qu'il est soigné à la maison, nous avons déjà assisté à deux rechutes. Qu'est-ce qu'une troisième me réserverait ? Quelle femme ne tremblerait pas ?

SCÈNE III

LES MÊMES, DANIEL.

DANIEL, descendant, prêt à sortir.

Je reviens.

FANNY.

Méfie-toi du brouillard.

DANIEL, cherchant.

Où donc est Misère ?

CLARISSE.

Elle boit son lait dans ma chambre. Je vais l'appeler. (Apercevant Misère.) Ah! la voici !

DANIEL, à sa chienne qui accourt au-devant de lui ; tout en lui mettant sa laisse.

Allons, Misère, dépêche toi.

Il l'embrasse.

FANNY.

Tu ne m'embrasses pas aussi ?

DANIEL, l'embrassant sur les deux joues.

Avec un plaisir égal.

FANNY.

Impertinent !

SCÈNE IV

CLARISSE, FANNY.

FANNY, sur le seuil de la porte.

Regarde, Clarisse, regarde comme il allonge le pas !... Tiens, il ne prend pas le pont de l'Archevêché ?... Pourquoi donc ? C'est cependant le chemin du Val-de-Grâce ?

CLARISSE, sur le seuil.

Il désire peut-être acheter des cigarettes rue Colombe, en passant.

FANNY.

Et le voilà qui se débarrasse de son pardessus !... Il le met sur son bras... Mais il est fou. (Revenant sur ses pas.) Je parie qu'il l'a ôté, parce qu'il le trouve trop râpé. Hier, il se plaignait d'être mal vêtu.

CLARISSE.

Calmez-vous, madame, monsieur Aubertin a enlevé son paletot, parce que la marche lui donne de l'oppression... uniquement.

SCÈNE V

LES MÊMES, BRICHAU.

FANNY.

Monsieur Brichau?... Soyez le bienvenu.

BRICHAU.

Qu'est-ce qui vous attirait donc sur le seuil de votre boutique, petite madame Aubertin? De loin, du quai de Béthune, je vous apercevais toutes les deux, gesticulant avec animation?

CLARISSE, *éludant.*

Nous regardions quatre ou cinq chalands tout bondés de charbon.

BRICHAU.

Du charbon?...

FANNY.

Ils étaient traînés par un mince remorqueur.

CLARISSE.

Oh ! bien frêle !

BRICHAU.

En effet, je me souviens. En traversant le pont de la Tournelle, je les ai remarqués.

CLARISSE.

Ce qu'ils étaient massifs, placides et obéissants !

FANNY.

On aurait dit des éléphants conduits par un petit garçon.

Clarisse disparaît.

SCÈNE VI

BRICHAU, FANNY.

BRICHAU.

J'imagine que le Sud-Express marche d'une autre allure.

FANNY.

Votre départ est proche ?

BRICHAU.

Je vous abandonne après demain.

FANNY.

Pour l'Espagne ?

BRICHAU.

Pour Madrid.

FANNY.

Sitôt ? Votre visite quotidienne va me manquer beaucoup, surtout en ce moment.

BRICHAU.

Un peu moins cependant que lorsque votre mari était au front.

FANNY.

Je suis presque aussi tourmentée.

BRICHAU.

Mais il est là !

FANNY.

Je ne suis pas contente. Sa convalescence ne donne pas ce que j'en espérais. Il tousse nuit et jour. Il pleure sans cause. Il sort sans but. Il passe de la torpeur à la surexcitation. Bref, aujourd'hui, son séjour à l'ambulance me semble le bon temps.

BRICHAU.

La semaine dernière, je l'ai vu entrer à Saint-Séverin.

FANNY.

Lui? Sans doute par amour de l'architecture. Il adore le gothique flamboyant.

BRICHAU.

Il est peut-être devenu religieux ?

FANNY.

Daniel ?

BRICHAU.

Bah ! Cette abominable tuerie a tellement transformé les sentiments et les habitudes de chacun. Les femmes sont restées les mêmes. Mais les hommes! Je ne parle pas des faux héros de la guerre, de tous ces galonnés d'antichambres, gorgés d'honneurs et d'argent, ni de ces traîneurs de sabre qui écrivaillent. Mais de ceux qui ont affronté l'ennemi et que la mitraille a épargnés. Ceux-ci sont revenus différents, les uns, purifiés, grandis par leur misère; les autres, déroutés, amoindris, et certains un peu bizarres (Familièrement), oh! combien bizarres ! Les cas les plus inattendus, quelquefois les plus drôlatiques se présentent. Ainsi, tenez, Sarrazin, le vieil huissier de la rue Saint-Louis, vous ne me croirez pas, savez-vous sa nouvelle occupation depuis son retour de Craonne ?

FANNY.

Dites.

BRICHAU.

Il emploie ses journées à jouer tout seul au bouchon dans sa chambre; sa femme ne peut pas l'en empêcher.

FANNY.

Monsieur Sarrazin ?

BRICHAU.

Mieux encore. Connaissez-vous l'histoire du petit Récamier ?

FANNY.

Le fils du pharmacien ?

BRICHAU.

Ce garçon si intelligent qui préparait Centrale avant le événements, et qui a été presque éventré à la Maison-du-Passeur?...

FANNY.

Eh bien ?

BRICHAU.

Eh bien! au lieu de poursuivre ses études, il a sollicité et obtenu un poste de sergent de ville. Il fait à présent les cent pas dans la cour de l'Institut.

FANNY.

Soyez sérieux; et répondez à la question que je vais vous poser. Est-ce qu'un soldat qui a été reformé a le droit de s'engager?

BRICHAU.

Je l'ignore. Il faudrait nous renseigner. Naturellement, c'est à votre mari que vous pensez?

FANNY.

Oui.

BRICHAU.

Vous avez peur d'un coup de tête de sa part?

FANNY.

Peut-être...

BRICHAU.

Vous êtes folle, mon enfant.

FANNY.

Il est si déconcertant.

BRICHAU.

En effet, moi aussi, quand je réfléchis, je le trouve assez fantasque. Hier, à l'Hôtel des Ventes, comme on le félicitait de sa médaille militaire, il remerciait d'un ton bourru, se dérobait aux poignées de mains. Ses camarades de la rue Drouot paraissaient interloqués. Il a acheté au galop cinq ou six estampes, et il a disparu dans la foule. Conséquence de sa blessure, tout cela! Sauvagerie momentanée! Rassurez-vous, ma petite fille.

Il lui serre les mains.

FANNY.

Quel dommage que vous partiez!

BRICHAU, changeant d'idée.

Au fait, j'y songe — je vous demande pardon d'y songer — vous m'avez bien mis de côté l'école espagnole que vous daignez me confier?

FANNY.

Votre carton est déjà ficelé.

BRICHAU.

Vous n'avez pas oublié Goya et ses *Désastres de la guerre ?*

FANNY.

Ni Pacheco.

BRICHAU.

Ni Carmona?

FANNY.

La liste est là, posée sur mon bureau, avec les prix en regard. J'ai même mentionné par écrit la remise qui vous serait versée au cas où vous placeriez ces planches dans votre voyage.

BRICHAU, un peu honteux.

N'insistons pas sur l'escompte énorme que vous m'accordez. Vous me remplissez de confusion. Vingt-cinq pour cent! Les autres marchands avec lesquels je discute ne sont pas si larges en affaires.

FANNY.

Tout le monde n'est pas comme moi au courant de vos déboires. Tout le monde n'est pas votre ami depuis des années.

BRICHAU.

Il n'y a pas à dire, je vous ai vue sauter à la corde; ici, sur la chaussée.

FANNY.

Devant mes parents.

BRICHAU, prenant son chapeau.

A demain.

FANNY.

Votre séjour en Espagne ne va pas durer un siècle, je suppose ?

BRICHAU.

Un siècle! Ça me ferait cent soixante-douze ans. Ce serait vraiment une vie un peu trop longue pour un pauvre diable.

FANNY.

Bah! Vous allez nous revenir enrichi.

BRICHAU.

Je ne m'y oppose pas.

FANNY.

Si tout marche à votre gré, vous me rapporterez une photo que je désire depuis longtemps.

BRICHAU.

Laquelle?

FANNY.

La *Reddition de Bréda*, de Velasquez.

BRICHAU.

La *Reddition de Bréda*, permettez-moi d'inscrire ce nom.

FANNY, lui désignant un carton pendant qu'il écrit.

Voilà justement votre carton. Est-ce que vous l'emportez ?

BRICHAU.

Pas aujourd'hui. Je préfère le prendre demain, en allant chez M. Ortéga.

FANNY, cherchant.

Ortéga ? le libraire du quai des Célestins ?

BRICHAU.

Non, du quai d'Anjou. Vous vous tournez le dos, comme deux ennemis.

FANNY.

Un homme estimable, m'avez-vous dit, qui a été blessé aux Eparges ?

BRICHAU.

Dans les Ardennes. Il est maintenant rétabli.

FANNY.

Vous le connaissez beaucoup ?

BRICHAU.

A peine. Sa femme n'est pas sans intérêt, elle est piquante, active, pas ordinaire.

FANNY.

Ah!

Un silence.

BRICHAU.

Si vous vous souvenez de votre histoire de France, vous ne devez pas ignorer que le petit-fils de Louis XIV a régné en Espagne ?

FANNY.

Je me rappelle vaguement.

BRICHAU.

Or, je peux rencontrer à Madrid une bonne édition des *Contes de La Fontaine*...

FANNY.

Illustrée par Cochin ?

BRICHAU.

Et à mon retour, la céder soit à ce libraire, soit à quelque Américain.

SCÈNE VII

LES MÊMES, DANIEL.

FANNY.

Eh bien! à demain.

BRICHAU, prêt à sortir.

Entendu. Je viendrai vous embrasser en allant chez M. Ortéga.

DANIEL, surpris et troublé.

Ortéga ?...

FANNY, à Daniel.

Toi, déjà ?

DANIEL.

Tu oublies le métro. Mon capitaine est hors d'affaire.

FANNY.

Tant mieux.

BRICHAU.

Ah! vous voilà, mon petit Aubertin ?

DANIEL.

Bonjour, père Brichau.

BRICHAU, *avec importance.*

Je pars pour Madrid après-demain, et je vous l'annonce.

DANIEL, *avec indifférence.*

Bon voyage.

BRICHAU.

Votre femme vous a raconté, n'est-ce pas? qu'elle me confiait plusieurs estampes espagnoles avec mission de les placer là-bas ?

DANIEL.

Non. Mais je l'approuve. D'ailleurs, c'est elle qui dirige la maison à présent.

BRICHAU.

Adieu.

DANIEL.

Adieu tout de suite.

BRICHAU, *déconcerté.*

Oui, tout de suite... Car on a tant de mal à vous saisir que je n'aurai certainement pas la chance de vous revoir avant mon départ.

DANIEL.

Le fait est que je me balade du matin au soir...

BRICHAU.

A l'aventure?...

DANIEL.

Comme un paresseux...

FANNY.

Comme un convalescent ...

BRICHAU.

Vous n'avez pas la nostalgie de la tranchée, au moins?

DANIEL, avec découragement.

Ça!...

FANNY.

Dieu est bon. Tu n'es pas encore solide.

BRICHAU.

En somme, c'est quelque chose que la patrie.

DANIEL.

C'est la France, tout simplement.

Brichau sort.

SCÈNE VIII

DANIEL, FANNY.

FANNY, *tendrement, avec reproche.*

Alors, tu n'es pas satisfait d'être ici, près de moi ?

DANIEL.

Façon de parler ! ce qu'on répond à Brichau n'a pas d'importance.

FANNY.

La patrie, la patrie !... Ta femme aussi est une patrie.

DANIEL, *avec tendresse.*

Tu as raison, une petite patrie que j'aime profondément, malgré mes boutades ; une patrie mélancolique, mais qui a des yeux passionnés et sauvages, un joli nez, un peu en trompette, et deux oreilles toutes menues, toutes roses comme deux Ostendes.

FANNY, *gaiement.*

Dis donc !...

DANIEL.

Eh bien quoi ?... Et l'alliance belge ?... Une seconde patrie vigilante, laborieuse, et qui se défend sans moi.

FANNY.

Tu m'aideras quand tu seras tout à fait guéri.

DANIEL.

Bientôt.

FANNY.

Tu es gentil depuis cinq minutes! Tu parais mieux disposé que tout à l'heure.

DANIEL.

Tu trouves?

FANNY.

Serait-ce le Chablis que je t'ai fait boire à déjeuner?

DANIEL.

Il opère. Entre nous, j'ai toujours envié les ivrognes.

FANNY.

Te voilà gai. Quelle chance! et bon par-dessus le marché.

DANIEL.

Je te dois tant de reconnaissance.

FANNY.

Daniel, tu as la voix émue, tu sais?

DANIEL, *avec conviction.*

Il y a vraiment de quoi.

FANNY, *vivement.*

Est-ce le vin, est-ce le cœur? tu as le regard aussi tendre, aussi heureux que le jour où j'ai été te chercher à Amiens.

DANIEL, *incrédule.*

Quelle idée!

FANNY.

Oui, le même regard que ce fameux jour où je t'ai ramené à Paris dans l'auto de monsieur Mazolier.

DANIEL, *gravement.*

Au lendemain de Carency. (*Un silence ému.*) Il s'est bien conduit avec nous, ce vieux royaliste.

FANNY.

Sans son intervention, tu languirais peut-être encore dans un hôpital de province,

DANIEL.

Nous avons été privilégiés.

FANNY, troublée.

C'est drôle, on ne s'explique pas le chemin subtil de la pensée... Quelquefois, une impression légère ressuscite tout à coup l'heure la plus dramatique de la vie.

DANIEL.

Cette journée de juin restera inoubliable.

FANNY, avec une émotion profonde.

J'avais appris ta blessure. On m'avait télégraphié d'une ambulance du front... Et comme une folle, j'étais partie pour Amiens, où tu devais t'arrêter. Grâce à monsieur Mazolier, qui non seulement m'avait prêté son auto, mais qui avait obtenu pour moi toutes les protections imaginables, j'avais été admise sur le quai de la gare, et j'épiais ton arrivée.

DANIEL.

Pauvre petite!

FANNY.

Les trains sanitaires défilaient lentement. Çà et là, des face pâles se montraient aux portières. Les trains se succédaient avec respect, avec charité. Tour à tour, ils interrompaient leur marche, déposaient quelques blessés; et s'en allaient ensuite en porter d'autres, ailleurs, au loin, je ne sais où. A chaque arrêt nouveau, je courais le long de la

voie, je guettais les wagons qui s'ouvraient, je criais ton nom chéri. Trois heures de cette attente mortelle passèrent de la sorte. Puis, tu m'entendis, je te reconnus, c'était toi! Toi, disparu depuis un siècle, toi meurtri, blessé; mais toi, là, sous mes yeux, dans mes bras!

DANIEL.

Dans tes bras providentiels.

Ils pleurent tous les deux.

FANNY.

Un quart d'heure après; peut-être plus longtemps... Oui, je suis bête, longtemps, longtemps après, tu étais couché soigneusement sur un matelas, dans l'auto qui nous attendait à la sortie de la gare, et moi j'étais installée sur le siège.

DANIEL, *avec tendresse.*

J'étais revenu!

FANNY, *avec gaminerie.*

Et puis, fouette cocher! En avant l'attelage! En route pour Paris.

DANIEL.

Tu oublies que nous étions en auto.

FANNY.

Alors, vive la mécanique! En route pour l'ambulance de la rue Montaigne!

DANIEL.

Chez le docteur Lheureux. Il me tint sous clef près de six mois, l'animal.

FANNY.

Avec les friandises que je t'apportais.

DANIEL.

Tous les jours.

FANNY.

En personne.

DANIEL.

Du bon vin, des fruits.

FANNY

Du chocolat.

DANIEL.

Sans compter les romans et les fleurs.

FANNY.

Tu étais d'une gloutonnerie fantastique.

DANIEL.

Dame! je réparais.

FANNY, *gaiement.*

Tu te rappelles? Un peu avant notre arrivée à Paris. quand l'auto s'arrêta un instant au quartier général de Clermont, nous rencontrâmes un grand chef. accompagné de son état-major.

DANIEL.

Castelnau.

FANNY.

Le vieux général me salua avec un sourire paternel. Quant aux officiers de son escorte, ils me reluquèrent d'une façon...

DANIEL.

D'un œil un peu hardi...

FANNY.

Et affamé. Ils semblaient se dire : Qu'est-ce que c'est que ce petit bout de femme assise à côté du chauffeur? Elle n'est pas mal cette gosse.

DANIEL.

Quoi! Ils avaient le même goût que moi.

FANNY.

Flatteur.

DANIEL.

Est-ce que, à la minute, je ne viens pas d'énumérer tes charmes ?

FANNY.

Eh bien ! puisque tu es en veine de galanterie, puisque en ce moment, par bonheur, tu ne songes pas à t'échapper, je vais en profiter pour te demander vite quelque chose.

DANIEL.

Tu m'intrigues.

FANNY.

Quelque chose de très important.

DANIEL.

Quoi donc ?

FANNY.

De secouer ton apathie, et en même temps de modérer ton exaltation.

DANIEL, éludant.

Mais cet état est indépendant de ma volonté, ma petite. Ce marasme et cette agitation constituent mes bénéfices de guerre, à moi.

FANNY.

Tu te complais dans cet état nuisible.

DANIEL.

Tu te trompes. Du reste, je ne me sens ni plus abattu, ni plus nerveux que l'année dernière.

FANNY.

Tu l'es bien davantage, tu ne t'en rends pas compte.

DANIEL.

Alors, mon mal physique s'est aggravé.

FANNY.

Pas du tout. L'année dernière, ta blessure était à peine cicatrisée. Tu fus même arrêté par deux bronchites successives. Néanmoins, tu n'avais pas perdu ton équilibre. Tu lisais, tu jouais du Fauré. Tu avais conservé ton caractère bohème, ta flamme intellectuelle. Il faut que tu redeviennes celui-là.

DANIEL, contraint.

Tu réclames un changement difficile; quelque chose de très important, en effet.

FANNY.

Il faut me l'accorder quand même, et te modifier tout de suite.

DANIEL.

Tout de suite ?...

FANNY.

Sur-le-champ. (Elle lui saute au cou, et l'embrasse; avec tendresse, avec gaminerie.) D'abord, j'ai besoin de quiétude pour mener la maison, pour gagner notre vie. Si tu ne m'écoutes pas, je lâche tout, je fais faillite.

DANIEL.

Faillite ?

FANNY.

Je nous déshonore!

DANIEL, séduit.

Pas cela, je préfère obéir.

FANNY.

J'ai ta parole ?

DANIEL, gaiement.

Tu l'as.

FANNY, gaiement.

Comment! Tu ne rougis pas de céder par intérêt? Uniquement? Homme d'argent... Alors, mon angoisse de te savoir aussi dévoyé ne comptait pas à tes yeux ?

DANIEL, *l'embrassant.*

Voyons, tu connais bien mon cœur... ma fortune, c'est toi.

FANNY.

Désormais, plus de mollesse absurde; plus de larmes maladives.

DANIEL.

Entendu !

FANNY.

Plus de sorties précipitées.

DANIEL.

Diable !

FANNY.

Tu vas rouvrir ton piano, n'est-ce pas ? Ranger tes livres, recouvrer ton intelligence ?

DANIEL.

Oui, par tendresse pour toi.

FANNY, *s'exaltant un peu.*

Et puis, de temps en temps, tu me sortiras ? Comme autrefois, nous irons regarder Notre-Dame ensemble, et de nouveau, tu m'expliqueras les tribulations de la basilique ?

DANIEL, *avec enthousiasme.*

Notre-Dame dans son île de Lutèce ! Notre-Dame *in Parisiis.*

FANNY.

Tu me diras le nom des anciens rois de France, rangés debout dans leur galerie...

DANIEL.

Childebert !...

FANNY.

Philippe-Auguste, avec la pomme impériale !

DANIEL.

Charlemagne

FANNY.

Et tu me reparleras du gardien de la tour occidentale qui jadis, nuit et jour, veillait sur la terrasse...

DANIEL, *désignant Notre-Dame.*

Là-haut, blotti dans son échauguette...

FANNY.

Et qui, plus d'une fois, donna le signal du tocsin, à l'apparition des Impériaux !

DANIEL.

Ah ! ces gueux d'Allemands !

FANNY, tristement.

Tout de même, quand on y songe, il y a trois ans, à la veille de la mobilisation, nous étions assis paisiblement tous les deux sur un banc du cloître...

DANIEL.

Près du portail de Saint-Étienne, adossés aux vieux arcs-boutants.

FANNY.

Au-dessous des piliers blanchis par les siècles !... Et si petits l'un et l'autre !... Et si rassurés, au pied de cette forteresse pacifique ! Il ne devrait pas y avoir d'autres forteresses !

La porte s'ouvre. Un garçon de recettes paraît au fond. Clarisse s'avance au-devant de lui et l'invite à entrer.

SCÈNE IX

LES MÊMES, CLARISSE, UN GARÇON DE RECETTES.

CLARISSE.

Madame, c'est le Crédit Lyonnais.

FANNY, *vivement.*

Ne te dérange pas. Je sais de quoi il s'agit. L'argent est prêt. Je vais payer.

CLARISSE.

Bien, madame.

Clarisse et le garçon de recettes restent au fond. Fanny va à son bureau, y prend un ou deux billets de banque, se dirige du côté de la porte vitrée et remet les billets au garçon de recettes, tandis que Daniel parcourt un livre posé sur une table à sa portée.

FANNY, *au garçon de recettes.*

Voici...

LE GARÇON DE RECETTES.

Je vous remercie, madame.

Le garçon de recettes encaisse l'argent, laisse en échange à Fanny un effet de commerce, puis s'en va, guidé par Clarisse. Celle-ci disparaît à son tour par une porte latérale.

SCÈNE X

FANNY, DANIEL, puis MADAME FOULON.

FANNY, *avec joie.*

A la bonne heure, tu commences déjà ! Déjà de belles émotions éclairent ton visage... Qu'est-ce que tu tiens là ?

DANIEL.

Un volume de Shakespeare...

FANNY.

Mon livre ?

DANIEL, *avec émotion.*

Écoute, Fanny, comme cette pensée d'*Othello* est de circonstance! Je ne veux pas dire d'actualité, ce mot m'horripile : « Elle m'aima pour les périls que j'avais courus, et je l'aimai pour la pitié qu'elle en eut. » Ces lignes semblent dédiées aux jours cruels que nous vivons... Que de passions magnifiques ont dû s'allumer au récit de tant d'infortunes !

FANNY.

Et de tant d'héroïsmes !

DANIEL.

La phrase est prophétique...

FANNY, *gaiement.*

Toutefois, elle ne peut pas s'appliquer à nous deux. Nous n'avons pas attendu la guerre pour nous comprendre et nous unir.

DANIEL.

Ma foi, tu n'avais pas quinze ans que je te regardais d'une façon qui déplaisait à ton père.

FANNY, avec tendresse.

Sais-tu le passage que moi, je préfère dans *Othello ?* Ce sont les paroles innocentes que prononce Desdémone au cinquième acte, lorsque Emilia l'aide à se déshabiller : « Dis-moi, Emilia, crois-tu qu'il y ait des femmes qui trompent leur mari ? » (Avec amour, avec exaltation.) En effet, ce n'est pas possible, on ne trompe pas un mari qu'on adore : on ne trompe même pas un mari qu'on a aimé !

DANIEL.

Tu ne connais pas la vie.

FANNY, s'exaltant de plus en plus.

Si, par extraordinaire, un homme osait penser à moi, s'occuper de moi, je ne m'en apercevrais pas, j'ignorerais cet homme, je refuserais de l'entendre, je refuserais de le voir, il n'existerait pas pour moi !

DANIEL, avec anxieté.

Et s'il t'écrivait ?

FANNY.

Je déchirerais ses lettres...

DANIEL, fébrile, mais se dominant.

Et le misérable ensorcelé pâtirait en silence, et repasserait sous ta fenêtre, il chancelerait à ton approche ; ou pieusement, il s'enfermerait dans sa chambre, et pleurerait à chaudes larmes... O barbarie des femmes heureuses !

La porte s'ouvre. Madame Foulon parait au fond. Elle tient un paquet dans ses mains.

MADAME FOULON, de loin, à Fanny.

Ce sont les estampes japonaises que je vous ai proposées.

FANNY.

Laissez-les sur la table. Je les examinerai tantôt.

MADAME FOULON.

J'attendrai, madame Aubertin.

FANNY.

Merci, madame Foulon.

SCÈNE XI

FANNY, DANIEL.

DANIEL, poursuivant, mais avec familiarité.

D'abord, est-ce qu'on peut empêcher les gens de vous aimer ? Du moment qu'ils n'attentent pas à votre bonheur, on peut bien tolérer leur martyre, n'est-ce pas, mon petit ? Ils ont bien droit à leur désespoir, à leur secret ? Chaque fois qu'on parle devant moi d'un être dédaigné, je le plains du fond du cœur, je souffre avec lui.

FANNY, gaîment.

Tu es trop bon. Ne t'apitoie pas d'avance: ce malheureux ne souffre pas encore. Ce n'est qu'un fantôme de ton imagination.

DANIEL.

Tu as raison, je me grise de mes propres paroles... En somme, j'ai grand besoin du docteur Thibaut.

Il se dispose

SCÈNE XII

FANNY, CLARISSE, DANIEL, MAZOLIER.

FANNY avec empressement.

Entrez donc, monsieur Mazolier!

MAZOLIER, à Daniel.

Je vous chasse?

DANIEL, avec hésitation.

Je traverse le pont et je vais...

FANNY, vivement.

Rue de la Bûcherie, rappelle-toi.

DANIEL, *à Mazolier.*

Chez mon médecin... par ordre de ma femme !

FANNY, *à Mazolier.*

Il tousse depuis ce matin, monsieur Mazolier.

MAZOLIER, *à Fanny.*

J'étais sûr qu'il serait enrhumé aujourd'hui.

DANIEL, *revenant sur ses pas.*

Vous êtes donc prophète?

MAZOLIER

Hier, je suis passé à côté de vous...

DANIEL.

Sans m'aborder?

MAZOLIER, *à Fanny et à Clarisse.*

Il était assis tranquillement sur ce parapet, quelques portes plus bas... Et il contemplait le chevet de Notre Dame.

DANIEL.

Peut-être bien.

MAZOLIER.

Vous paraissiez si absorbé, si mélancolique que ma foi je n'ai pas osé déranger votre rêverie.

FANNY, à Daniel, vivement.

Tu es fou de t'installer sur cette pierre, par ce froid sibérien, avec ce vent glacé !

DANIEL, confus.

Voilà ce que c'est que d'adorer Notre-Dame !

CLARISSE, à Daniel.

Un jour, vous pourriez être pris d'un étourdissement, monsieur Aubertin, et tomber dans la Seine.

FANNY, à Daniel.

Elle a raison. (A Mazolier.) Le parapet est à pic sur notre quai d'Orléans.

MAZOLIER.

Orléans ! Orléans !... Monseigneur de Chambord se défiait de ce nom-là.

DANIEL, avec enthousiasme.

Bast ! on connait sa rivière.

MAZOLIER.

Sa rivière !... Vous lui êtes resté fidèle ?

DANIEL, rêveusement.

Que de fois, à Berry-au-Bac, le soir, quand la bise frisait l'eau du marais, je pensais à mon fleuve !

MAZOLIER, déclamant.

« Paris, les seuils sacrés et la Seine qui coule. »

DANIEL, avec piété.

Hugo ?

CLARISSE, désignant le Panthéon.

Il dort en face !

DANIEL, reprenant son chapeau.

Cher Hugo ! Encore un qu'on blague, et qu'on n'a pas remplacé.

FANNY.

Si mon mari aime la Seine, vous, en revanche, vous aimez les beaux vers, monsieur Mazolier.

MAZOLIER.

J'en ai toujours sur moi.

DANIEL, prêt à sortir, à Mazolier, gaiement.

Au revoir, monsieur Mazolier, grâce à votre délation, je vais être grondé jusqu'à demain.

MAZOLIER.

Et vous me maudirez !

DANIEL.

Vous maudire! monsieur Mazolier? Je n'oublie pas Amiens, et votre auto si secourable !

MAZOLIER, se défendant.

Si secourable !

FANNY, avec amour.

Dame ! Elle nous a réunis.

MAZOLIER, à Daniel.

Sans rancune, n'est-ce pas ?

DANIEL, malicieusement.

Si je vous dénonçais à mon tour, si je racontais ce que j'ai vu, moi ?...

MAZOLIER.

Me concernant ?

DANIEL.

En chair et en os !

MAZOLIER.

Quel jour ?

DANIEL.

Avant-hier... boulevard Saint-Michel... J'étais à pied, vous en voiture... C'est une danseuse très connue...

FANNY, à Daniel.

Raconte.

MAZOLIER.

Dénoncez-moi. A mon âge, on ne demande pas mieux.

DANIEL, à Fanny.

Il se penchait glorieusement sur une épaule de vingt ans.

FANNY, gaiement.

Vous me trompez, monsieur Mazolier ?

MAZOLIER.

Si rarement, madame.

FANNY.

Comment ! Vous n'avez pas honte, en ce moment terrible !

MAZOLIER, s'excusant.

Que voulez-vous, madame ! Malgré les événements, Paris n'a pas tout à fait perdu son humeur naturelle, son goût d'aventures. Il y a de l'amour dans l'air et par les rues. Il reste encore quelques rendez-vous. L'inquiétude, le chagrin, les deuils n'ont pas diminué la beauté des femmes ; et comme avant, comme autrefois, l'homme qui est romanesque, peut rencontrer sur sa route des figures dangereuses, des yeux inoubliables.

DANIEL, tristement.

Ça arrive.

FANNY.

Tâche de les éviter.

Daniel sort.

SCÈNE XIII

MAZOLIER, CLARISSE, FANNY.

MAZOLIER, à Clarisse qui approche un fauteuil.

Merci, mademoiselle Clarisse. Moi, je ne ressemble pas à votre patron. Je préfère un bon fauteuil près du feu au parapet de la Seine.

FANNY, à Mazolier.

Vous me permettez de dire un mot, monsieur Mazolier?

MAZOLIER, à Fanny.

Ne vous gênez pas, mon enfant.

Fanny s'écarte un instant, va au-devant d'un livreur qui vient d'entrer. Ile examine avec lui deux ou trois estampes, lui parle tout bas : ensuite, elle se dirige vers son bureau pour écrire.

MAZOLIER, feuilletant un album, à Clarisse.

Cette série d'Henri Monnier est encore amusante.

CLARISSE, lui présentant un second volume.

Elle comprend deux volumes.

MAZOLIER.

Savez-vous quelque chose de votre prisonnier, mademoiselle Clarisse ?

CLARISSE.

Je n'ai pas de lettres depuis trois semaines.

MAZOLIER.

Trois semaines!... (La rassurant.) de si loin... avec tant de méchanceté!...

CLARISSE.

Il y a des gens plus à plaindre que moi, j'en conviens.

MAZOLIER, avec intérêt.

Et du Nord, du côté de Saint-Bavon, vous êtes toujours sans nouvelles ?

CLARISSE.

Toujours.

MAZOLIER.

Les scélérats ! Ils ont construit une muraille de fer entre nous et nos parents de là-bas.

CLARISSE.

Attendons.

Fanny, qui est assise à son bureau, lève la tête et écoute

MAZOLIER.

Saint-Bavon ! J'ai parcouru la contrée autrefois. Un ciel gris, de grandes plaines mornes, marécageuses, balayées par le vent. Çà et là, quelques collines. Au loin, la forêt de Raismes. Je vois encore ses fonderies, ses maisons de briques, toutes basses.

CLARISSE, *avec tristesse.*

La neige doit tomber dessus en ce moment.

MAZOLIER.

Je comprends que vous aimiez votre pays, mais entre nous, Dieu ne l'a pas fait très pittoresque.

CLARISSE, *avec amour, avec enthousiasme.*

Saint-Bavon ? C'est le plus bel endroit de la terre.

Elle se dirige vers le fond.

MAZOLIER, rêveusement, tout en la regardant s'éloigner.

Quand reverrai-je, hélas! de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup davantage?

Saint-Bavon, c'est le plus bel endroit de la terre!

Clarisse disparait.

SCÈNE XIV

MAZOLIER, FANNY.

FANNY.

La charmante fille!

MAZOLIER.

Comme le temps passe! Voilà trois ans bientôt que je l'ai rencontrée chez vous pour la première fois. C'était peu de jours avant la Marne, je me souviens.

FANNY.

Elle était venue à pied de son département.

MAZOLIER.

Son père est libraire, n'est-ce pas?

FANNY, tristement.

Était libraire.

MAZOLIER.

Pauvre enfant.

FANNY.

Par bonheur, elle est très attachée à son prisonnier.

MAZOLIER.

Et lui?

FANNY.

Elle me montre ses lettres. Je crois qu'il l'aime profondément. D'ailleurs, ils sont fiancés.

MAZOLIER.

Comment s'appelle-t-il?

FANNY.

Pierre Warnod.

MAZOLIER.

Warnod?

FANNY.

Un vrai nom du Nord.

MAZOLIER, *rôdant, regardant un peu partout.*

A propos de fiancés, j'ai un cadeau à faire. Je cherche une bonne estampe pour deux jeunes gens plus heureux.

FANNY.

Et qui vont se marier ?

MAZOLIER.

Le mois prochain.

FANNY.

Vous désirez une gravure ancienne ?

MAZOLIER, *vivement.*

Quelle question ! Je ne donnerai jamais rien de moderne à personne. Je partage les idées de mon siècle, mais pas son goût. (*Furetant çà et là.*) Bac, Jeanniot, Willette.

FANNY, *gaiement.*

Ce n'est pas votre carton.

MAZOLIER, *continuant.*

Métivet...

FANNY, *lui présentant une estampe.*

Et cette planche ?

MAZOLIER, avec respect.

Géricault.

FANNY.

Son *Joueur de Cornemuse*.

MAZOLIER.

Pas assez vieux.

FANNY.

Voici un burin du XVIIe. Il vous ira peut-être ?

MAZOLIER.

L'Enlèvement d'Hélène ? L'épisode n'est guère de circonstance.

FANNY.

L'heure de Ménélas n'a pas encore sonné pour le futur mari.

MAZOLIER.

Et dans votre XVIIIe ?

FANNY, cherchant.

Nous ne sommes pas très riches en ce moment. Pas la moindre eau-forte de Gravelot, ni de Saint-Aubin.

MAZOLIER, s'animant.

Gravelot, Saint-Aubin?

FANNY.

Et rien de Parrocel.

MAZOLIER.

Il ne manquerait plus que ça. J'espère bien que vous vous seriez dépêchée de me proposer ces planches.

FANNY.

Ces maîtres-là vous appartiennent de droit, c'est entendu.

MAZOL

Quel que soit leur prix.

FANNY.

Prenez garde.

MAZOLIER, allant et venant.

Revenons à mon cadeau.

FANNY.

Vous ne voulez pas dépenser beaucoup?

MAZOLIER.

Ça dépend de ce que nous découvrirons. (Jetant un coup d'œil sur les murs.) Quelle est cette gravure au pinceau accrochée là-haut?

FANNY.

Au-dessus de ce buste?... Un Janinet.

MAZOLIER.

D'après Fragonard, si je ne me trompe.

FANNY.

Quel œil!

MAZOLIER, grimpant lestement sur un escabeau.

Vous m'excusez?

FANNY.

L'épreuve est décolorée, je vous avertis.

MAZOZIER, debout sur l'escabeau, après avoir décroché l'estampe.

L'Amoureuse indiscrète, traduite de Fragonard.

FANNY.

La planche a souffert, n'est-ce pas?

MAZOLIER, descendant.

Elle n'a pas perdu toute la grâce. Cette aquatinte est bonne. (Examinant l'estampe avec plus d'attention, après l'avoir posée sur un chevalet.) Hum!... la belle amante que j'aperçois dans ce coin, en jupe orange et l'oreille à l'affût, m'a l'air de traverser un instant difficile... je la plains.

FANNY, étonnée.

Je la trouve curieuse, tout simplement.

MAZOLIER, gravement

Et moi, jalouse. Pour qui sait comprendre, son visage annonce un drame.

FANNY, se récriant.

Douloureux, Fragonard? Vous plaisantez.

MAZOLIER.

Pourquoi non? Il l'est quelquefois, ce diable de Frago... Il lui arrive d'être tragique à l'occasion... Témoin sa *Callirhoé*.

FANNY.

Le tableau du Louvre? Un simple accident.

MAZOLIER.

On veut toujours voir le XVIIIe à travers les polissonneries de Boucher, d'Eisen ou de Baudoin. Débarrassez-vous de ce préjugé.

FANNY.

Que voulez-vous ? Pour moi *le Baiser dangereux*, *la Chemise enlevée*, *les Plaisirs interrompus*, voilà tout le XVIIIe.

MAZOLIER.

Vous oubliez Watteau et la mélancolie de ses amoureux sous les charmilles, au bord des sources.

FANNY.

Admettons. Je m'incline devant votre compétence. (Vivement, désignant l'estampe.) Mais vous ne me ferez jamais croire à la tristesse de cette fantaisie.

MAZOLIER, s'animant peu à peu.

Pas triste, cette blonde au corsage en pointe ?

FANNY, incrédule.

Et qui montre sa gorge avec tant de complaisance ?

MAZOLIER.

Pas triste, cette jolie fille abandonnée ?

FANNY, haussant les épaules.

La grande affaire ! Elle épie, elle guette, au lieu d'achever son ouvrage.

MAZOLIER, s'animant de plus en plus.

Pas malheureuse, cette pauvre enfant qui, la tempe appuyée au mur, écoute les propos que tient son galant à une voisine de qualité?

FANNY.

Mais les propos qu'elle essaye de surprendre ne sont pas forcément des aveux.

MAZOLIER.

S'ils étaient innocents, son visage serait moins altéré.

FANNY, gaiement.

Vous en avez de l'imagination, monsieur Mazolier.

MAZOLIER.

Du reste, Fragonard a créé un désordre volontaire dans la chambre. Les meubles sont à moitié culbutés, un pot d'étain roule sur le parquet. Quel tohu-bohu!

FANNY, railleuse.

Tout de même, ces amateurs!...

MAZOLIER.

Il est clair qu'on s'est disputé tout à l'heure, et que l'infidèle est à côté.

FANNY, désignant le tableau.

Ce qui n'empêche pas le chardonneret de gazouiller paisiblement dans sa cage.

MAZOLIER.

Et qu'est-ce qui vous dit qu'il chante?

FANNY.

J'ai beau faire, je ne découvre pas encore la douleur contenue dans cette estampe.

MAZOLIER.

Au fait, comment la verriez-vous, cette douleur? Je ne suis qu'un vieil imbécile. (Avec véhémence.) Parbleu, vous ne pouvez pas comprendre!... naturellement... vous ne comprendrez jamais. On ne comprend pas ce genre d'inquiétude, quand on est heureuse comme vous.

FANNY.

J'ai pourtant de graves soucis.

MAZOLIER.

J'entends, je devine, je sais... les affaires, la santé de votre mari? Mais la guerre vous l'a rendu, ce charmant Aubertin. Il est aujourd'hui près de vous, il vous aime. Ce garçon vous a toujours adorée. Votre cœur est content.

FANNY.

Il est vrai. Sous ce rapport, je suis tranquille.

MAZOLIER.

Pour un cœur de femme, une seule espèce de chagrin a de l'importance. Que vous faut-il, à vous autres? Un peu de sécurité amoureuse, et toutes, vous travaillez avec entrain. Vous bravez les difficultés de la vie, vous avez chaud!!

FANNY, gaiement.

Même l'hiver.

MAZOLIER.

Quand on a le printemps dans l'âme, on s'imagine qu'il est dans la rue.

FANNY.

Il y est peut-être.

MAZOLIER, prêt à sortir, endossant son paletot.

Et cependant, il gèle!

FANNY.

A bientôt, monsieur Mazolier.

MAZOLIER, lui baisant la main.

Tâchez de me dénicher une estampe plus gaillarde.

FANNY.

Je tâcherai.

SCÈNE XV

LES MÊMES, GRÉGOIRE.

MAZOLIER, brusquement à Grégoire.

N'est-ce pas, mon petit bonhomme, qu'il fait froid aujourd'hui?

GRÉGOIRE.

Pas du tout, monsieur; moi, j'étouffe.

FANNY, gaiement.

Vous voyez bien que j'ai raison.

MAZOLIER, levant les bras au ciel.

O jeunesse!

Il sort.

SCÈNE XVI

FANNY, GRÉGOIRE, puis CLARISSE.

FANNY, le regardant s'éloigner.

Il n'a pas son auto.

GRÉGOIRE.

Son auto?... Bigre!

FANNY.

Il en possède au moins trois, mais il n'en use guère.

GRÉGOIRE.

Pour les pauvres types, il ne peut y avoir que deux voitures, le panier à salade ou le corbillard.

FANNY, gaiement.

Veux-tu te taire, garnement!

GRÉGOIRE, déposant ses paquets sur une table. A Fanny.

Je vous apporte ces cadres de la part de M. Raynal.

FANNY.

C'est tout?

GRÉGOIRE.

Et aussi quatre estampes qui sont dans mon carton.

Clarisse paraît.

FANNY, *à Clarisse.*

Enfin, nous allons connaître les acquisitions de mon mari.

GRÉGOIRE, *tout en dénouant son carton.*

Bonjour mademoiselle Clarisse.

CLARISSE, *l'aidant.*

Bonjour Grégoire.

FANNY.

Tu as un bordereau ?

GRÉGOIRE.

Je l'ai dans ma sacoche.

CLARISSE.

M. Aubertin n'est pas là pour l'examiner, je t'avertis.

FANNY.

Peu importe !

GRÉGOIRE, naturellement.

Je sais bien qu'il n'est pas là. Ce n'est pas son heure. Presque tous les jours, quand je fais ma tournée, je le rencontre rue Clovis.

FANNY, avec indifférence.

Près du Panthéon ?

GRÉGOIRE.

Il flâne en fumant sa cigarette.

FANNY, considérant une estampe encadrée.

Diable ! Voilà déjà une eau-forte qui n'a pas sa marge.

GRÉGOIRE, prenant une allumette et allumant sa cigarette.

Vous permettez, madame ?

CLARISSE, l'aidant à renouer son carton.

Et dans tes courses, tu n'as rien appris de nouveau ?

GRÉGOIRE.

Rien. (Se ravisant.) Ah ! si. Le fils à M. Devillaine a été tué au moulin de Laffaux.

FANNY.

Ambroise Devillaine? Il n'avait pas trente ans.

CLARISSE.

Pauvre jeune homme!

FANNY, à Clarisse.

Quand j'étais petite, nous jouions ensemble dans le jardin de Notre-Dame, en face...

GRÉGOIRE, à Clarisse.

Son père est relieur rue Chanoinesse.

FANNY.

Quel dommage!

GRÉGOIRE, saluant.

A une autre fois, mesdames.

CLARISSE.

A bientôt.

Grégoire sort tandis que Fanny jette un coup d'œil sur le bordereau.

SCÈNE XVII

FANNY, CLARISSE.

FANNY.

Montre ces estampes.

CLARISSE.

A combien se monte le bordereau?

FANNY.

A trois cent soixante-dix francs.

CLARISSE.

Frais compris?

FANNY.

Espérons-le... Six eaux-fortes.

CLARISSE.

Seulement?

FANNY.

Seulement.

CLARISSE.

Mon Dieu... si le placement en est facile...

FANNY.

Pour commencer, ce Forain m'inspire des doutes.

CLARISSE.

Pas de signature...

FANNY.

Forain est plus féroce...

CLARISSE.

Et plus habile.

FANNY, machinalement.

Jazet, Lepic... que peut-il bien faire du côté du Panthéon ?

CLARISSE, désignant une estampe.

Un Mac-Ardell.

FANNY.

D'après Reynolds ?

CLARISSE.

Hélas ! non.

FANNY, vivement.

Alors, ce n'était pas la peine de le choisir... Cabanel... Ce nom est invendable. Entre nous, il a payé ces planches un prix fabuleux... A qui, à quoi pensait-il ?

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, DANIEL.

FANNY.

Ah! te voilà! Justement, je déplorais tes achats d'hier. Ton Forain n'est pas un Forain, mon ami.

DANIEL.

Tu crois ?

FANNY.

Puis, qui est-ce qui demande un Cabanel aujourd'hui ?

CLARISSE.

Cette estampe a été démargée, monsieur Aubertin.

DANIEL, *gaiement.*

Et le reste me déshonore.

FANNY.

Ta rentrée rue Drouot n'aura pas été brillante.

DANIEL, *gaiement.*

Tu me couvres de honte. Oublions-la. J'aurais mieux fait de suivre ton conseil et de paperasser au coin du feu.

Clarisse s'éloigne vers le fond.

FANNY.

Tu as vu Thibaut ?

DANIEL.

Je l'ai manqué. Il était déjà parti.

FANNY, avec reproche.

Je ne te tiens pas quitte, mon garçon, c'est à recommencer.

DANIEL, feuilletant un petit volume :

Je connais ses parents, ses amis, sa maison,
J'ai ramassé ses gants... j'ai tenu sa voilette.

Il s'interrompt, pris d'une quinte de toux.

FANNY.

Cette mauvaise toux ne cessera donc jamais ?

DANIEL, cherchant un flacon.

Ne te tourmente pas. Je vais absorber un peu de ce poison.

FANNY, lui tendant le flacon.

J'aurais dû t'en offrir... Pardonne-moi, je ne te soigne pas très bien.

DANIEL, avec amitié.

Tu es si prise maintenant !

FANNY.

Qu'est-ce que tu lisais à haute voix ?

DANIEL.

Des vers.

FANNY.

De qui ?

DANIEL.

L'auteur est anonyme.

FANNY, examinant le livre.

Pour elle et pour moi.

DANIEL.

J'ai trouvé ce petit in-seize dans une boite, sur le quai de la Mégisserie.

FANNY.

Une reliure d'amateur... j'espère !... Ah ! voici le courrier.

SCÈNE XIX

LES MÊMES, LE FACTEUR.

LE FACTEUR.

J'ai besoin de votre signature, madame Aubertin. Quand je suis venu tantôt, vous étiez sortie.

FANNY.

On m'a dit cela.

Elle donne sa signature.

LE FACTEUR.

Merci.

Le facteur salue et se retire, reconduit par Clarisse qui disparaît pendant quelques secondes.

FANNY, lisant.

Toulouse...

DANIEL.

Une lettre chargée, par le temps qui court?...

FANNY.

Elle nous apporte sept cents francs.

DANIEL, son livre dans les mains.

De quoi réparer mes sottises...

FANNY.

Et éteindre quelques dettes.

DANIEL.

Nous en avons beaucoup?

FANNY.

Pas mal.

DANIEL.

Mon devoir de soldat t'a coûté cher.

FANNY.

Bah!... Tiens! un mot vexé de M. d'Artenay... Il paraît qu'hier tu l'as fait poser.

DANIEL.

Toute l'après-midi.

FANNY.

Tu n'es pas monté chez lui?

DANIEL.

J'avais la tête ailleurs.

FANNY.

Poète !

DANIEL.

Et cette enveloppe ? Que renferme-t-elle ?

FANNY.

Un catalogue de vente ?

DANIEL.

Quelle vente ?

FANNY.

La vente Couturier.

DANIEL.

A quel moment la vente ?

FANNY.

Après janvier, au château de Mauclaire.

DANIEL, désignant une lettre de deuil.

Un faire-part ?

FANNY.

Le vieux Thierry.

DANIEL.

Quatre-vingt-deux ans.

FANNY.

A propos, tu sais? Ambroise Devillaine a été tué en Champagne.

DANIEL.

De qui tiens-tu cette nouvelle ?

FANNY.

Du petit Grégoire.

DANIEL, *presque indifférent.*

Ambroise!... Encore un... On grelotte au fond de ce magasin.

Il s'assied au coin de la cheminée et feuillette le volume qu'il vient d'acheter. Un court silence.

FANNY, *vivement.*

Bon ! qu'est-ce que je découvre dans mon courrier ? Une lettre timbrée d'Allemagne !

DANIEL, *se levant.*

Pour Clarisse ?

FANNY.

Est-il bête, ce facteur, de ne pas l'avoir remise à cette petite!... (Appelant.) Clarisse ?

SCÈNE XX

LES MÊMES, CLARISSE.

CLARISSE.

Madame Aubertin ?

FANNY, vivement.

Une lettre pour toi.

CLARISSE.

De là-bas ?

FANNY.

De Heidelberg ?

CLARISSE.

De Pierre ?

DANIEL, gravement.

De quelqu'un que tu aimes.

FANNY.

Elle était égarée parmi les miennes.

CLARISSE, ouvrant sa lettre.

Je tremble chaque fois.

Un silence.

FANNY, avec respect.

Comment va-t-il?

CLARISSE, tristement.

Il ne se plaint pas trop... Quelques lignes seulement... Il dit que sans mes lettres, sans mon cœur, dont il est sûr, il ne pourrait pas résister.

Elle essuie une larme.

FANNY, avec pitié.

Pauvre homme...

DANIEL, avec fébrilité.

Oui, pauvre homme... Mais il est aimé... Aimé!... Ne pleure pas, Clarisse, puisque ton amour fidèle soutient son courage, puisque tu l'aides un peu dans sa misère.

CLARISSE.

Hélas!

DANIEL, *s'animant.*

Crois-moi. Ton adoration franchit l'espace et va le rejoindre. Ne pleure pas, petite, puisque tu adoucis la cruauté de ses jours, puisque tu dissipes l'horreur de ses nuits... Le soir, un rayon de lumière, un rayon que ne reçoivent pas tous les prisonniers, traverse les palissades de son camp tragique, et vient mystérieusement illuminer son visage.

CLARISSE.

Dieu vous entende !

DANIEL.

Tu en doutes ?... Et pourtant, tu froisses dans tes mains une lettre de lui, qui te confie à mots couverts des choses toutes pareilles !... Et peut-être que là-bas, en regardant ton écriture, à la minute où nous parlons, il est plus bouleversé que toi-même en ce moment.

CLARISSE.

Ils sont bien malheureux.

DANIEL.

Oh ! je te comprends... La captivité, n'est-ce pas ? La patrie si lointaine, la faim, les coups, l'insulte quotidienne, l'atrocité de l'esclavage, l'incertitude du retour...

CLARISSE, *prête à sortir.*

C'est cela.

DANIEL, s'animant de plus en plus.

Il n'en est pas moins vrai qu'il est aimé... qu'il sait que tu l'aimes... qu'il est content que tu l'aimes...

FANNY, troublée.

Daniel !

DANIEL.

Aux heures les plus sombres, il peut se dire : Elle pense à moi, elle souffre comme moi, elle se prive pour moi, elle est tout près de moi... Et quand le questionnaire l'attache au poteau, lorsqu'il est flagellé comme un Christ-aux-liens, il reste impassible sous les verges ; il ne sent que ton portrait, qui n'a pas quitté sa poitrine.

CLARISSE.

Merci, monsieur Aubertin.

Elle sort.

SCÈNE XXI

FANNY, DANIEL.

DANIEL, éclatant.

Infortuné cet homme, affreusement à plaindre, j'en conviens. Ce qui n'empêche pas les tortures morales de nous déchirer aussi... et quelquefois plus que les autres... (Sans se

préoccupé de la présence de Fanny.) Au fond, il n'y a qu'une douleur au monde, un seul martyre, un supplice unique, c'est de ne pas être aimé.

Il fond en larmes.

FANNY, *avec épouvante.*

Daniel ! Quel malheur annonces-tu ?

DANIEL, *tombant à ses pieds.*

Fanny ! Fanny ! Si tu savais le grand malheur qui nous arrive ! Si tu savais quel désastre est tombé sur nous !

FANNY.

N'achève pas... je devine... j'ai compris.

DANIEL.

Tu pleures ?

FANNY.

Comme toi !

DANIEL.

Va ! Tu as raison de pleurer. Nous pouvons pleurer tous les deux. Nos dix années de bonheur sont anéanties.

FANNY.

Pas tout à fait, peut-être?

DANIEL, *pleurant.*

Si, tout à fait. tout à fait.

FANNY.

Le mal est donc si profond ?

DANIEL, *debout ; avec amertume.*

Ah ! Je peux écrire des lettres. moi ! Je suis certain qu'on ne me répondra pas.

FANNY.

Tais-toi, cruel que tu es !

DANIEL.

Qu'est-ce que ça signifie cet argent apporté par le facteur ? Est-ce que trois lignes de la femme élue ne vous enrichissent pas davantage ?

FANNY, *avec revolte.*

Tais-toi, par pitié.

DANIEL.

Pardonne-moi, je déraisonne.

FANNY.

Notre vie est détruite, tu l'as dit.

DANIEL, sans oser la regarder.

Quand je pense que la balle qui me traversa la poitrine ne m'a pas abattu sur le coup! Quand je pense que ma soif de carnage n'a pas été punie!... Quand je pense que je suis resté debout, et qu'en moins de cinq minutes, ma compagnie presque entière était couchée sur le sol!... Un peu plus, et je mourais en t'adorant. Un peu plus, et je dormirais à cette heure dans le cimetière de Neuville, côte à côte avec mes camarades!... A quoi bon ce ruban glorieux?... Quelle nécessité m'attache à cette maison où je traîne une existence de fainéant, de lâche, de criminel?

FANNY.

Tu oublies que tu es encore très malade.

DANIEL.

Oui, très malade. Tu ne m'apprends rien. Thibaut m'a renseigné là-dessus... amplement.

FANNY.

Tant que ça?

DANIEL.

Une simple hémoptysie, et je suis rayé de ce monde.

FANNY.

Tu n'en es pas là, Dieu merci.

DANIEL, *sans oser la regarder.*

La belle affaire que ma suppression, et que celle de ma démence ! Si je t'avouais qu'hier, je n'ai passé qu'une heure à l'hôtel Drouot, et que le reste de l'après-midi j'ai couru au hasard, sous la pluie et la neige, poussé par l'espérance d'une mort prochaine ?

FANNY, *violemment.*

Et moi ? Que fais-tu de moi dans tout cela ?

DANIEL.

Tiens ! je voudrais retourner au front et, dès le premier jour, être fauché par un feu de barrage... Mais, rassure-toi, au bureau de recrutement on n'accepte pas tous les hommes détériorés.

FANNY.

Tu as cherché à repartir ?

DANIEL.

Oui, je me suis présenté à la Place...

FANNY.

Tu trouves que je n'ai pas assez souffert ?

DANIEL.

En consultant mon dossier, en relisant les notes de je ne sais quelle commission médicale, en considérant mon dos

voûte, ma mine lamentable, ces messieurs m'ont invité paternellement à rentrer chez moi.

FANNY, *indignée.*

Comment as-tu tenté une pareille démarche ?

DANIEL.

Le désespoir rend fou.

FANNY.

Je pressentais bien quelque extravagance de ce genre, mais je n'osais pas y croire. Lorsque mes craintes se fortifiaient, je mettais cette idée méchante sur le compte de ta vie monotone, sur le compte de l'oisiveté. Et quelquefois aussi, je l'attribuais au désir de venger les morts de ton régiment.

DANIEL, *avec ironie.*

Tu me prêtais des mobiles trop généreux. J'ai changé.

FANNY.

Tu renies toutes tes religions ?

DANIEL.

Je suis frappé d'insensibilité pour toutes les choses et pour tous les êtres...

FANNY, *avec jalousie.*

Excepté pour un seul... dont tu ne parles pas.

DANIEL.

Dont je ne parle pas? (Tenté.) Dieu sait pourtant si mon secret me pèse!

FANNY, vivement.

Ne te confesse pas.

DANIEL.

Sois tranquille, je ne t'infligerai pas ce supplice... (Tenté.) Je tairai mon secret, bien qu'il soit prêt à s'échapper... bien qu'il brûle mes lèvres...

FANNY.

Non... plus tard... tu me diras... Pas aujourd'hui... il est encore trop tôt.

DANIEL, désireux de parler.

Tu me jugerais peut-être moins sévèrement si...

FANNY, avec prière.

Non... je t'en prie.

DANIEL, tenté.

Tu préfères?...

FANNY, avec douleur.

Que sert de préciser?

DANIEL, sans oser la regarder.

Pourquoi, pourquoi suis-je orphelin dans cet univers? Pourquoi mon père et ma mère m'ont-ils quitté de si bonne heure? Pourquoi ne suis-je plus l'enfant de personne? J'aurais été trouver mes parents, j'aurais raconté ma peine, et ils auraient eu pitié de moi.

FANNY, ébranlée.

Ma tendresse égale peut-être la leur?

DANIEL, avec déchirement.

Mais m'ouvrir à toi si jeune, à toi, Fanny, à toi qui m'aimes depuis ton enfance?... Me confier, à toi, ma femme, à toi, qui as des droits sur mon âme?... Non, ce récit-là est impossible, je le reconnais... Je commettrais un sacrilège!

FANNY.

N'invoque pas mes droits, tu me fais injure...

DANIEL, avec désespoir.

Toujours est-il que ces droits sont réels! Ne le nie pas. Tu as des droits sur moi, sur mes pensées, sur mes actions. Nous sommes mariés, je ne suis pas libre... je ne dois ni souffrir, ni parler... et je n'ai que la mort comme refuge.

Il se précipite sur un tiroir, l'ouvre et s'empare d'un revolver.

FANNY, lui arrachant l'arme des mains.

Rends-moi cette arme, insensé.

DANIEL, *assis, fondant en larmes.*

Infortuné que je suis !

FANNY.

Et parle, puisque tu es si malheureux... Ta détresse avant tout.

DANIEL.

Oh ! merci de me plaindre, malgré ta propre désolation.

FANNY, *avec effort.*

Parle, j'ai du courage maintenant... C'est un être transformé qui est devant toi... Qu'est-ce que ma défaite auprès de ton chagrin ?

DANIEL, *pleurant.*

Fanny, Fanny !...

FANNY, *avec exaltation.*

Ah ! que n'ai-je vingt ans de plus, que n'ai-je des cheveux gris pour compatir davantage à ton affliction, sans rien perdre de ma dignité ! Mais un homme dont on a connu l'héroïsme et la douleur, mais un mari dont on a pansé les blessures, et que la mort guette encore, ne peut-il pas vous créer un cœur de mère ?

DANIEL.

Tu aurais ce cœur chrétien ?

FANNY, avec effort.

Oui, ce cœur-là, je l'aurai, je l'ai déjà, je le sens vivre en moi.

DANIEL.

Sois bénie pour ta bonté.

FANNY, debout, penchée sur lui.

Raconte, mon petit, Épanche ton âme aussi cruellement que tu le désires. Vide-la sans scrupule.

DANIEL.

Je n'ose plus.

FANNY.

Oublie ma jeunesse, oublie mon amour, et laissons de côté les autres questions. Que nous importe ce qui est juste ou injuste, permis ou défendu! C'est affaire entre nous. Je te délie de tes serments, tu es libre.

DANIEL.

Tu te grises de générosité.

FANNY.

Fais tout ce que tu voudras. A présent ou demain. Tu n'es pas marié.

DANIEL.

Ne continue pas. Songe à l'imprudence de tes paroles.

FANNY, avec exaltation.

C'est un pacte que je conclus avec toi.

DANIEL.

Prends garde, on ne sait pas!...

FANNY.

J'accepte mon destin. Je suis pareille à une pauvre femme qui jadis a vu son enfant souffrir, qui l'a vu se débattre dans les tourments, se tordre sur sa couche, et qui n'admet plus aucun malheur pour lui. Cet enfant va devenir un ingrat, cet enfant va lui faire du mal, cet enfant va l'abandonner, elle n'aura pas la force de le maudire.

DANIEL.

Je ne serai pas ce misérable... (Tombant assis.) Non, non...

Un silence.

FANNY, debout, penchée sur lui.

Je la connais ?

DANIEL, baissant la tête.

Non, tu ne l'as jamais vue. Je l'ai rencontrée en voyage, par hasard, il y a quelques mois.

FANNY.

Il y a quelques mois?...

DANIEL.

Deux ou trois...

FANNY, avec amertume.

Et je ne me suis pas doutée de ce grand événement! Il est vrai que je suis si tenue par les affaires de la maison. Par moments, toutefois, ton attitude me déconcertait. Je n'approfondissais pas, mais tes allées et venues me semblaient inexplicables... Je remarquais dans tes yeux une flamme bizarre, inaccoutumée, une fièvre étrangère à ta maladie. Puis, tu sais ce que c'est: un client qui entre, un ordre à donner, une course à faire, une tisane à te préparer; et cette impression se dissipait... Je ne me suis aperçue de rien... Pauvre dupe!...

DANIEL, avec honte.

Si tu n'as pas deviné le désarroi dans lequel j'étais; par contre, tu ne m'as guère surpris avec un visage heureux, conviens-en?

FANNY.

Je l'avoue.

DANIEL.

Car, mes larmes te l'ont appris, c'est un amour sans joie, un amour méprisé que celui que je promène (Avec dérision.).

Et d'ailleurs qui veux-tu qui regarde un citoyen comme moi ? Je te le demande ! Quelle femme serait émue en voyant ce personnage à feutre mou, efflanqué par la guerre, et qui rêve, planté sur les ponts, en si modeste équipage ? Est-ce que l'œil s'arrête sur un homme distrait et mal vêtu ?

FANNY.

Je t'ai pourtant choisi, moi !

DANIEL, *sans oser la regarder.*

Toi ? Mais toi, tu me connaissais depuis douze ans. Nous avons grandi côte à côte. Mes façons de sentir et de penser te sont familières. Tu apprécies la véhémence de mes convictions. Tu sais les livres, les tableaux que je préfère. Tu partages mes enthousiasmes. Tu me sais romanesque, artiste, musicien, tu sais ce que je vaux. Mais elle, cette passante, elle ne soupçonne aucun de mes goûts, pas un seul de mes dons. Elle ignore le secret de ma nature ; elle ne connaît que mon apparence ! C'est une femme qui ne m'aime pas, qui ne peut pas m'aimer, qui ne m'aimera jamais. Va ! elle ne t'a pas pris grand'chose.

FANNY.

Elle m'a pris ton cœur... (*Avec amertume.*) seulement.

DANIEL, *tendrement.*

Moins que je ne crois, peut-être ?

FANNY.

Davantage.

DANIEL, *sans oser la regarder.*

Davantage?... Évidemment, puisque malgré tout, l'espérance, une espérance obstinée, me ramène à chaque instant sur sa route, puisque je questionne les uns et les autres sur son existence et sur ses sentiments, puisque je m'embusque aux abords de sa maison... Inutile espionnage! Candide impatience!... On est lâche; et dès qu'elle paraît, je m'enfonce sous une porte voisine. Aussi bien, par prudence pour elle, je préfère ne pas la rencontrer dans sa rue, mais plutôt loin de son quartier. Le soir, vers cinq heures, lorsqu'elle va chez sa mère, du côté de Sainte-Geneviève, je la croise en chemin,

FANNY.

Tous les jours?

DANIEL.

Tous les jours? Oh! non!

FANNY.

Quand tu as de la chance.

DANIEL, *sans oser la regarder, avec remords, avec désespoir.*

Depuis trois mois, Fanny, je te dissimule le vrai motif de mes sorties. Je te mens sur toutes mes actions, à propos des affaires dont tu me charges, à propos des clients que je dois voir; sur tout, à propos des incidents les plus médiocres. Je te mens même sur mes souffrances physiques; je les diminue ou je les exagère, selon les besoins de la cause. J'ai perdu la raison. Je cours, je rôde, je rentre, je sors de

nouveau, ou bien j'écris des lettres ridicules ; et naturellement, pas une ligne de réponse. Je parierais qu'elle ne lit pas plus mes lettres qu'elle ne me regarde dans la rue ! Je n'existe pas pour elle, ma douleur ne l'intéresse pas ; elle est sans curiosité.

Un silence.

FANNY.

Elle est du même monde que nous ?... des nôtres ?...

Un silence.

DANIEL.

A peu près.

FANNY.

Mariée ?

DANIEL.

Oui.

FANNY.

Quel mari ?

DANIEL, *sans oser la regarder.*

Le ménage est heureux. Elle est paisible, cultivée, attachée à ses habitudes, à ses obligations... loyale...

FANNY.

Et sans fortune ?

DANIEL, *vivement.*

T'imagines-tu qu'un homme de mon espèce irait s'éprendre d'une bourgeoise inoccupée, d'une femme très riche ?... Non, non, elle est simple, réservée, pas même très jolie, mais...

FANNY.

Mais adorée.

DANIEL, *malgré lui.*

Sa figure est une petite figure dans le genre de la tienne.

FANNY.

C'est encore plus triste. Pourquoi n'est-ce pas moi ?

Elle essuie une larme.

DANIEL.

Tu pleures, Fanny ?

FANNY, *se maîtrisant.*

Continue.

DANIEL, *debout, balbutiant.*

Eh bien ! voilà, voilà... *(Avec sincérité, violemment.)* Mais ne crois pas que je sois satisfait de moi-même... Rends-moi cette justice, jusqu'ici, j'ai toujours été un brave homme, un compagnon fidèle...

FANNY.

Irréprochable...

DANIEL, sans oser la regarder.

Cet amour impérieux, je ne l'ai pas accueilli avec complaisance, je te le jure. Au contraire. J'ai résisté de toutes mes forces. A plusieurs reprises, sourdement, en secret, j'ai demandé ma guérison au travail, à la solitude, au plaisir et même à la prière. Ainsi, l'autre jour, je suis entré à Saint-Séverin, j'ai appelé à mon secours le Dieu de mes premières années. A genoux, je l'ai supplié d'apaiser mon délire... Hélas! il ne me restait pas assez de foi dans l'âme pour être entendu par le Seigneur. Au sortir de l'église, j'étais plus troublé qu'en y pénétrant.

Un silence.

FANNY.

Tu sais son nom ?

DANIEL.

Son nom ?

FANNY.

Tu le connais, je suppose ?

DANIEL, éludant.

Ne me le demande pas.

FANNY.

Tu regrettes ta confiance ?

DANIEL.

Permets-moi de ne pas le révéler... Mon chagrin est à moi, mais son nom... son nom est à elle.

FANNY.

Tu as raison, je comprends.

DANIEL, s'excusant.

C'est mieux... n'est-ce pas ?...

FANNY.

Cessons de parler d'elle.

DANIEL.

Je t'ai blessée ?

FANNY.

Tu te méprends... Mais je pense tout à coup que je n'ai pas écrit à Brochard.

DANIEL.

A quoi bon ce prétexte ? (Une pause.) Tu es trop meurtrie, n'est-il pas vrai ?

FANNY, *un peu sèchement.*

A ton tour, ne me questionne pas.

DANIEL.

Soit. Du reste, ta réponse serait superflue. Je suis fixé. Tes yeux sont pleins de larmes... de larmes différentes maintenant ; et ta voix a perdu sa charité.

FANNY, *se dominant.*

Tu te trompes, Daniel.

DANIEL.

Pauvre petite ! De quelle lourde croix j'ai chargé tes épaules !... Pourvu que ta vaillance ne te trahisse pas ! Pourvu...

Il s'interrompt.

FANNY.

Pourvu ?...

DANIEL, *avec crainte.*

Pourvu qu'un ferment de discorde ne se lève pas dans la maison !

FANNY.

Tu es fou.

DANIEL.

Aujourd'hui, mon désespoir réclame ta pitié, mais demain peut-être, ton désespoir à toi aura besoin de la mienne... (Avec effroi.) Je vois d'ici ta figure angoissée; j'entends déjà tes justes plaintes, tes doux reproches... Je me débats d'avance contre tes inquisitions douloureuses.

FANNY, vivement.

Je ne mérite pas ce doute offensant... Crois-moi, demeurons très amis. Nous avons tant à souffrir l'un et l'autre!

DANIEL, amèrement.

Tu vas te souvenir, Fanny! Et la mémoire d'un être malheureux retient chaque détail.

FANNY, avec noblesse, avec effort.

Je me souviendrai si tu veux, j'oublierai si tu préfères. Je te jure d'être patiente et bonne. Je te promets de ne pas épier tes actes, tes façons d'être, de ne rien voir, de tout ignorer. Je te plaindrai en silence, sans te fatiguer de ma compassion: et s'il vient une heure où je doive disparaître, eh bien! je disparaîtrai... avant même que tu le désires.

DANIEL, sincèrement.

Oh! cela jamais, jamais.

FANNY.

Je le ferai avec courage, sans histoires. Va, dès qu'on renonce, on est bien près de la perfection.

DANIEL.

Garde-moi ton indulgence, si tu peux. Mais ne renonce pas.

FANNY.

C'est trop dur d'espérer quand l'espérance est si précaire. Je n'ai qu'une parole. Ce que j'ai dit est dit. Ton droit subsiste entier. Quoi qu'il arrive, ma tendresse sera toujours supérieure à toutes les épreuves.

DANIEL.

Il ne faut pas, je n'accepte pas que les jours qui se préparent augmentent ton martyre.

FANNY

On verra.

DANIEL, avec effusion, avec douleur.

Ah! pourquoi la méchanceté du sort a-t-elle frappé d'humbles gens comme nous ?... Apprends-moi, toi dont l'intelligence est aujourd'hui maternelle, apprends-moi ce que nous allons devenir si je ne triomphe pas de cette passion ?... Pourquoi ai-je trouvé cette femme sur ma route ?... Je la maudis presque...

FANNY, avec ironie.

Presque! (Un silence ; à part, avec jalousie :) Qui est-ce? Qui est-ce ?

ACTE DEUXIÈME

Même intérieur. Daniel est assis auprès de la cheminée, il feuillette un livre ; une table est disposée à côté de lui. Misère est couchée à ses pieds. Clarisse circule dans le magasin. On est au début de janvier.

SCÈNE PREMIÈRE

DANIEL, CLARISSE, puis PHILIPPE, pendant quelques minutes.

DANIEL, lisant.

Je sais les gens qu'elle aime et ceux qu'elle déteste,
Sa façon de marcher, de rire et de prier.
Je sais son moindre geste.

Appelant :

Clarisse !

CLARISSE.

Monsieur Aubertin ?

DANIEL.

Passe-moi *l'Arlésienne*.

CLARISSE.

L'édition illustrée?

DANIEL.

Elle est à côté du piano, là, au-dessus des partitions, parmi les livres de madame.

CLARISSE.

Voici.

DANIEL, lisant *l'Arlésienne*, à haute voix, avec émotion.

L'Arlésienne ! « Eh bien! oui, c'est vrai. Quand je suis seul, je pleure, je crie! Berger, fais-moi manger une herbe, quelque chose qui m'enlève ce que j'ai là et qui me fait tant de mal. » (S'interrompant.) Et dire qu'un tel chef-d'œuvre a pu être sifflé!... Il n'y avait donc pas un amant malheureux dans la salle pour applaudir cette pièce?

CLARISSE, s'approchant de la table et se disposant à prendre le livre de vers que Daniel vient d'y poser; lisant.

Pour elle et pour moi?

DANIEL.

N'emporte pas ce petit volume. Je tiens à l'avoir sous la main.

CLARISSE, lui présentant quelques lettres à signer.

Puisque Madame est absente, il faut me donner deux ou trois signatures?

DANIEL.

Tu veux que je travaille?

CLARISSE.

C'est tout.

DANIEL.

Madame t'a-t-elle dit à quelle heure elle rentrerait?

CLARISSE, *consultant la pendule.*

Elle ne saurait tarder.

DANIEL, *lui remettant des papiers épars devant lui.*

Prends aussi ces papiers.

CLARISSE.

Merci.

DANIEL, *jetant un coup d'œil sur une lettre.*

Que désire ce monsieur de Dijon?

CLARISSE.

Il nous demande un Balzac...

DANIEL.

Le Balzac de 1855...

CLARISSE.

Illustré par Gavarni.

DANIEL.

Rien que ça...

CLARISSE.

L'édition Houssiaux.

DANIEL.

Mais nous ne sommes pas libraires.

CLARISSE.

Nous pourrions tout de même nous charger de son acquisition. On réaliserait peut-être une cinquantaine de francs de bénéfice...

DANIEL.

Grâce à la commission que j'obtiendrais ?

CLARISSE.

Dame.

DANIEL.

Bah !

CLARISSE.

Vous trouveriez facilement l'ouvrage sur les quais. Gaillandre ou Champion doit l'avoir.

DANIEL.

Je n'aime pas le quai Voltaire, il est devenu trop mondain.

CLARISSE.

Sans aller si loin, pourquoi tout à l'heure en sortant, n'entrez-vous pas chez Ortéga ?

DANIEL, troublé.

Ortéga ?...

CLARISSE.

Derrière nous, à quelques pas, quai d'Anjou ?

DANIEL.

Ortega !... (Se dominant.) En effet, j'ai vu souvent de bons livres à sa vitrine. Mais je ne le connais pas, et je n'oserais pas entrer chez eux... chez lui... pour si peu de chose...

CLARISSE.

Ce serait pourtant raisonnable.

DANIEL.

Non... d'ailleurs, je n'ai pas encore repris l'habitude des affaires... et celle-ci ne vaut pas le dérangement.

CLARISSE.

Vous avez tort.

DANIEL, à part, avec effroi.

Madame Ortéga... Non, je n'oserais pas...

Il froisse la lettre et la jette par terre ; un silence ; la porte s'ouvre ; Philippe entre.

CLARISSE, au fond, stupéfaite.

Philippe !

PHILIPPE.

Vous ? Clarisse ! Ici ?

CLARISSE.

Après trois ans

PHILIPPE.

Que d'événements !

Ils se serrent les mains avec émotion.

DANIEL, lisant, à l'écart.

Il est plus d'un secret encor que je recèle.
Car j'ai suivi cette âme et ce corps pas à pas ;
J'ai tout vu, tout prévu, je connais tout, mais elle,
Je ne la connais pas.

A Misère qui le regarde.

Misère ! hein ? Misère, ça te plait, ces vers-là ?... tu les comprends, toi qui trottes à côté de moi, quand je la suis...

CLARISSE, allant à Daniel et lui présentant une estampe.

Combien cette vignette ?

DANIEL.

Pas cher... Le portrait de Leman ?...

CLARISSE.

Le défenseur de Liége.

DANIEL, désignant Philippe.

Ce monsieur est un client ?

CLARISSE.

Non. Un réfugié du Nord.

DANIEL.

Tu es sûre ?

CLARISSE.

C'est un parent de Warnod.

DANIEL.

De ton prisonnier ?...

CLARISSE.

De mon fiancé.

DANIEL.

Mon Dieu, demande ce que tu voudras.

CLARISSE.

Cinq francs ?

DANIEL.

Soit... (Reprenant *l'Arlésienne.*) « Tu es malheureux... C'est cette femme, n'est-ce pas ?... Eh bien, mon fils, ne meurs pas... Cette Arlésienne maudite, prends-là, nous te la donnons. »

Philippe sort.

CLARISSE, posant l'argent devant Daniel.

Voilà, monsieur.

DANIEL.

Quelle heure as-tu ?

CLARISSE.

Trois heures et demie.

DANIEL.

Moi aussi... (Tirant de sa poche une lettre préparée.) La levée est-elle faite ?

CLARISSE.

Pour Paris ?

DANIEL.

Oui.

CLARISSE.

On a jusqu'à sept heures, surtout au bureau de la rue des Deux-Ponts.

DANIEL.

Mais quand ferme-t-on les guichets à l'intérieur?

CLARISSE.

Quels guichets?

DANIEL.

Eh bien! ceux des mandats... de la poste restante...

CLARISSE, *vivement*.

Je ne sais pas.

DANIEL.

Bon.

CLARISSE.

Pour la petite boîte du quai, je vous préviens qu'il est déjà trop tard. Le facteur enlevait ses lettres à la minute même où Philippe s'en allait.

DANIEL, *étonné*.

Philippe ?

CLARISSE.

Mon pays.

DANIEL.

Ce monsieur que j'ai aperçu ?

CLARISSE.

Oui.

DANIEL.

Quand dois-tu le revoir ?

CLARISSE.

Dans la soirée.

DANIEL, *prêt à sortir*.

Tu es toute pâle ?

CLARISSE, *avec exaltation*.

Après Charleroi, au moment de la retraite, quand les brigands sont entrés, il habitait Saint-Bavon avec les Gosselin, l'épicier en face de la librairie de papa... D'abord l'état-major traversa la ville... Ils ont pénétré chez nous... C'étaient des chefs, tout chamarrés de décorations. Ils ont mangé, ils ont bu... Mais ils n'ont rien volé, ceux-là, au contraire.

DANIEL.

Au contraire ?

CLARISSE.

Ils ont ouvert la bibliothèque de mon père, ils ont choisi un volume d'Alfred de Musset. Puis, groupés autour du poêle, ils ont lu *le Rhin allemand* à voix haute, avec des ricanements et de mauvais regards. Papa, maman, moi, mes frères, nous regardions terrifiés, blottis au fond de la chambre. Ensuite, l'un d'eux a pris une plume, l'a trempée dans l'encrier et a écrit au bas de la page : « Non, vous ne l'aurez pas notre Rhin allemand. » Et à tour de rôle, ils ont signé au-dessous de la phrase. Je vois encore les signatures. Le roi de Wurtemberg, le prince Albrecht de Bavière, le duc de Hesse, enfin tous les grands noms de ces bandits. Sur quoi, ils ont soigneusement replacé le livre dans l'armoire, ils ont fait le salut militaire avec une politesse insultante, et ils sont repartis...

DANIEL, pressé de sortir.

« Nous l'avons eu votre Rhin allemand ! »

CLARISSE.

Et nous l'aurons encore !

DANIEL.

Tu ne m'avais pas rapporté cette aventure.

CLARISSE.

Cinq minutes plus tard, un obus écrasait la toiture de la mairie, et le gros de la troupe, toute la canaille, se précipitait dans la rue principale.

On entend sonner quatre heures à Notre-Dame.

DANIEL, *prêt à sortir.*

Déjà quatre heures ?

CLARISSE.

Ils ont commencé à piller, à se soûler, à brûler les maisons, à massacrer : papa, maman, mes frères disparurent. Moi, je courus me cacher parmi les débarras du grenier. Malgré mon épouvante, de temps en temps, je passais la tête, et de la lucarne je pus voir flamber la boutique des Gosselin.

DANIEL, *consultant sa montre.*

L'épicier ?

CLARISSE.

Ils ont même attaché la mère Gosselin sur une chaise, devant sa porte, et ils ont crevé les yeux de la vieille. D'en bas, montaient leurs plaisanteries diaboliques, le bruit des bouteilles qu'on cassait, les supplications des jeunes filles qui ne voulaient pas; et aussi le vacarme de la fusillade.

DANIEL, *consultant sa montre.*

J'en ai vu de pires du côté de Senlis.

CLARISSE.

De moins sales, monsieur Aubertin, de moins lâches.

DANIEL, avec compassion.

Calme-toi, mon enfant, on les chassera de la province.

CLARISSE.

Nous les bouterons hors de France, comme disait Jeanne d'Arc. Nous vaincrons, nous vaincrons, comme le râlait dans son agonie M. Frankel, le père de Madame. Je l'entends encore dans la chambre à côté, il y a trois ans.

DANIEL, pressé de sortir.

Alors, j'étais dans la tranchée de Berry-au-Bac. Nous avions de l'eau jusqu'au ventre... j'en ai tout de même descendu quelques-uns. Essuie tes yeux, petite, je reviens...

Suivi de Misère, il sort par une porte latérale.

CLARISSE, seule, avec haine.

Oui, nous les chasserons; et à notre tour, nous irons brûler leurs villages et couper leurs pommiers!

SCÈNE II

CLARISSE, FANNY.

FANNY, entrant par le quai; avec égarement.

Monsieur n'est pas là?

CLARISSE.

Il sort à la seconde.

FANNY.

Je ne l'ai pas rencontré.

CLARISSE.

Il a passé par la rue Boutarel.

FANNY, avec jalousie.

Pour aller à la poste ?

CLARISSE.

Je ne crois pas.

FANNY.

Pourquoi pleures-tu ?

CLARISSE.

Figurez-vous, madame, que tout à l'heure Philippe est entré dans la boutique.

FANNY, sans comprendre.

Philippe ? De qui parles-tu ?

CLARISSE.

D'un cousin de Warnod que je n'avais pas revu depuis Charleroi. Justement, j'étais en train de raconter à M. Aubertin les tueries de Saint-Bavon.

FANNY, sans comprendre.

Warnod ?... Saint-Bavon ?...

CLARISSE, avec exaltation, allant et venant, tandis que, sans l'écouter, Fanny reste assise, immobile ; comme étrangère à la souffrance de Clarisse *.

Ils tiraient dans le tas sans s'occuper des vieillards, ni des enfants ; ils sabraient au hasard, ils égorgeaient les habitants. Et tous, on fuyait sous la mitraille, sous les hurlements : on courait, on criait, on prenait par les ruelles, on se trompait de route, on s'accrochait aux brancards des charrettes, on butait sur les cadavres.

FANNY, avec jalousie, sans l'écouter.

Mais il ne rentre pas !...

CLARISSE, poursuivant.

Philippe tomba l'un des premiers, traversé d'un coup de lance... Le lendemain, après avoir tout saccagé, tout volé, presque tout assassiné, ils commandèrent aux femmes qui n'étaient pas mortes, de jeter les défunts dans les trous à fumier... J'étais de celles qui travaillaient à cette besogne... Philippe, resté sans connaissance, fut enfoui comme les autres.

---

* *L'influence prépondérante d'une interprète fit jouer cette scène d'une façon contraire à la pensée de l'auteur, et malgré les protestations de celui-ci.*

FANNY, ramassant devant elle un papier déchiré.

Un brouillon de lettre ?... Non, il s'agit d'affaires.

CLARISSE.

On entassa sur eux la paille des étables voisines. C'était aux confins du bourg, aux abords des granges qui achevaient de se consumer. La ferme retentissait de clameurs terribles. Le bétail effaré avait rompu les clôtures, et les vaches, les bœufs, les moutons galopaient autour de nous. Des brebis tout en feu se roulaient sur l'herbage, semblables à des torches vivantes. J'entends encore leurs plaintes. Les pauvres animaux !

FANNY, sans l'écouter ; remarquant un volume sur la table.

Pour elle et pour moi! Encore ce livre...

Elle se lève, fait le geste de le jeter dans la cheminée ; puis elle se ravise, le cache dans un tiroir, et se rassied.

CLARISSE, à Fanny.

Notre tâche finie, on nous ramena à coups de crosse et l'on nous enferma dans l'église abbatiale... On cloua derrière nous les battants du portail ; la corde du clocher avait été rompue ; l'ostière de la sacristie était close ; verrouillé aussi, le guichet de Sainte-Catherine. Les verrières s'éteignaient en haut, trop haut, impossible de les atteindre. La nuit tombait sur la nef, nous étions enterrées vivantes.

FANNY, sans l'écouter ; avec jalousie.

Où peut-il être ? Sur son chemin, sans doute.

CLARISSE.

Et nous nous regardions avec hébètement, sans échanger une parole, sans verser une larme, presque immobiles, serrées les unes contre les autres, tel un troupeau stupide. Toutes, des femmes, trois cents pour le moins, sauf une poignée d'enfants : des mères, des veuves, des orphelins nouveaux.

FANNY, avec désespoir.

J'ai eu trop de pitié, c'est ma faute.

CLARISSE.

Peu à peu, les cris de carnage avaient cessé. L'ombre devint affreusement calme. Pas un passant dans les rues, plus une voix sur la place, le canon même s'était tu. Le silence dehors, le silence dedans, le silence partout, un silence antérieur au monde ! La ville assassinée avait l'air endormie pour toujours.

FANNY.

J'ai promis... J'ai promis de ne pas l'espionner.

CLARISSE.

A quel supplice étions-nous destinées ? Nous attendions muettes, abruties de terreur, de fatigue et de faim. Et, sous nos vêtements en lambeaux, encore rouges du sang de tous nos proches, le froid du sanctuaire commençait à nous gagner... Allions-nous mourir dans cette tombe, sur ces tombes de pierre qui nous supportaient... Mourir, faute de nourriture ? Allaient-ils venir enfin nous égorger comme les hommes ? Et personne n'osait ouvrir la bouche... Ah ! quel tourment que l'incertitude !

FANNY, debout, à Clarisse.

Ah! Oui, l'incertitude!

CLARISSE.

Combien d'heures, combien de jours dura notre passion? cette alternative d'angoisse et de torpeur? Aucune d'entre nous n'aurait pu le dire. Nous avions perdu la notion du temps, et nous ne l'apprîmes que plus tard en sortant du sépulcre.

FANNY à Clarisse.

Chacun son calvaire.

CLARISSE.

Car tout de même, un soir, la fanfare subite d'un clairon déchira cette paix funèbre. Était-ce une espérance? était-ce un leurre? Toujours est-il qu'une troupe en marche sembla traverser la place... Bientôt on distingua des phrases dont on comprenait le sens. Nous reconnûmes la parole familière de la patrie. Alors, toutes, les plus affamées, les moins débiles, les demi-mortes, toutes, éperdument, nous nous mîmes à crier au secours, nous nous ruâmes vers la baie du parvis...

FANNY, à Clarisse.

On est donc quelquefois sauvée.

CLARISSE.

Trois jours de cette tragédie!

FANNY.

Tu enseignes la patience!

CLARISSE.

Et savez-vous quel homme je découvris parmi les soldats qui enfoncèrent les portes?

FANNY.

Quel homme?

CLARISSE, simplement.

Ce Philippe qui est venu tout à l'heure. Ce Philippe enseveli par moi. Le fumier l'avait réchauffé, ressuscité, et il était sorti de sa fosse... La France aussi était debout.

FANNY, sans l'écouter, éperdue.

Mais il ne rentre pas, il ne rentrera pas!

CLARISSE, avec douleur.

Puis, encore une fois, les choses changèrent.

FANNY, avec désespoir, prête à sortir.

Non, décidément, je n'ai pas la force...

CLARISSE, allant à elle.

Ah! dites-moi, dites-moi, madame, qu'un jour nous serons les plus forts, dites-moi que bientôt j'embrasserai nos labours sanctifiés par le sang. Dites-moi que je reverrai la terre où je suis née.

Fanny sans répondre, sort affolée

CLARISSE, seule, sans s'apercevoir du départ de Fanny.

Mais dans quel état la retrouverai-je? Là où s'étendaient nos plaines, il y a maintenant des collines formées de tous nos morts!

SCÈNE III

CLARISSE, JACQUEMONT.

JACQUEMONT, ouvrant la porte, l'aspect gaillard, d'une voix sonore.

Personne?

CLARISSE, revenant à elle.

Si, monsieur.

JACQUEMONT.

Les patrons sont absents?

CLARISSE, brusquement.

Vous êtes-vous déjà battu, monsieur Jacquemont?

JACQUEMONT, déconcerté.

Comment l'entendez-vous ?

CLARISSE.

Je vous demande si vous avez fait la guerre ?

JACQUEMONT.

Bien entendu. J'ai rempli mon devoir, comme les camarades... L'année dernière, j'étais encore attaché au ravitaillement.

CLARISSE.

Alors.

JACQUEMONT.

J'ai même été blessé au cou, entre Arras et Villers, plus haut qu'Amiens : je conduisais mon auto sur la grande route, quand patatras ! une marmite éclate à trois pas de ma machine, démolit mon avant-train, et je reçois un débris de ferraille à la pointe de la clavicule. Heureusement que je m'en suis tiré à bon compte.

CLARISSE.

Vous êtes guéri?

JACQUEMONT.

Pas tout à fait.

CLARISSE.

Et votre congé expire bientôt ?

JACQUEMONT.

J'ai repassé vendredi devant une commission médicale, et de nouveau j'ai été mis en réforme temporaire.

CLARISSE.

Et vous n'avez pas la Croix de guerre ?

JACQUEMONT.

Mais cet ordre d'idées est pénible, mon enfant. A quoi bon nous y attarder ? Aimez-vous la musique ?

CLARISSE.

La musique ?... Oui, quelquefois.

JACQUEMONT.

Eh bien ! après-demain, au Lyrique, je rentre dans *le Cid*. Raveau chante à côté de moi. Voulez-vous mon service ?

Il lui offre une place de théâtre.

CLARISSE, refusant.

Merci, monsieur Jacquemont : en ce moment je n'ai pas le cœur à aller au spectacle.

SCÈNE IV

LES MÊMES, DANIEL.

DANIEL, à Jacquemont.

Vous !

JACQUEMONT.

Enfin, vous voilà. Je vous attendais avec une certaine impatience.

DANIEL.

Vous avez une bonne figure, monsieur Jacquemont.

JACQUEMONT.

Vous trouvez ?

DANIEL.

Quelle carrure ! Quelles épaules ! Il m'en faudrait de pareilles !

JACQUEMONT.

Prenez des leçons de chant, monsieur Aubertin, et vous les aurez bien vite. Vous le savez, du reste, le chant fortifie les poumons. Remarquez nos cantatrices. Voyez Litvinne, regardez nos ténors et nos barytons, les uns et les autres nous avons de ces poitrines !...

CLARISSE.

A toute épreuve !

DANIEL.

En effet.

Il tousse.

JACQUEMONT, avec intérêt.

Vous toussez encore un peu.

DANIEL.

Presque plus... A propos de chanteuses, parlez-moi donc de votre amie, mademoiselle Estivant... Comment va-t-elle ? Je ne l'ai pas entrevue depuis des siècles.

JACQUEMONT.

Angèle ? Mais superbement. Toujours contente ; très applaudie, avant-hier dans *Orphée*, à l'Opéra-Comique.

DANIEL.

J'adore sa voix.

JACQUEMONT.

Je suis même expédié à votre quai d'Orléans par cette femme dépensière.

DANIEL.

Vous la remercierez de ma part. Nous nous connaissons de longue date. C'est moi, ou du moins, monsieur Frankel, mon beau-père, qui a formé sa collection. Est-ce que par hasard elle serait tentée de vendre ses Gravelot et ses Parrocel ?

JACQUEMONT.

Pas pour l'instant.

DANIEL.

Asseyez-vous.

JACQUEMONT.

Voici ce qui m'amène.

DANIEL.

Asseyez-vous là, près de la cheminée.

JACQUEMONT.

Plus loin, si vous le permettez, je n'aime pas le feu.

DANIEL.

Alors, sur ce tabouret. Ma femme va rentrer d'une minute à l'autre, et, comme aujourd'hui sa compétence dépasse de beaucoup la mienne, vous lui préciserez ce que vous souhaitez.

JACQUEMONT.

Angèle Estivant trouve que je n'ai pas assez de bibelots dans ma loge, et à l'occasion de ma rentrée, elle désire m'offrir l'effigie d'un chanteur illustre.

DANIEL.

Je me demande quelle gloire artistique peut bien manquer à votre galerie ? Votre loge au Nouveau-Lyrique est un musée véritable... Je vois encore accrochés au-dessus de votre divan, Mario, Dupré, la Cruvelli... Pauline Viardot...

JACQUEMONT.

Non, je ne possède pas madame Viardot, et justement je ne serais pas fâché de placer son image à côté de celle de la Malibran.

DANIEL.

Les deux sœurs.

JACQUEMONT.

Comme Paul Mounet et Mounet-Sully.

DANIEL.

Au sexe près.

SCÈNE V

LES MÊMES, FANNY.

FANNY.

Monsieur Jacquemont !

JACQUEMONT.

Madame Aubertin !

DANIEL.

Monsieur Jacquemont cherche un portrait de Pauline Viardot. Avons-nous cela ?

FANNY.

Sans doute... Quant à la qualité de l'estampe... je ne réponds de rien.

JACQUEMONT, allant et venant.

Explorons quand même.

FANNY, à Clarisse qui circule au fond.

Clarisse, passe-moi le carton qui est en bas à droite.

CLARISSE.

Tout de suite, madame.

FANNY.

C'est là que dorment côte à côte nos artistes les plus fameux.

JACQUEMONT.

S'ils ne dormaient pas, ils se mangeraient le nez.

CLARISSE, *survenant.*

Voici.

Elle pose le carton sur un escabeau, l'ouvre, et Jacquemont aidé de Clarisse, entreprend son examen.

DANIEL, *à Fanny, remarquant un paquet placé sur le piano.*

Que contient ce rouleau?

FANNY.

Les eaux-fortes que j'ai présentées tantôt chez monsieur de Grisolles.

DANIEL.

Rien de conclu?

FANNY.

Non.

DANIEL, *à Jacquemont.*

Puisez là-dedans à votre aise, et choisissez.

JACQUEMONT, examinant les estampes une à une.

La Ronconi. Frezzolini... Tamburini...

DANIEL, à Fanny, un peu à l'écart.

Tu étais donc déjà rentrée ?

FANNY.

Pendant que tu étais sorti.

DANIEL.

J'étais allé jusqu'à la rue des Deux-Ponts.

FANNY.

A la poste ?

DANIEL.

Je viens d'écrire à...

FANNY, avec jalousie.

A ?...

DANIEL.

A Simonin... mon sergent au 35e...

CLARISSE, une estampe dans les mains

Thérésa !

JACQUEMONT.

Thérésa ! la diva du ruisseau.

Chantant.

« Rien n'est sacré pour un sapeur ! »

DANIEL, à Fanny, un peu à l'écart.

Et toi, pourquoi es-tu ressortie ?

FANNY.

Pour acheter la *Gazette de Lauzanne*.

DANIEL.

Près du pont ? On ne l'y reçoit pas.

FANNY.

J'ai rapporté *l'Homme Enchaîné*.

CLARISSE.

Réjane !...

JACQUEMONT, avec respect.

Saluez !... Ah ! Madame Viardot !... La voici avec ses bandeaux plats, son masque tragique... Pauline Viardot !

DANIEL, s'emparant de l'estampe.

Non, cette épreuve est mal venue, monsieur Jacquemont, il ne faut pas la prendre. Nous devons en posséder une autre.

FANNY.

Clarisse, apporte-moi le carton qui est à l'entrée, au fond, il renferme aussi quelques portraits d'artistes.

CLARISSE.

En grand nombre.

DANIEL.

Il s'agit d'un cadeau que mademoiselle Estivant destine à monsieur Jacquemont.

FANNY.

Je la reconnais là... je vais tâcher de vous satisfaire.

Clarisse apporte le carton demandé : et Fanny, secondée par Clarisse, commence ses recherches ; tandis que Daniel et Jacquemont se disposent à causer.

DANIEL, à Jacquemont, un peu à l'écart.

Comme elle s'occupe de vous, cette brune aux yeux bleus !

JACQUEMONT.

Voilà deux ans bientôt que nous sommes liés.

DANIEL.

Vous vivez ensemble ?

JACQUEMONT.

Le plus possible.

DANIEL.

Heureux homme, il peut voir tous les jours la femme qu'il aime!

JACQUEMONT.

Eh bien ! Vous ne me croirez pas ? Elle m'a longtemps méconnu. Mon bonheur n'est pas un bonheur gagné sans peine.

DANIEL.

Vous plaisantez ? On vous a dédaigné, vous !

JACQUEMONT.

Au moins six mois.

DANIEL.

Un personnage de votre importance, et construit aussi agréablement ?

JACQUEMONT.

N'empêche que j'ai fait mon purgatoire en ce monde. Mon amie est de race fidèle ; quand ma toquade commença, elle était encore très attachée à monsieur de Brétigny... J'ai eu du mal à les désunir.

CLARISSE, *à Jacquemont, intervenant pour troubler leur entretien.*

Vous tenez beaucoup à madame Viardot ?

JACQUEMONT.

Plutôt.

FANNY, intervenant de la même façon.

C'est dommage, car justement, voilà un fin profil de Sarah Bernhardt...

CLARISSE.

Dans *Ruy Blas*...

JACQUEMONT, prenant l'estampe et lisant les vers imprimés au-dessous du portrait.

« Madame sous vos pieds, dans l'ombre, un homme est là
» Qui vous aime, perdu dans la nuit qui le voile ;...

DANIEL, achevant, de mémoire.

» Qui souffre, ver de terre amoureux d'une étoile ;
» Qui pour vous donnera son âme, s'il le faut,
» Et qui se meurt en bas quand vous brillez en haut. »

A Jacquemont, presque à voix basse.

Six mois ! Mais une pareille attente est une agonie.

JACQUEMONT.

La torture, monsieur Aubertin, la torture espagnole !... non seulement j'étais épris, mais j'étais jaloux.

DANIEL.

Naturellement.

JACQUEMONT.

Quand je rencontrais le baron dans les coulisses, j'avais envie de l'injurier. Ah ! je peux le déclarer modestement, mon amour a devancé celui d'Angèle. J'étais plus enragé qu'un galopin du Conservatoire. Je la traquais dans tous les coins, partout, derrière les portants, à ses sorties de scène, sur les marches de l'escalier, dans le trou du souffleur ! Partout, elle me trouvait sur son chemin, pâle, décomposé, prêt à défaillir, et content tout de même.

DANIEL.

Je comprends cette joie-là.

FANNY, à Jacquemont.

Chollet.

JACQUEMONT.

Le vieux Chollet ?

CLARISSE, éclatant de rire.

Napoléon !

FANNY.

Napoléon Ier, parmi les acteurs...

JACQUEMONT.

La rencontre est imprévue.

FANNY.

Pas tant que ça au fond. Rappelez-vous la sanglante riposte de Pie VII à l'Empereur.

DANIEL.

A Fontainebleau ?

JACQUEMONT.

Quand il était son prisonnier ?

FANNY.

Tragediante... comediante...

CLARISSE, gravement.

C'est un chanteur comme ça qui nous manque !...

FANNY, à Jacquemont.

Madame Materna.

CLARISSE.

Dans *Tristan et Yseult.*

JACQUEMONT, patriotiquement.

Pas de Boches !

Il se retourne vers Daniel d'un air outragé.

DANIEL, *à Jacquemont.*

Et de quelle façon, par quel prodige, votre supplice a-t-il cessé ?

JACQUEMONT.

Un soir qui s'annonçait pareil aux autres soirs, je sentis sa figure moins méprisante, moins glacée. Le lendemain et les jours suivants, son beau visage devint sérieux, mélancolique, puis tourmenté comme le mien.

DANIEL.

La contagion !

JACQUEMONT.

Enfin, elle me regarda autrement... Quelques semaines après, une de nos camarades nous fit déjeuner ensemble... La suite ? !!!

DANIEL.

La suite ?

JACQUEMONT.

L'histoire de tout le monde.

DANIEL, *tristement.*

Pas pour tout le monde !

CLARISSE, à Fanny qui perd la tête et cherche à écouter.

Mais, madame, ce carton est trop lourd pour cet escabeau.... Nous allons chavirer...

FANNY.

Soutiens-le.

DANIEL.

Vlan !

Le carton dégringole, les estampes se répandent sur le parquet.

FANNY.

J'ai fait du bel ouvrage.

DANIEL, à Fanny.

Ne te fatigue pas, mon petit, je vais t'aider.

Jacquemont, Daniel, Clarisse, Fanny, tout le monde se baisse pour ramasser les estampes.

JACQUEMONT, agenouillé.

Rose Caron... Galli-Marié.

FANNY.

Cette estampe précédait probablement la première page d'une partition.

JACQUEMONT, agenouillé.

Une belle figure, et passionnée.

FANNY.

Sans valeur, monsieur Jacquemont.

JACQUEMONT, agenouillé.

Est-ce que ces premières pages sont toujours aussi défectueuses ?

DANIEL, agenouillé.

La plupart du temps.

JACQUEMONT.

Je vous demande ce renseignement parce que, tout à l'heure, en passant rue du Haut-Pavé, à la vitrine de l'un de vos confrères...

FANNY.

Le père Richelot ?

JACQUEMONT.

J'ai remarqué le buste spirituel de Jeanne Granier.

DANIEL.

Sur une partition du *Petit Duc* ?

JACQUEMONT.

La tête était gravée au pointillé...

FANNY.

Sans doute l'édition originale :

CLARISSE.

Richelot tient les vieux opéras.

JACQUEMONT.

Puis-je introduire Jeanne Granier dans ma loge ?

DANIEL.

Elle en est digne. Cependant il faudrait examiner de près votre lithographie.

JACQUEMONT.

Voudriez-vous pousser jusque-là... avec moi, quand notre chasse sera terminée ?

DANIEL, vivement.

Volontiers.

FANNY.

N'oublie pas ton rendez-vous avec la propriétaire.

DANIEL.

Vers cinq heures.

FANNY.

Rue des Jardins-Saint-Paul.

DANIEL.

Une femme terrible !

JACQUEMONT.

Elle vous augmente ?

DANIEL.

Mieux que ça, elle exige qu'on la paie...

CLARISSE, *désignant des gravures.*

La Dugazon...

JACQUEMONT

Guitry...

FANNY.

Lucien Guitry!...

DANIEL, *debout, avec triomphe.*

Ah! Pauline Viardot! C'est moi qui l'aurai découverte!

FANNY.

Et cette fois vous tombez sur une épreuve avant la lettre...

JACQUEMONT.

Étonnante de conservation.

DANIEL.

La marge est intacte.

JACQUEMONT.

Je la garde, je la vole.

FANNY.

Mais je ne vous ai pas dit son prix, monsieur Jacquemont.

JACQUEMONT.

Je ne tiens pas à le savoir. Il m'est même défendu de le connaître. Je l'emporte illico... Angèle Estivant réglera tantôt cette petite affaire avec vous.

DANIEL.

La main gauche ne doit pas savoir ce que donne la main droite.

JACQUEMONT.

Mademoiselle Clarisse... Enveloppez-moi vite ce Raphaël.

FANNY*.

Le temps d'inscrire son numéro d'ordre, et je vous le donne.

---

* *L'influence prépondérante d'une interprète fit mutiler cette scène.*

JACQUEMONT, chantant :

Il faut céder à mes lois!...
Et comment s'en défendre?
Quand mon cœur a fait un choix,
Soudain il faut se rendre.

A Daniel gravement.

La persévérance, mon cher Aubertin, voilà le grand secret, l'arme infaillible de la victoire.

DANIEL.

Quand l'assaut ne réussit pas.

JACQUEMONT.

Il faut pleurer, s'obstiner, s'acharner, pâtir jusqu'aux dernières limites du désespoir et de l'affront; l'heure sonne fatalement où l'adversaire s'humilie à son tour, souffre, en proie aux mêmes impatiences que nous, et capitule enfin.

DANIEL.

Avec les déshonneurs de la guerre.

CLARISSE, ramassant une estampe oubliée.

Le beau Capoul, madame.

FANNY, exaspérée.

Fourre-le là dedans avec les autres cabotins.

JACQUEMONT.

Et puis de temps en temps, il faut tâcher d'éblouir son ennemie par des présents.

DANIEL.

Des présents, si l'on est riche?

JACQUEMONT.

Si l'on est riche? Mais les plus belles extravagances ont toujours été commises par de pauvres diables!

DANIEL.

Hélas! C'est peut-être le cœur qui a le moins d'importance.

JACQUEMONT.

Au fond, madame Aubertin, convenez-en, vous êtes toutes de faibles créatures.

FANNY.

Plus faibles encore que vous ne pensez, monsieur Jacquemont.

JACQUEMONT, à Daniel, prêt à sortir.

Vous me conduisez toujours jusqu'à la porte de monsieur Richelot?

DANIEL.

Soit. Mais je n'entre pas dans le magasin, je vous en avertis. Le conseil que vous me demandez est difficile à donner devant un confrère.

JACQUEMONT.

Entendu... (A Fanny.) Merci, madame. (Bas, tandis que Daniel endosse un pardessus.) Soignez-le; je le trouve pâle, très pâle. Puis, sa voix s'est modifiée, atténuée.

FANNY.

Onze mois de tranchées, monsieur Jacquemont.

JACQUEMONT, son estampe à la main.

Ce soir, en pénétrant dans ma loge, Angèle Estivant apercevra votre magique estampe. Elle sera fixée à la muraille par quatre épingles...

FANNY.

Dont la tête sera peut-être en perles fines ?

JACQUEMONT.

Vous devinez tout, madame.

FANNY, de loin, à Daniel.

Relève ton col.

JACQUEMONT, à Fanny.

Je vais le boutonner.

Jacquemont boutonne vigoureusement le paletot de Daniel.

DANIEL, face à face avec Jacquemont, d'une voix sourde et tremblante.

La persévérance, la persévérance, la chose est bientôt dite! Que penseriez-vous d'un homme qui tous les jours s'aposterait sur le passage d'une femme, sans oser l'aborder? qui tous les jours l'accablerait de lettres misérables, sans espérer l'ombre d'une réponse? qui tous les jours parlerait d'elle à des gens qui la connaissent, sans essayer lui-même de la connaître?

JACQUEMONT.

Je penserais que votre amoureux est un poltron.

DANIEL.

Il s'est pourtant bien battu... en Champagne.

JACQUEMONT.

S'il n'a que le courage militaire, il est flambé.

DANIEL.

Peut-être pas?

JACQUEMONT, finissant de le boutonner.

Envoyez-le moi, je lui ferai la leçon.

DANIEL, trop serré dans son paletot.

Ouf!

JACQUEMONT, à Fanny.

Le voilà sanglé.

FANNY, à Daniel.

Tu oublies ton foulard.

JACQUEMONT.

Filons, mon jeune expert, car mon accompagnateur m'attend à la maison.

FANNY.

Vous travaillez donc toujours?

JACQUEMONT.

Quinze heures sur vingt-quatre! En général, je répète deux opéras par jour, et quand je ne joue pas le soir, je pioche en rentrant.

CLARISSE.

Quelle santé!

JACQUEMONT.

Puis, ne me vendez pas, entre temps, je confectionne une opérette pour Coquillot.

CLARISSE.

Qui ça, Coquillot?

JACQUEMONT.

Le grand Manitou de la Société des Auteurs.

FANNY.

Mais vous allez vous tuer?

JACQUEMONT, tournant les talons.

Bast! à la guerre comme à la guerre!

DANIEL, appelant sa chienne.

Misère! (A Fanny.) Je suis là dans cinq minutes.

Ils sortent, reconduits par Clarisse.

FANNY, avec jalousie.

Et cette chienne hypocrite, qui ne le lâche pas d'une semelle!

JACQUEMONT, du dehors, chantant :

Il faut céder à mes lois!...
Et comment s'en défendre?

Clarisse sort.

SCÈNE VI

FANNY, MAZOLIER.

MAZOLIER, *entrant.*

C'est Jacquemont, cet embusqué qui sort de chez vous ? Il est plus gras que votre mari. Quelle rotondité !

FANNY, *remarquant un paquet dans les mains de Mazolier.*

Vous avez trouvé quelque chose de bon, monsieur Mazolier ?

MAZOLIER.

Une scène à deux personnages de Jean Morin.

FANNY.

Peste, une eau-forte ?

MAZOLIER.

Malheureusement non, un simple burin.

FANNY.

Mais du XVIIe. Intéressant ?

MAZOLIER, lui montrant l'estampe.

Jugez vous-même.

FANNY, l'examinant.

La planche est fine. Les dégradations de l'ombre sont bien observées.

MAZOLIER.

Titus et Bérénice, traduit de Mignard.

FANNY.

Inspiré de Racine... Titus et Bérénice! des chagrins d'empereurs, des tristesses de reines... Pourquoi diable Racine, Corneille, Voltaire, Crébillon, etc..., lorsqu'ils veulent exprimer l'amour, le placent-ils uniquement dans le cœur des princes?

MAZOLIER.

Parce que les princes n'ont que ça à faire.

FANNY.

Plût au ciel!

MAZOLIER.

Hélas! Ils ont l'amour et la guerre!

FANNY, *vivement.*

Mais les humbles aussi possèdent un cœur, monsieur Mazolier, une âme chaleureuse, encline aux passions violentes, aux infortunes chimériques.

MAZOLIER.

Sans aucun doute : mais la pauvreté, leur tâche quotidienne, la série des devoirs obscurs ne leur permettent pas de s'y consacrer.

FANNY.

Vous avez raison. A peine si les gens qui travaillent, ont le temps de pleurer leurs enfants...

MAZOLIER.

Ils n'ont que la nuit pour pleurer.

Un silence.

FANNY.

On s'instruit toujours avec vous.

MAZOLIER.

Tant que ça?

FANNY.

Beaucoup.

MAZOLIER.

Est-ce que par hasard, vous auriez enfin compris toute la melancolie de votre Janinet ?

FANNY, étonnée.

Janinet ?...

MAZOLIER.

D'après Fragonard.

FANNY.

Ah ! l'*Amoureuse indiscrète ?* Elle n'est pas encore partie. Je l'ai même accrochée plus bas, plus près des yeux.

MAZOLIER.

Je vous préviens que je vous ai trahie, madame ; et que le mois dernier j'ai découvert rue de Seine, chez Brunet, une estampe moins décourageante que la vôtre.

FANNY.

Vos fiancés ont été contents ?

MAZOLIER.

Assez. Oh ! ce ne sont pas des connaisseurs.

Un silence.

FANNY, considérant la gravure avec tristesse.

Le fait est que Fragonard, si pimpant, si leste à son ordinaire, a fixé dans cette page une minute émouvante.

MAZOLIER.

Émouvante ?

FANNY.

J'ai souvent pensé à vous depuis votre visite. J'ai beaucoup réfléchi depuis ces quinze jours...

MAZOLIER.

Et ce qui trouble cette jeune femme, vous le savez, maintenant ?

FANNY, décrochant l'estampe et la posant sur un chevalet.

Elle écoute parler l'homme qu'elle aime. L'oreille appliquée à la muraille, elle l'entend faire à une autre femme les mêmes aveux, les mêmes serments qu'il lui faisait auparavant. Oh ! c'est bien lui qui parle, c'est bien là cette voix qui lui fut si douce aux heures secrètes...

MAZOLIER.

L'inconstant chevalier !

FANNY.

Près d'elle, tout près d'elle, à deux pas, derrière la cloison, il la renie avec désinvolture, et promet sa fidélité à une étrangère...

MAZOLIER.

Mais l'inconnue se défend peut-être ?

FANNY.

Qu'importe à cet ingrat ! Il multiplie ses protestations, il serre l'inconnue dans ses bras, appuie sa bouche sur la sienne, l'enjôle, lui propose de fuir, et il commence à la convaincre !... Et la petite épouse, ou la petite amante, si vous préférez, ne sait quel parti prendre. J'ai compris maintenant. J'ai compris.

MAZOLIER, *ému.*

Madame Aubertin !

FANNY.

N'est-ce pas, que c'est cela que vous tentiez de me démontrer ?

MAZOLIER.

Sauf que vous prêtez à Fragonard une profondeur qu'il n'a jamais rencontrée. Les maitres du XVIIIe ne sont pas si frémissants, madame Aubertin.

FANNY.

Mais vous prétendiez le contraire ?

MAZOLIER.

Oui et non. Entre nous, nos misères ne les intéressent pas beaucoup. De temps en temps, tous les dix ans, ils prêtent une oreille capricieuse à nos chagrins. Ils s'arrêtent une seconde, laissent tomber sur nous un regard attendri, et vite, leur crayon retourne à leurs fêtes galantes.

FANNY.

Pourtant, l'autre jour, quand vous êtes venu à la maison, comme je hasardais une opinion de ce genre, vous m'avez rembarrée, du haut de votre expérience.

MAZOLIER.

Vous croyez ?

FANNY.

En me signalant le désarroi visible de cette enfant, et le bouleversement de son logis.

MAZOLIER.

Je constate.

FANNY, *s'animant.*

Et tenez, voyez comme vous aviez raison alors, comme aujourd'hui j'ai raison à mon tour ! Cette lettre froissée qui traîne par terre, ces ciseaux entr'ouverts sur le carreau, cette chaise qui tombe, tout dénonce que la pauvre amoureuse s'est levée brusquement, et qu'elle a bondi vers la

porte où l'appelait son malheur... Constatez encore : ses lèvres sont serrées, l'inquiétude dilate ses prunelles, son visage est creusé, on dirait que ses tourments l'ont amaigrie...

MAZOLIER, avec amitié.

Comme vous.

FANNY.

Oh ! mes tourments à moi sont, ou plutôt étaient d'un ordre différent, moins romanesque...

MAZOLIER.

Je me souviens.

FANNY.

Le départ d'un mari qui nous est cher, son retour avec une blessure inguérissable...

MAZOLIER.

Inguérissable?...

FANNY.

Tant d'épreuves imméritées peuvent modifier l'apparence d'une femme aimante.

MAZOLIER.

Je vous demande pardon.

FANNY, *s'exaltant.*

Mais cet être vaincu, dont vous avez l'image sous les yeux, est un être perdu, presque détruit; et par une douleur peut-être plus injuste.

MAZOLIER.

Vous exagérez, madame Aubertin.

FANNY.

C'est le supplice de la jalousie ou de l'abandon qu'elle endure. J'ai lu, j'ai entendu raconter que ces tortures-là dépassaient les souffrances physiques.

MAZOLIER.

Encore une fois, vous exagérez... Vous ne compreniez pas assez la première fois, et voilà que vous comprenez trop.

FANNY.

Alors le peintre a mal rendu sa pensée.

MAZOLIER.

Fragonard ? Au surplus, un amateur peut faire dire à un tableau tout ce qui lui plait.

FANNY.

D'ailleurs, monsieur Mazolier, remarquez ce détail qui semble tout d'abord négligeable, mais qui fortifie ma clairvoyance. Observez l'attitude effarée de ce chardonneret.

MAZOLIER.

Dans cette cage ?

FANNY.

A droite, au premier plan.

MAZOLIER.

Eh bien ?

FANNY.

Il gazouille, vous disais-je l'autre jour... Mais il ne chante pas, monsieur Mazolier, il appelle au secours. Considérez plutôt le vide de sa mangeoire. Pas un grain de chenevis autour de lui; pas la moindre goutte d'eau dans son petit godet; pas de seiche à ses barreaux. C'est un pauvre oiseau dont personne ne s'occupe... Il ne chante pas, monsieur Mazolier, il pousse des cris de détresse... il est abandonné !...

MAZOLIER, cherchant à la consoler.

En effet, ce gentil passereau n'a pas l'air trop choyé... Mais si ce chardonneret se plaint, s'il se débat de la sorte, pourquoi cette jeune femme ne se plaint-elle pas de son côté? Pourquoi l'artiste a-t-il décidé que ses lèvres resteraient closes, presque contractées? N'a-t-il pas voulu signifier par là que sa désolation est moins sérieuse que vous la dépeignez ou qu'elle se l'imagine?

FANNY *.

C'est peut-être une créature qui a juré de se taire, monsieur Mazolier ! Une créature vaillante qui force son cœur au silence... puis, qui sait si elle n'appartient pas à la classe que nous évoquions tout à l'heure ? Sans doute elle est pauvre, obligée au travail, contrainte de refouler sa jalousie... On voit bien que ce n'est pas une bourgeoise.

MAZOLIER, *regardant Fanny.*

Cette personne délicate ?

FANNY.

Mais une enfant du peuple, une ouvrière. Du reste, ces deux ou trois gorgerettes disposées sur cet établi n'ont pas été placées là sans motif. Sa profession s'explique suffisamment par ce bonnet de mousseline dont la valenciennes est à moitié cousue, par ces rubans, par cet étui, enfin par ce matériel frivole... Toutes les femmes n'ont pas le loisir d'être malheureuses...

Elle se dispose à raccrocher la gravure.

MAZOLIER.

Je m'incline, madame Aubertin... mais... ne la raccrochez pas... Je n'ai pas besoin de cette estampe. Toutefois, vous en parlez si éloquemment que je vous demande de me la réserver.

FANNY.

Non, monsieur Mazolier, je vous en prie, ne me l'achetez pas. Je suis habituée à la regarder. J'aime mieux ne pas m'en défaire.

Elle la raccroche à sa place.

---

* *L'influence prépondérante d'une interprète fit mutiler cette scène.*

MAZOLIER, avec émotion.

Je regrette... Au revoir, madame Aubertin.

FANNY.

Au plaisir, monsieur Mazolier.

MAZOLIER, revenant sur ses pas.

A propos, souvenez-vous de nos conventions ? Si par aventure, il vous tombe sous la main quelques eaux-fortes de Gravelot ou de Saint-Aubin, je suis preneur.

FANNY.

Et si je trouve un Boucher ?

MAZOLIER.

Un Boucher ? Je ne suis pas si ambitieux...

FANNY.

Comptez sur nous, monsieur Mazolier, vous êtes notre client préféré... D'abord, je serais très contente de vous être agréable.

MAZOLIER.

Et moi je serais encore plus content... de vous savoir toujours contente...

SCÈNE VII

LES MÊMES, DANIEL.

DANIEL, *entrant.*

Pardon, monsieur Mazolier.

MAZOLIER.

Passez.

DANIEL.

Vous, d'abord.

MAZOLIER, *à Fanny et à Daniel.*

A bientôt.

Il sort.

SCÈNE VIII

DANIEL, FANNY.

DANIEL.

Ah! le vent est glacial aujourd'hui.

FANNY.

Tu as pris froid?

DANIEL.

Je suis tout frissonnant.

Daniel s'assied dans un fauteuil, près de la cheminée. Fanny étend un châle sur ses genoux.

FANNY.

Veux-tu prendre quelque chose de chaud ?

DANIEL.

Ce brouillard est perfide.

FANNY.

Il y a justement de l'eau bouillante sur la grille.

DANIEL.

Ton châle me suffit.

FANNY.

Si ce maudit Jacquemont ne t'avait pas entraîné, tu ne tousserais pas de la sorte.

DANIEL.

Sans compter que la vignette qu'il m'a montrée, était sans intérêt.

FANNY.

Comme lui... Je pose auprès de toi *l'Homme Enchainé.*

DANIEL.

Je préfère feuilleter ce catalogue.

FANNY, allant à son bureau.

Pendant que tu te réchauffes, je vérifie une facture qui me préoccupe.

DANIEL.

Tu as vu des gens ?

FANNY.

Personne, excepté monsieur Mazolier... On a seulement causé...

DANIEL.

Alors ton affaire de Grisolles est manquée ?

FANNY.

Le baron n'aime pas les estampes de Whisler.

DANIEL.

Et celles de Seymour Haden ?

FANNY.

Il ne tient pas à l'école anglaise.

DANIEL.

L'imbécile! et dire qu'il en faut....

FANNY.

Pour les gravures... qui sont fausses! Je regrette d'autant plus son mauvais goût que nous avons une grosse échéance le 25.

DANIEL.

Tu as huit jours devant toi.

FANNY.

Mon relevé chez Raynal se monte environ à six cent cinquante francs.

DANIEL.

Bah! on s'en tirera.

FANNY, *allant à lui.*

Ta couverture est en train de glisser.

DANIEL.

Merci. Tu penses à tout.

FANNY.

Si tu te rapprochais du feu?

DANIEL.

Le coke me porte à la tête.

FANNY.

Je retourne à mes calculs.

DANIEL.

Où se trouve Mauclaire?

FANNY.

Aux environs d'Arras.

DANIEL.

Dans la zone des armées?

FANNY.

Pourquoi cette question?

DANIEL.

Parce que la vente Couturier a lieu dans ces parages.

FANNY.

Vers quelle époque?

DANIEL.

Le 15 février.

FANNY.

Dans un mois?

DANIEL.

A peu près.

FANNY.

Tu iras?

DANIEL.

Nous avons le temps d'y songer.

FANNY.

Comment! le compte de Raynal s'élève à six cent soixante quinze francs!

DANIEL.

Ses avances sont aussi importantes?

FANNY.

Dame, les chiffres sont là.

DANIEL.

Quel crédit nous avons!

FANNY.

Je sais encore faire une addition.

DANIEL.

Apporte ton livre.

FANNY.

Contrôle.

DANIEL.

Cent vingt, cent cinq, cent quinze, octobre; soixante-dix, novembre. Total quatre cent dix. Ton addition n'est pas juste, mon enfant. Tu ne dois que quatre cent dix francs.

FANNY.

J'ai une erreur de deux cent soixante-cinq francs?

DANIEL.

A ton détriment.

FANNY.

Moi? Tu plaisantes.

DANIEL.

Examine.

FANNY.

Voyons cela... cent quinze, soixante-dix... en effet... Suis-je bête!

DANIEL.

Si tu mènes nos affaires de cette façon.

FANNY.

Décidément... je deviens une très mauvaise commerçante.

DANIEL, tristement.

Chacun son tour.

Il tousse.

FANNY.

Et voilà cette toux qui recommence!

DANIEL.

Un beau jour elle m'emportera.

FANNY, avec amour.

Toi! Mais je le lui défends bien. D'abord tu vivras très vieux, très longtemps, toujours... tu seras le premier homme qui ne mourra pas.

DANIEL.

Je n'en demande pas tant.

FANNY.

En attendant, tu vas prendre un peu de rhum dans un verre d'eau sucrée.

DANIEL.

N'appelle pas.

FANNY.

J'ai tout sous la main... Quand retournes-tu chez Thibaut?

DANIEL.

Bientôt.

FANNY.

Je te supplie de le revoir.

DANIEL.

Je monterai chez lui la semaine prochaine, je te le promets. Du reste, j'ai besoin d'un conseil de sa part avant de repasser devant la commission médicale.

FANNY.

Pour repartir?

DANIEL

Non.

FANNY.

Mais d'ici la semaine prochaine, demain, ton état peut empirer. Tu risques une nouvelle rechute.

DANIEL.

Deux suffisent... (Se levant, avec agitation.) Non, je ne tomberai pas malade. Il ne le faut pas. Je ne veux pas.

FANNY.

Ne t'exalte pas.

DANIEL.

Me vois-tu encore cloué sur ce fauteuil, condamné à l'immobilité, enfermé dans ce magasin poudreux et mélancolique?

FANNY.

Tu n'avais pas l'air trop malheureux, l'année dernière, dans ce coin-là.

DANIEL.

Alors!...

FANNY.

Nous en parlions le mois dernier. Tu t'amusais à lire des romans de Dumas père, et de temps en temps je te faisais de la musique.

DANIEL, *sans méchanceté.*

Des distractions de prisonnier, quoi!

FANNY.

Aujourd'hui peut-être. Autrefois, non.

DANIEL, *tendrement.*

Pauvre petite, je m'explique ton regret... Naturellement, quand je suis à la maison...

FANNY.

N'achève pas. Je n'ai pas l'égoïsme que tu me prêtes.

DANIEL.

Je viens de t'offenser.

FANNY.

Beaucoup. L'inquiétude que tu me donnes est une inquiétude innocente, très pure; crois-moi. C'est une sœur aînée qui te parle.

DANIEL.

Ne prononce pas ce mot, lorsqu'il s'agit de toi.

FANNY.

A tout moment, Daniel, je tremble pour ta vie. J'ai peur d'un étouffement ou de la rupture d'un vaisseau... enfin d'un mal subit, plus fort que ma vigilance.

DANIEL.

Tu n'es pas raisonnable.

FANNY, avec amour, avec effroi.

Je frémis de tes imprudences. Je fais ma besogne de travers, à présent, tu le constates. Chaque matin je me demande ce que la journée va m'apporter. Ainsi, hier au soir, ou plutôt cette nuit, il était deux heures. Tu n'étais pas encore monté. J'ai été prise là-haut d'une épouvante affreuse, inconnue, qui tenait du cauchemar. J'ai sauté à bas de mon lit, et je suis descendue tout doucement, à peine enveloppée... De loin, de ces dernières marches, j'ai aperçu ta figure accoutumée, et mon cœur s'est dilaté de joie. Tu étais assis à cette table, le front un peu penché, selon ton habitude. Longtemps, je t'ai regardé, très longtemps. Puis, comme j'étais rassurée, j'ai regagné ma chambre, de la même façon, sans être entendue.

DANIEL, tendrement.

Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

FANNY.

Je n'ai pas osé te déranger; puis, il m'a semblé que tu écrivais...

DANIEL.

Non, je parcourais ce catalogue.

FANNY.

J'ai cru bien faire.

Un silence.

DANIEL.

Une question, Fanny. Tout à l'heure, quelle idée t'a passé par l'esprit de vouloir acheter la *Gazette de Lausanne?*

FANNY.

C'est qu'on y trouve quelquefois des nouvelles que ne donnent pas nos journaux.

DANIEL.

Ta brusque sortie n'avait pas d'autre objet ?

Un silence.

FANNY.

Sois généreux.

DANIEL.

Encore une question, si tu permets. Qu'est-ce que Renoir a rapporté devant moi au Cercle de la Librairie ? Est-il exact que vendredi la boutique était fermée en plein jour ?

FANNY, avec confusion.

C'est exact.

Mouvement deDaniel.

DANIEL.

A quel propos ?

FANNY, s'animant.

Voilà. Tu étais absent déjà depuis plusieurs heures et Clarisse était allée rue de Rennes pour expédier un paquet à son prisonnier. Seule, trop seule dans ce magasin, que tu qualifies toi-même de mélancolique, je ne pouvais pas rester en place. J'étais mordue par une anxiété, oh! celle-là très peu fraternelle; et j'ai été contrainte, forcée de sortir de la maison.

DANIEL.

Fanny!

FANNY, s'animant de plus en plus.

J'ai mis les volets, j'ai fermé la porte, et j'ai couru sur le quai, au hasard, à ta rencontre, sur tes pas, avec le désir irrésistible de savoir, de t'espionner, de te surprendre.

DANIEL.

Toi ?

FANNY.

Je n'avais pas fait cent mètres que je surmontais cet accès de faiblesse et que je reprenais le chemin de la boutique. J'eus la chance d'y rentrer cinq minutes avant toi.

DANIEL.

Tu as tous les genres de chagrins.

FANNY.

Je t'en prie, n'attache pas de gravité à cette défaillance passagère et d'une espèce inférieure. Elle ne s'est pas renouvelée et elle n'aura pas de retour.

DANIEL.

Attendons.

FANNY.

D'ailleurs, tu te trompes sur mon état moral. Je n'ai qu'une préoccupation, une seule, celle que je t'ai expliquée.

DANIEL.

Ma vie chancelante ?

FANNY.

Uniquement. Le reste passe au second plan, je te le jure.

DANIEL.

Ta voix qui tremble ne correspond pas à la sagesse de tes paroles.

FANNY, tremblante.

Mon Dieu, pour être franche, à certaines heures, je suis un peu triste d'une autre tristesse. On n'est pas toujours aussi héroïque qu'on l'avait annoncé. Mais qu'importent ces agitations secrètes et si fugitives, du moment qu'on laisse les gens tranquilles, qu'on accomplit sa tâche et qu'on n'enfreint aucun pacte ! Je n'entrave rien d'heureux, n'est-ce pas ?

DANIEL, avec honte.

Oh ! rien, rien. C'est plus vrai que tu ne penses.

Un silence.

FANNY, de loin, presque à elle-même, sans le regarder.

Il ne suffit pas d'aimer pour être aimé.

DANIEL, avec tristesse, avec bonté.

Va, malgré mes fautes, je suis à plaindre aussi.

FANNY.

Peut-être autant que moi.

DANIEL.

Je ne dis pas cela.

FANNY, *de loin, sans le regarder.*

Moi, au moins, je vis près de toi, comme avant. Tu es là, nous agissons côte à côte, tu circules dans la maison... Ton âme est absente, mais ton corps est ici... Ton amertume renferme quelque chose de juste... Je te soigne, je peux te parler quand je veux. Tu me réponds quelquefois... Si notre cœur bat d'une façon différente, nous avons tout de même pas mal d'occupations communes. Il me reste encore de petites joies quotidiennes, tandis que toi, tu es privé de ces modestes bonheurs.

DANIEL, *baissant la tête; avec amertume.*

Non seulement je ne possède pas ces biens inestimables, mais un tourment nouveau, supplémentaire, tu devines lequel, une angoisse de tous les instants aggrave mon chagrin.

Un silence.

FANNY, *de loin, sans le regarder.*

Je suis toujours ton amie.

DANIEL.

Comme au premier jour ?

FANNY.

Autant.

DANIEL.

Merci.

FANNY, avec douleur, pensant à elle et à lui.

J'ai vu grandir ta peine, et mieux que personne, j'en comprends les complexités... Car, s'il est cruel de perdre un cœur qui vous appartenait, s'il est cruel aussi de ne pas être aimé encore, ou de ne pas l'être du tout, ou de sentir qu'on ne le sera jamais, il existe pourtant un supplice plus atroce que l'indifférence et l'abandon, un supplice au nom fameux et qui nous torture depuis des siècles.

DANIEL.

Un vrai martyre!

FANNY.

Ah! quelle douleur de savoir que l'âme dont on est dépossédée, ou que l'âme qu'on ne parvient pas à conquérir, en adore une autre!

DANIEL.

Fanny!

FANNY.

Comme on souffre, n'est-ce pas, Daniel? comme on crie, comme on pleure, quand on s'aperçoit que tous les mobiles, tous les regards d'un être cher sont tendus vers un être, qui n'est pas vous!...

DANIEL.

Fanny...

FANNY.

Quand on démêle que cet être, qui n'est pas vous, le fait sortir, rentrer, mentir, modifie ses habitudes, intervient dans ses actes, inspire ses projets, enchante son imagination!... On constate son détachement, on le suppose insensible... hélas! il aime ailleurs...

DANIEL, *éclatant.*

Mais, infortunée petite, c'est ton histoire que tu racontes?

FANNY.

C'est toi que je désignais.

DANIEL.

C'est toi, tu mens.

FANNY.

C'est toi, c'est toi.

DANIEL, *avec désespoir, avec tendresse.*

C'est nous deux.

FANNY, *pleurant.*

Aussi, pourquoi m'interroger? pourquoi me traquer ainsi? Pourquoi soulever le voile, même transparent, de mon chagrin?

DANIEL, la serrant dans ses bras.

Allons, reprends-toi un peu, cœur désolé, dont tous les battements sont si tendres. Qu'as-tu fait de ta vaillance ? Où sont tes résolutions ?

FANNY.

Tu as raison, je suis lâche..

DANIEL.

Écoute-moi, Fanny, ma Fanny d'autrefois, ma Fanny de demain, quelle que soit ta détresse, quelle que soit mon ingratitude, je te demande de ne pas croire à la faillite complète de notre amour.

FANNY.

Daniel...

DANIEL.

Nous souffrons l'un et l'autre, mais si malheureux que nous soyons, nous ne sommes pas désunis, et tu sais bien que malgré ma démence, je ne t'abandonnerai jamais : non, jamais, je ne pourrai renoncer à toi : jamais je ne déserterai cette vieille maison, où nous avons grandi et travaillé ensemble.

FANNY.

C'était le bonheur.

DANIEL.

Oui, c'est dans cette boutique, à côté de toi, de toi seule, que je continuerai et finirai mon existence, telle que je l'ai commencée quand j'étais l'obscur employé de ton père.

FANNY.

Mon Daniel !

DANIEL.

Rassure-toi, ma toute petite, ce roman douloureux sera bientôt terminé.

FANNY.

Tu crois?

DANIEL.

Je te le promets.

FANNY.

Mais d'ici là?...

DANIEL.

D'ici là, patiente, arme-toi de courage. Puisque, hélas! tu possèdes mon secret, tu dois comprendre qu'un pareil genre de sentiment n'agonise pas, ne meurt pas, sans révoltes ni soubresauts. Peut-être suis-je capable encore d'exhaler des paroles maladroites, d'être encore agité d'une espérance paradoxale. Aussi, fais-moi crédit quelque temps.

FANNY.

Je tâcherai.

DANIEL, *avec embarras, tendrement.*

Car enfin, nous sommes tous à la merci des événements. Que je sorte à présent, que dans une heure je rentre avec un visage différent, presque heureux? Et ton pauvre être meurtri sera vite bouleversé! Le fait le plus mince, le plus simple en apparence, peut m'endurcir brusquement, et nous transformer en deux adversaires.

FANNY, *vivement.*

Que signifie cette phrase menaçante?

DANIEL.

Elle signifie ce qu'elle énonce; tout simplement.

FANNY.

De quel fait veux-tu parler?

DANIEL, *cherchant à la rassurer.*

D'aucun fait, mon enfant. Pure supposition!

FANNY, *avec effroi.*

Qu'est-il arrivé?

DANIEL.

Rien de particulier.

FANNY.

Je tremble. Il s'est passé quelque chose de nouveau, n'est-ce pas ?

DANIEL.

Où prends-tu cette idée ?

FANNY.

Quelque chose d'anormal, aujourd'hui même, et que tu me dissimules ?

DANIEL.

Moi... Je te dissimule... (Frappé d'une idée, sincèrement.) Comme la vie est singulière !

FANNY.

En quoi ?

DANIEL.

Ma parole, avec ton insistance, tu me rappelles tout à coup un incident futile auquel je ne songeais pas.

FANNY.

Tu vois!

DANIEL.

Dieu m'est témoin, je ne cherchais qu'à te consoler...

FANNY.

Quel incident?

DANIEL.

A quoi bon te raconter?

FANNY, *vivement.*

Explique-moi.

DANIEL.

Un autre jour...

FANNY.

Tu en as trop dit ou pas assez.

DANIEL.

A ton tour, ne m'accable pas de questions. Ton affolement me déconcerte.

FANNY.

Je te promets d'être calme, parle. je t'en supplie.

DANIEL.

C'est si peu important.

FANNY.

Mais encore?

DANIEL.

Eh bien...

FANNY.

Eh bien ?

DANIEL.

Eh bien, tout à l'heure, par hasard, il y a dix minutes, sans l'avoir souhaité, j'ai croisé cette femme sur le pont Notre-Dame.

FANNY, *avec jalousie.*

Près de chez nous ?

DANIEL.

Elle était avec son mari.

FANNY.

Et toi, tu étais seul ?

DANIEL.

J'étais avec Jacquemont.

FANNY.

Est-ce qu'il la connait ?

DANIEL.

Non. Pourtant la figure de Jacquemont ne doit pas lui être étrangère... car à la façon dont son regard s'est posé sur lui, j'imagine...

FANNY.

Et sur toi ? S'est-il arrêté, son regard ?...

DANIEL, sincèrement.

Sur moi ?... Ça, je n'oserais pas l'affirmer.

FANNY.

Peut-être que si !

DANIEL.

Dans tous les cas, je ne m'en suis pas rendu compte.

FANNY.

Rassemble tes souvenirs.

DANIEL.

Je n'en suis pas sûr, ma petite. Oh ! pas sûr du tout !

FANNY.

Tu ne mens pas ?

DANIEL.

Que diable! Elle marchait en sens inverse, et nos regards ont pu se rencontrer.

FANNY.

Elle t'a regardé !...

DANIEL.

Peut-être. Pour la première fois.

FANNY.

Tout à l'heure ?

DANIEL.

Depuis trois mois.

FANNY

Mon Dieu !...

DANIEL, *tendrement.*

Mais je serais bien en peine de le certifier, je n'en suis pas sûr, je te le répète, je te le jure...

FANNY.

Et tu voudrais me faire croire que tu avais oublié cet instant capital ?

DANIEL.

C'est invraisemblable, mais c'est ainsi.

FANNY.

Tu rougis !

DANIEL.

Puis, est-ce Jacquemont, est-ce moi que ses yeux ont fixé ?...

FANNY.

Fixé ?...

DANIEL, *cherchant à se convaincre lui-même.*

Entrevu, remarqué... je l'ignore absolument.

FANNY.

De bonne foi ?

DANIEL.

De bonne foi. Toujours est-il que l'indifférence de ces yeux-là ne saurait t'inquiéter une seconde... En l'espèce, il s'agit d'un regard quelconque. C'était le regard distrait, fugitif d'une femme qui passe, appuyée au bras de son mari.

FANNY.

Au bras de son mari ?

DANIEL.

Oui, qu'elle aime, je te l'ai dit, et tout e monde te le dira.

FANNY, avec effroi.

Mais demain, elle peut ne plus l'aimer.

DANIEL.

Demain, c'est l'avenir. Nous verrons, ma chérie. A quel désastre courons-nous si déjà tu as la tête aux champs? Qu'adviendrait-il, Seigneur, si d'aventure, un jour, nous connaissions ces gens-là?

FANNY.

Jamais

DANIEL, balbutiant.

Qu'adviendrait-il si plus tard, par pitié, par miracle, sans manquer à aucun devoir, cette femme ne refusait pas de...

FANNY.

Continue...

DANIEL.

De... De me parler.

FANNY.

Tais-toi.

DANIEL.

Quel crime trouverais-tu à cela ?

FANNY.

Tais-toi, misérable !

Elle se sauve en courant, et monte avec colère l'escalier intérieur.

DANIEL, la rappelant avec tendresse.

Fanny ! Fanny !

Il tombe assis, avec chagrin. — Un silence. La porte du fond s'ouvre. Une jeune femme, mise discrètement à la mode, pénètre dans le magasin. Clarisse s'avance à sa rencontre.

SCÈNE IX

CLARISSE. DANIEL. ANGELE.

CLARISSE, à Daniel toujours absorbé, tandis que la nouvelle venue fait deux ou trois pas dans le magasin.

Monsieur Aubertin.

DANIEL, revenant à lui.

Que veux-tu ?

CLARISSE.

C'est l'amie de M. Jacquemont qui est là.

DANIEL.

Mademoiselle Estivant ?

CLARISSE.

Elle vient régler l'estampe qu'il a choisie.

DANIEL.

Préviens Madame (Clarisse disparait. Daniel allant au-devant d'Angèle.) Mademoiselle Estivant ?

ANGÈLE.

Vous devinez le but de ma visite ?

DANIEL, se reprenant.

Ma femme va descendre, madame. Depuis la guerre elle est plus au courant que moi de ces questions.

ANGÈLE.

Vous avez l'air tout à fait rétabli, cher monsieur ?

DANIEL.

A peu près... Pas assez cependant pour aller vous applaudir... Oh ! je vous demande pardon... je vous laisse debout...

Il lui offre un siège.

ANGÈLE.

Merci.

DANIEL.

Mme Aubertin ne tardera pas.

ANGÈLE.

Je ne suis pas impatiente.

DANIEL.

Vous êtes trop aimable. (Angèle dépose deux petits volumes sur une table placée à côté d'elle.) Je constate avec plaisir que vous avez gardé le goût des livres.

ANGÈLE.

Et l'amour de la lecture. Si l'on compte les bons livres, on a plus d'amis qu'on ne croit.

DANIEL, gravement.

Mais un être vivant qu'on aime remplace tous les livres.

ANGÈLE, vivement.

A qui le dites-vous ?

DANIEL.

C'est un Corneille ?

ANGÈLE.

En deux volumes.

DANIEL.

In-seize.

ANGÈLE.

Très portatifs, n'est-ce pas ?

DANIEL, examinant les volumes.

En effet.

ANGÈLE.

Comme M. Jacquemont rentre ce soir dans *le Cid*, j'ai tenu à lui faire cette surprise...

DANIEL, se dominant.

Pour accompagner votre présent de tantôt... l'édition est précieuse. Je possède un gentil bouquin habillé de la même façon (Cherchant son volume.)

ANGÈLE.

Aussi menu ?

DANIEL.

De ce format. Où diable est-il passé ?... J'y tiens beaucoup. L'avez-vous remarqué, madame ? On veut toujours petites les choses que l'on aime... de petits livres, de petites chambres, des femmes petites... Voilà ce qu'on recherche.

ANGÈLE.

Mais M. Jacquemont est un fort bel homme.

DANIEL.

Est-ce que je perdrais si je pariais que dans l'intimité vous l'appelez quelquefois mon petit.

ANGÈLE.

Très souvent, j'en conviens.

DANIEL.

De même, la plupart des amoureux, lorsqu'ils causent ensemble, ont la manie de mettre au féminin ce qui doit être mis au masculin. Combien de femmes disent : ma chérie, à leur amant. Et presque tous les hommes disent : mon chéri, à leur maîtresse.

ANGÈLE.

Moi, j'ai baptisé M. Jacquemont : ma cocotte.

DANIEL, posant les deux volumes sur la table.

Je vous félicite de votre acquisition. Les in-seize de cette époque ne courent pas les rues.

ANGÈLE.

J'ai découvert ça chez un de vos voisins.

DANIEL.

Sur le quai ? Chez Tardieu ?

ANGÈLE.

Chez les Ortéga.

DANIEL, tressaillant.

Vous les connaissez ?

ANGÈLE.

Je suis leur cliente depuis longtemps.

DANIEL.

Ah !

ANGÈLE.

Ce sont des gens très bien, n'est-ce pas ?

DANIEL.

Il paraît.

ANGÈLE.

Vous n'êtes pas en relations ?

DANIEL, dissimulant.

Ils habitent à quelques pas d'ici ; mais sur l'autre bras de la Seine ; chose étonnante, je ne les ai jamais rencontrés... ni même entrevus.

ANGÈLE.

Tout à l'heure, je venais à peine d'entrer dans leur maison, et je me disposais à causer avec Mme Ortéga, lorsque la porte s'ouvrit brusquement, et M. Ortéga parut, les bras chargés de fleurs.

DANIEL.

En quel honneur ?

ANGÈLE.

De sainte Marianne, la patronne de sa femme.

DANIEL.

Un joli visage, Mme Ortéga ?

ANGÈLE.

Pas précisément, mais un être jeune, alerte, des yeux expressifs.

DANIEL, avec humeur.

Alors, c'est un ménage uni ?

ANGÈLE.

Mme Ortéga semblait très contente, presque émue... Ma présence a dû empêcher un baiser.

DANIEL.

Un baiser réciproque ?

ANGÈLE.

J'en suis sûre.

DANIEL.

Un ménage uni !... (*Avec dépit.*) Allons, tant mieux... C'est drôle, on ne parle que d'épouses qui trompent, que de maris qui courent. On rapporte un tas d'histoires sur chacun, et en fin de compte on ne trouve sur sa route que des couples heureux... Tous les ménages sont d'accord à présent...

ANGÈLE.

Vous vous en plaignez, monsieur Aubertin ?

DANIEL.

Au contraire.

ANGÈLE.

A la bonne heure.

DANIEL, *curieusement.*

Et les fleurs? Elles étaient bien choisies ?

ANGÈLE.

Ça dépend des goûts... du mimosa, des roses, des œillets...

DANIEL, *vivement.*

Et des violettes ?

ANGÈLE.

Non... les violettes manquaient.

DANIEL.

Ah! pas de violettes!... Trop modeste, probablement... Pas de violettes... Voici madame Aubertin. (Il se dispose à sortir.) Vous me permettez de vous abandonner, madame? Je suis forcé de sortir.

ANGÈLE

Ne vous gênez pas pour moi.

SCÈNE X

LES MÊMES, FANNY, CLARISSE

FANNY.

Je vous ai fait un peu attendre. Excusez-moi, madame. J'ai beaucoup marché aujourd'hui, et j'avais besoin de me réparer.

ANGÈLE.

Voyons... je suis une habituée de la maison.

DANIEL.

Tu as changé de robe?

ANGÈLE.

Combien vous dois-je?

FANNY.

Oh! pas grand'chose.

DANIEL, prêt à sortir, à Misère.

Non, Misère, je ne t'emmène pas avec moi... Je vais chez ma propriétaire, et le concierge ne te laisserait pas monter...

ANGÈLE.

Comment! Elle ne sait pas se faufiler dans les escaliers de service?

DANIEL.

Misère est une bête sentimentale, mais pas débrouillarde.

ANGÈLE.

Mon chien y passe journellement.

DANIEL.

Au revoir, mademoiselle... Adieu, Fanny. (A Clarisse qui entre et se dispose à lui ouvrir la porte.) Tiens, Clarisse, charge-toi de Misère.

FANNY.

Couvre-toi bien, et tâche d'être adroit.

DANIEL, à part, sortant, affolé.

Sa fête! C'est sa fête!...

Clarisse disparaît avec Misère par une porte latérale.

SCÈNE XI

FANNY, ANGÈLE.

FANNY.

Vous me devez quarante-trois francs.

ANGÈLE.

Voici deux billets endommagés et trois francs.

FANNY.

Trois pièces neuves. Je vous remercie.

ANGÈLE.

Je n'ai pas revu M. Jacquemont depuis le déjeuner. Je pense qu'il est satisfait de ce qu'il a pris chez vous.

FANNY.

Il a emporté une bonne estampe.

ANGÈLE.

Bravo.

FANNY.

Mais ne soyez pas jalouse, cette estampe ne vaut pas les vôtres.

ANGÈLE.

Je collectionne le XVIIIe. Or, M. Jacquemont n'apprécie que le moderne.

FANNY, avec malice.

Tant mieux pour vous, si j'ose dire.

ANGÈLE, gaiement.

Madame Aubertin !

FANNY.

Nous lui avons trouvé une Pauline Viardot, assez fine, à manière noire; et il est parti en chantant.

ANGÈLE.

En chantant

FANNY.

Un vieil air de *Zampa*.

ANGÈLE.

Comme un grand enfant.

FANNY.

Comme un homme heureux.

Un silence.

ANGÈLE, *prête à se confier.*

Il n'y a pas que lui d'heureux dans cette histoire.

FANNY, *tristement.*

Dans votre histoire!

ANGÈLE, *étourdiment.*

Entre nous, au début, il ne me plaisait pas beaucoup... pour avoir plu à trop de femmes.

FANNY.

Il nous l'a raconté lui-même.

ANGÈLE.

Vraiment? Mais c'est d'un parfait amoureux!... Et j'ai longtemps hésité avant de faire une grosse peine à quelqu'un que vous avez entrevu autrefois...

FANNY.

Dans ce magasin, je me rappelle.

ANGÈLE.

Que voulez-vous? La passion de cet écervelé me gagna peu à peu; un beau jour, un beau soir, une vie nouvelle s'imposa à mes vingt-cinq ans; et ma foi, pareille à tant d'autres, je devins ingrate.

FANNY.

Sans aucun remords?

ANGÈLE.

Je n'en ai plus à l'heure qu'il est. Et même très souvent je me demande comment j'avais pu me résigner à mon ancienne existence?

FANNY.

On change...

ANGÈLE.

Je suis si contente, quand j'aperçois ses bons yeux, toujours impatients, quand résonne son pas déterminé, quand il me débite ses extravagances, ses vantardises, ses demi-mensonges, ses mensonges.

FANNY.

Vous semblez l'aimer sérieusement.

ANGÈLE.

Il m'aime peut-être autant.

FANNY.

Pourquoi non?

ANGÈLE.

Nous avons beau être de vieux amis, il n'a jamais laissé passer un soir depuis quatre ans, pas un seul, entendez-vous ? sans venir me chercher au théâtre, et sans me questionner minutieusement sur les hommes que j'avais reçus.

FANNY, *tristement.*

Voilà une tendresse à bien garder.

ANGÈLE.

Mon Dieu, je n'ai pas besoin de surveiller son cœur. S'il sonne trois fois par jour à ma porte, allez, c'est que son instinct le conduit chez moi. Ce n'est pas la bonté qui l'amène ou le retient, ce charmant garçon : ni la droiture ni la chevalerie. Est-ce qu'il comprend ces nuances ? Les qualités qu'il peut avoir ne concourent pas à son attachement. De vous à moi, je dirais presque qu'il n'a aucune qualité, il n'a que de l'amour.

FANNY, *vivement.*

Seulement ?... Mais c'est tout.

ANGÈLE.

Du moins, l'essentiel ! (*S'arrêtant.*) Est-ce que je me trompe ? Mais vous avez des larmes dans les yeux ?

FANNY, *confuse.*

En vous écoutant, je pensais à une amie très humble, que j'ai vue aujourd'hui et qui a perdu ce bonheur-là.

ANGÈLE.

Ces choses arrivent donc ?

FANNY.

Excusez-moi.

ANGÈLE, mal impressionnée.

Au revoir, madame.

FANNY, à Clarisse, qui rentre escortée de Misère.

Clarisse, accompagne mademoiselle Estivant.

Angèle et Clarisse sortent, chacune par une porte différente; Fanny garde Misère avec elle.

SCÈNE XII

FANNY, MISÈRE.

FANNY, à Misère, douloureusement *.

Allons, patiente avec moi, Misère... mais, rassure-toi, pauvre bête, je ne te ferai pas de mal... Et pourtant, tu le sais bien, j'ai de fortes raisons de t'en vouloir... Car enfin, toi aussi, tu pratiques l'ingratitude. Tu l'accompagnes dans ses trahisons. Tu es sa complice de tous les jours. Tu contribues à ma peine. Ce n'est pas toi, c'est moi qu'on devrait appeler Misère... Où allez-vous ensemble ? De quel côté ? N'est-ce pas ? que cette femme est moins jolie que moi ? Comment est-elle ? Brune ? Blonde ? Quel est son nom ? Est-ce l'autre, est-ce lui qu'elle a regardé tout à l'heure ? Parle, réponds puisque tu marchais avec eux ? Hélas ! Tu ne diras rien. Tu t'obstines à garder le secret de ton maître, tu ne bronches pas. Dieu t'a refusé la parole afin que tu restes fidèle.

Elle embrasse Misère.

* *L'influence prépondérante d'une interprète fit supprimer cette scène.*

ACTE TROISIÈME

Même intérieur. Le soleil couchant rougit les tours de Notre-Dame. Quelques fleurs dans l'arrière-boutique où Fanny se tient d'habitude. On est au printemps.

SCÈNE PREMIÈRE

CLARISSE, FANNY.

FANNY, descendant l'escalier intérieur.

Tiens! Monsieur n'est pas rentré?

CLARISSE, classant des estampes.

Pas encore, madame.

FANNY, avec humeur.

D'habitude, il est toujours là à cinq heures.

CLARISSE.

M. Aubertin aura profité du beau temps pour faire l'école buissonnière.

FANNY.

Il n'a pas dit où il allait?

CLARISSE.

A l'hôtel Drouot.

FANNY, *vivement.*

Et sans doute aussi à la gare du Nord?

CLARISSE.

Il n'en a pas été question.

FANNY.

C'est que la vente Couturier a lieu demain.

CLARISSE.

A Mauclaire?

FANNY, *avec inquiétude.*

Si Monsieur ou moi, nous voulons y assister, il serait peut-être bon de savoir à quelle heure nous partons.

CLARISSE.

Je croyais la collection Couturier dispersée depuis longtemps ?

FANNY.

La vente a été renvoyée au 15 avril à cause des opérations militaires.

CLARISSE.

Mauclaire est sur la ligne de Roubaix. La marche des trains ne doit pas être la même qu'autrefois. Quand j'ai traversé le pays, il y a trois ans, la gare était en ruines.

FANNY, prête à sortir.

Les Anglais l'ont rebâtie.

CLARISSE.

Voilà un peu de soleil... Je vous en souhaite pour demain...

FANNY.

Si nous allons là-bas... (Un silence.) En effet, la température s'est adoucie... Les acacias du quai commencent à bourgeonner... Et les remorqueurs qui descendent ont l'air de courir plus gaiement.

CLARISSE.

Tantôt, les enfants jouaient aux barres dans le cloître de Notre-Dame.

FANNY.

Et près du marché de l'Ave Maria... On serait tenté d'oublier les malheurs présents, tous les malheurs...

CLARISSE.

Même ces petits braves qui continuent à mourir.

FANNY, *sur le seuil.*

Si monsieur rentre avant moi, je suis à deux pas, rue des Jardins-Saint-Paul.

CLARISSE.

Chez la propriétaire ?

FANNY, *sortant.*

Puisqu'elle a refusé de nous accorder un délai, nous voilà contraints de lui verser un acompte.

SCÈNE II

CLARISSE, DANIEL, MISÈRE.

CLARISSE.

Madame est chez la propriétaire. Elle revient à la minute.

DANIEL, *entrant par une porte latérale.*

Tu travailles ?

CLARISSE, *classant des estampes.*

Boilly... Lancret. Richomme...

DANIEL, *à son tour, feuilletant des estampes.*

La petite de Groux... (*Considérant une eau-forte avec plus d'attention.*) De qui, ce portrait vigoureux ?

CLARISSE.

D'un inconnu... On dirait Jaurès...

DANIEL, *ému.*

Jaurès !...

Il prend l'image de Jaurès, la fixe pieusement à la muraille avec une épingle puis il place une gerbe de fleurs au-dessous du portrait... Un silence.

CLARISSE.

J'ai un colis à expédier en Allemagne. Pourrai-je le porter rue de Rennes tout à l'heure ?

DANIEL.

Quand tu voudras. (*Presque à lui-même.*) Moi aussi, j'ai à m'occuper d'un paquet... (*A Misère.*) Voyons, Misère, tu me gênes... Clarisse, regarde cette bête, comme elle suit chacun de mes mouvements !

CLARISSE.

Misère n'a pas l'air contente aujourd'hui ?

DANIEL, *fouillant dans un tiroir.*

Dame ! Misère a son opinion.

CLARISSE.

Peut-être.

DANIEL, *brusquement.*

Et cette fois-ci, Clarisse, qu'est-ce que tu envoies à ton prisonnier?

CLARISSE.

De quoi manger.

DANIEL.

Comme d'habitude... (*Un silence. Honteux de lui-même.*) Et il y a quelques mois, tu te souviens, Clarisse ? Un fou de ma connaissance osait se plaindre de sa destinée. (*Un silence.*) Du courage, petite Flamande, le malheur même a ses limites. Bientôt, tu reverras ton cher exilé. Bientôt, il n'y aura plus d'Allemagne entre vous.

CLARISSE.

Je le reverrai, j'en suis sûre.

DANIEL, *s'exaltant.*

Car les événements changent de face !...

CLARISSE, *sans le regarder.*

Et pour chacun de nous...

DANIEL.

Pour chacun de nous ?... (*s'exaltant.*) Mon Dieu, je sais un homme que l'ironie d'une femme torturait, et qui depuis quinze jours tient éperdument à la vie.

CLARISSE.

Monsieur Aubertin !

DANIEL.

Maintenant, il est aimé, Clarisse ; il la rencontre à toute minute, et par hasard, et de connivence avec elle... Il se grise de sa présence... Il lui parle en secret... Elle ne peut plus se passer de lui.

CLARISSE.

Et que va-t-il arriver ?

DANIEL.

Rien... Je plaisante, j'anticipe.

CLARISSE, *avec effroi.*

J'anticipe...

DANIEL, fouillant dans un tiroir.

Sapristi, Misère, que tu es curieuse!... Tu désires savoir ce que je prends là dedans?... Constate... c'est une brosse, un peigne... puis une glace de poche... Es-tu satisfaite, à présent?... Clarisse, qu'est devenu ce petit volume que j'avais toujours sous la main?

CLARISSE.

Pour elle et pour moi?

DANIEL.

Madame doit l'aimer autant que je l'aime; (Cherchant.) car elle passe son temps... à me l'emprunter.

CLARISSE.

Je ne le vois pas.

DANIEL.

En attendant, donne-moi ma serviette en cuir.

CLARISSE.

Celle qui est dans la chambre de M. Frankel?

DANIEL.

La serviette que j'emporte avec moi, quand je voyage. Je voudrais y caser tout cela.

Clarisse sort.

SCÈNE III

DANIEL, MISÈRE.

DANIEL, *à Misère.*

Oui, c'est entendu, tu as compris! Je mets sous enveloppe des papiers importants. Ce sont les papiers que nous avons réclamés ensemble à monsieur Pierron, mon notaire. (*Cessant de s'adresser à Misère.*) Et maintenant, tâchons d'expliquer mon départ... Cette cruauté qu'elle exige... Nous marchions tous les deux dans la rue... J'avais beau combattre ce devoir imaginaire, elle insistait de sa voix douce... Mais cette évasion, comment la justifier?... Essayons toujours... (*Il écrit, s'interrompt, se tourne vers la chambre de Fanny.*) Quelle détresse ici, dans une heure!... M'en aller... me sauver de la sorte... sans un tort de cette enfant, sans la moindre excuse de mon côté. (*Allant et venant.*) C'est en vain que je me creuse la tête, impossible, impossible de résoudre les choses autrement... Il y a son cœur, mais il y a aussi mon cœur... (*Il achève sa lettre, se lève et la dépose dans un tiroir qu'il oublie de fermer.*) Pauvre petite!... Et mon livre? Où l'a-t-elle caché cette fois? (*Cherchant.*) Dans ce tiroir, peut-être?... Non... Ah! le voici. (*Le montrant à Misère.*) Tu le reconnais?

SCÈNE IV

LES MÊMES, CLARISSE.

Clarisse entre, voit Daniel prendre le volume en question et le serrer dans sa poche.

CLARISSE.

Vous n'avez pas besoin de mon aide?

DANIEL.

Je te remercie.

CLARISSE.

Votre départ pour Mauclaire est décidé ?

DANIEL, avec gêne.

Pas encore. (Subitement, prêt à monter.) Au fait, je n'y pensais plus... Si je m'en vais, j'aurai besoin d'un laisser-passer... Mon livret de famille est en haut. Je monte le chercher. (A Misère.) Ne bouge pas, toi.

Il gravit l'escalier intérieur.

SCÈNE V

CLARISSE, MISÈRE

CLARISSE, remarquant les objets que Daniel se dispose à emporter.

Verlaine... Baudelaire... son crayon d'or... un portefeuille... (Prête à refermer le tiroir laissé entr'ouvert, lisant malgré elle.) « Ouvrir en cas d'absence. » (Avec douleur.) Décidément, un malheur se prépare.

SCÈNE VI

LES MÊMES, DANIEL.

DANIEL, descendant.

J'ai trouvé ce qu'il me fallait. (A lui-même, retirant des papiers de son portefeuille.) Tiens! des lettres d'elle... Ne les mêlons pas à d'autres papiers. (Il les serre dans un deuxième portefeuille. A Clarisse, imprudemment, avec le désir de se confier.) As-tu reçu des lettres d'Allemagne, cette semaine?

CLARISSE.

Aucune. Rien n'est parvenu ici depuis longtemps, ni au bureau de la rue des Deux-Ponts.

DANIEL, vivement.

Hier, au guichet de la poste restante, il y avait au moins sept ou huit femmes qui attendaient.

CLARISSE.

Je les plains.

DANIEL.

C'est selon. (Avec une joie à peine contenue.) Poste restante! Deux mots bénis... une adresse adorable!... une maison, toute petite, avec une porte basse, grillagée, et où demeurent plus de mille amoureux!

CLARISSE, achevant sa tâche.

Enfin, j'ai terminé.

DANIEL.

Avant de sortir, pourrais-tu me faire un peu de café?

CLARISSE.

J'en avais justement préparé pour moi, je vous l'apporte.

DANIEL.

J'accepte.

SCÈNE VII

DANIEL, MISÈRE, puis CLARISSE.

DANIEL, à Misère.

De quoi te mêles-tu encore?... Assieds-toi discrètement et laisse-moi ranger mes affaires. (Il cesse de s'adresser à Misère, trie ses lettres, s'interrompt; lisant :) « Je n'ai parlé de ces violettes à personne, et malgré moi je les ai cachées. Ma première dissimulation date de ce jour-là. Puissé-je ne jamais vous aimer, car je déteste l'hypocrisie et je ne saurais m'accommoder de mensonges inévitables. » (Il s'arrête.) Pas de signature encore. (Se tournant vers Misère.) Mais elle a fini par m'aimer, et quand ce bonheur arriva, tu t'en aperçus tout de suite...

Clarisse paraît. A sa vue, il dissimule les lettres qu'il tenait entre les mains, et il ouvre le volume de vers retrouvé par lui. Lisant :

Où vais-je t'emmener? Où vas-tu me conduire?
Pourquoi ne veux-tu pas te donner, sans détruire
Deux cœurs et deux maisons?
Ah! j'eusse préféré toutes les trahisons!...
Où vas-tu m'emmener? Où vais-je te conduire?

CLARISSE, lui apportant du café.

Voilà, monsieur.

DANIEL.

Merci. (A part, avec exaltation, tandis que Clarisse circule dans le magasin.) Ces lettres aussi sont de sa fine écriture... Aimé, je suis aimé!... Le miracle s'est accompli... Aimé!... J'ai vaincu son indifférence... Aimé d'elle!... Moi?... C'est donc vrai, je n'ose pas y croire... (Tenant une lettre.) J'ai peur, rien qu'en touchant celle-ci... la dernière, l'unique, la seule!... (Lisant :) « Je vous attendrai ce soir en voiture, au coin de la rue Saint-Louis. Rejoignez-moi vers huit heures, et nous partirons ensemble... Marianne. » Ce soir! Marianne Ortéga!... Hier, quand elle a pris cette résolution, comme sa main tremblait dans la mienne!... A demain, me dit-elle... Et demain, c'est aujourd'hui!...(Se tournant vers Misère :) Pardonne-moi, Misère : Puisque je l'aime, il faut bien que je m'en aille, il faut bien que je vous abandonne.

Il se met à tousser.

CLARISSE, allant à lui.

Vous toussez beaucoup, monsieur. Peut-être serait-il plus sage de ne pas prendre ce café?

DANIEL, prêt à se confier.

Si tu savais, Clarisse, le tumulte de mes pensées!

CLARISSE, anxieusement.

Dites, monsieur...

DANIEL.

Tu es trop jeune. (Allant et venant, à part, avec ivresse.) « Rejoignez-moi... et nous partirons ensemble. » (A Clarisse, avec violence, en lui saisissant la main.) Au moins, ton bonheur, ton bonheur à toi, ne fera pas de victime. Vos amours ne coûteront de larmes à personne.

CLARISSE.

Monsieur Aubertin, vous seriez si dur?

DANIEL.

Hélas! (Allant et venant, à part, avec ivresse.) Marianne! Marianne! (A Clarisse.) Ne trouves-tu pas qu'il y a des noms plus harmonieux que d'autres?

CLARISSE.

Exemple?...

DANIEL.

Eh bien, Mar...

Il s'arrête.

CLARISSE.

Marie... Marie-Thérèse?

DANIEL, vivement.

Tu devines.

CLARISSE.

Jadis, une femme obscure et célèbre a porté ce nom-là... la femme d'un tisserand qui mourut, par amour pour son mari.

DANIEL.

De qui veux-tu parler?

CLARISSE.

De Marie-Thérèse Dubois. Jadis, à Valenciennes, à l'époque où l'Autrichien Titelmann ensanglantait la ville; quand Dubois comparut devant le tribunal de cet Allemand, elle demanda à partager son sort; le lendemain, ils furent exécutés ensemble. On les frappa chacun sept fois avec une épée rouillée.

DANIEL.

Comme tu sais ton histoire!

CLARISSE.

Valenciennes est en France, et je suis du Nord.

Daniel s'assied au piano, entame un air d'Iphigénie, puis il change d'idée et joue follement un quadrille d'Hervé.

SCÈNE VIII

FANNY, DANIEL, puis CLARISSE.

FANNY.

Tu es au piano?

DANIEL.

Je cherchais à me rappeler le deuxième acte d'*Iphigénie*.

FANNY.

Tu veux dire un quadrille d'Hervé.

DANIEL.

J'avais commencé par Glück.

FANNY.

Mais Glück étant trop triste!...

DANIEL.

J'ai changé d'idée.

FANNY.

Tiens! tu prends du café?

DANIEL.

Oui, pour me réveiller le cerveau... pour me secouer un peu.

FANNY.

Tu en as besoin? Tu m'étonnes.

DANIEL.

J'ai demandé ce café, parce que j'avais mal à la tête. (A Clarisse qui se dispose à enlever le plateau posé devant lui.) Je n'ai pas fini.

Un silence.

FANNY.

Tu as trouvé quelque chose à l'Hôtel ?

DANIEL.

Je ne suis pas allé rue Drouot.

FANNY, avec humeur.

Qu'est-ce que tu me racontais, Clarisse ?

CLARISSE, avec gêne.

J'avais cru entendre M. Aubertin parler de l'Hôtel des Ventes...

FANNY, à Clarisse.

Tu t'es trompée.

Clarisse disparaît.

SCÈNE IX

FANNY, DANIEL.

DANIEL.

Je sors de la Chambre syndicale.

FANNY.

Vous étiez nombreux ?

DANIEL.

Suffisamment... A propos, Lacretelle a rencontré le père Brichau, rue Cassette.

FANNY.

Comment! Il est revenu d'Espagne ?

DANIEL.

Hier matin... On va le voir surgir d'un instant à l'autre.

FANNY.

Je connaîtrai bientôt le sort de mes estampes.

DANIEL.

Il paraît qu'il a rapporté de Séville un magnifique exemplaire de *Télémaque*, aux armes d'Albéroni.

FANNY.

En voilà une chance !

DANIEL.

Relié par Du Seuil.

FANNY.

Il s'en défera sans peine.

DANIEL.

Il l'a déjà vendu.

FANNY.

A qui ?

DANIEL.

A M. Robertson.

FANNY.

Un gros prix ?

DANIEL.

Six mille francs.

FANNY.

Un vrai coup de fortune. J'en suis bien aise.

DANIEL.

C'est un malin.

FANNY.

Ce vieux brave homme ?

DANIEL.

Tendre et finaud, comme un brocanteur.

FANNY.

Pourvu que ton renseignement soit exact.

DANIEL.

On ne parlait que de cette histoire à la Chambre syndicale. Mais sois tranquille, Brichau, lui, ne t'en parlera pas.

FANNY.

Sais-tu si avant son voyage il était en relations avec cet Américain ?

DANIEL.

Je n'en sais rien, mais Robertson est lié avec tous les antiquaires.

FANNY.

Et tous les libraires ?

DANIEL, *avec embarras.*

Probablement.

Un silence.

FANNY.

Tu n'as pas vu d'autres personnes.. que tu puisses nommer ?

DANIEL.

Si, M. Pierron.

FANNY.

Ton notaire ?

DANIEL.

Comme je passais devant sa porte, je suis entré à l'étude et j'ai regardé ton compte.

FANNY, vivement.

Ton compte!... Notre compte.

DANIEL.

Soit, ce qui n'empêche pas certains titres déposés chez lui de t'appartenir.

FANNY.

Quelques méchantes obligations.

DANIEL.

Elles n'en constituent pas moins ta fortune personnelle.

FANNY.

Le vilain mot.

DANIEL.

Mes scrupules t'offensent ?

FANNY.

Je me demande à quel mobile tu as obéi, en prenant tant de soin.

DANIEL.

Simple hasard, vague désir de prévoyance. Je ne sais pas au juste. Je ne suis pas complètement guéri. Loin de là. Puis, ce soir ou demain, je m'embarque pour Mauclaire. Autant s'assurer de ce qu'on possède.

FANNY.

Voilà une sagesse imprévue, et peu affectueuse.

DANIEL.

Nous sommes tous mortels, mon enfant.

FANNY.

Tu regretterais beaucoup de manquer la vente Couturier ?

DANIEL.

Ce voyage t'occupe ?

FANNY.

Mauclaire est tout près de la ligne de feu, n'est-ce pas ?

DANIEL.

Pas si près que ça.

FANNY.

Enfin, dans la zone militaire ?

DANIEL.

Tu crains pour moi un accident, quelque balle égarée ?

FANNY.

J'ai aussi cette inquiétude.

DANIEL.

Et l'autre ?

FANNY.

Je préfère ne pas l'énoncer.

DANIEL.

Mon Dieu, si tu es tourmentée par telle ou telle arrière-pensée, va-t'en à ma place, je ne m'y oppose pas.

FANNY.

Au contraire.

DANIEL.

N'exagérons pas.

FANNY.

Je n'ai pas envie de m'absenter en ce moment.

DANIEL.

A ton gré. Mais tu en conviendras, ce déplacement est utile à nos intérêts. Nos affaires ne sont pas assez reluisantes pour nous dispenser l'un ou l'autre de ce voyage.

FANNY.

Eh bien ! faisons-le ensemble.

DANIEL.

Alors, fermer la maison ? tu n'y songes pas ?

FANNY.

Clarisse sera là.

DANIEL.

Tu n'es pas sérieuse !

FANNY.

Dis ?... veux-tu... je t'en prie.

DANIEL.

Je te répondrai tout à l'heure.

FANNY.

Pourquoi pas maintenant ?

DANIEL.

Donne-moi le temps de réfléchir. Qu'auparavant je sache les heures de départ pour Mauclaire, et que je prenne un laisser-passer.

FANNY.

Tu vas à la gare du Nord ?

DANIEL.

A quoi bon ? On me renseignera tout aussi bien à la gare de Lyon, à cinq minutes d'ici.

FANNY.

Tu ne vas pas ailleurs ?

DANIEL.

Rassure-toi.

FANNY.

Que ne suis-je rassurée !

DANIEL.

Tu as fini ton interrogatoire ?... Ma parole, quand j'étais au front, j'étais moins questionné par mes chefs.

FANNY.

C'est que là-bas, tu faisais ton devoir peut-être mieux qu'ici.

DANIEL.

Sans aucun doute.

FANNY.

Hein ? le premier jour, si tu avais réfléchi, tu n'aurais pas parlé ?

DANIEL.

J'étais si bouleversé et tu étais si tendre que je n'ai pas songé à feindre.

FANNY.

Tu te rattrapes.

DANIEL.

Cette réponse bourgeoise est indigne de toi.

FANNY.

Excuse-moi. Les malheurs précisés sont les plus douloureux.

DANIEL.

A tout à l'heure.

FANNY.

Tu n'achèves pas ton café ?

DANIEL, toussant.

Ce genre d'entretien me crispe, et j'ai presque un accès de fièvre.

Il tousse encore.

FANNY.

Tu te rétabliras vite en sortant.

DANIEL.

Voilà une toux qui ne t'émeut guère à présent.

FANNY.

Ça dépend. Quand j'y crois.

DANIEL, se versant un verre d'eau.

Tu as peur d'être dupe ?

FANNY.

Oui... car trop souvent, depuis quelques semaines, malgré la pâleur extrême de ton visage, malgré la tristesse de tes paroles, malgré la compassion que tu réclamais, j'ai surpris dans tes yeux un commencement de joie.

DANIEL.

Fanny !...

FANNY, rapprochant de lui le verre d'eau qu'il se dispose à prendre.

J'ai l'air de soigner un faux malade, j'ai l'air de consoler un homme heureux.

DANIEL, ironiquement.

Ce qui est convenu avec un être désespéré n'est pas convenu avec un être moins misérable.

FANNY, vivement.

Tu l'es donc moins ?

DANIEL.

Je n'ai pas dit que j'étais content.

Un silence.

FANNY, avec douleur.

Alors ?...

DANIEL, détournant les yeux.

Je te jure que non.

FANNY.

Je suis naïve. Tu ne l'avouerais pas.

DANIEL.

Qui sait ?...

FANNY.

Méfie-toi... Il est plus difficile de dissimuler un bonheur qu'un chagrin.

DANIEL.

Je reviens. (Désignant sa serviette en cuir.) Je te confie ma serviette... (Appelant.) Misère !

Il sort, suivi de sa chienne.

FANNY, seule, avec jalousie.

Il va demander conseil...

Elle se retourne et aperçoit Grégoire qui vient d'entrer.

SCÈNE X

FANNY, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE.

Bonjour, madame.

FANNY, troublée.

Tu as mon relevé ?

GRÉGOIRE.

Oui, madame.

FANNY.

Donne.

GRÉGOIRE.

Il y a trois factures séparées.

FANNY.

Ensemble cinq cent vingt francs.

GRÉGOIRE.

Soixante-quinze centimes.

FANNY.

Nous sommes d'accord, mais je ne sais pas si je vais te payer aujourd'hui. Je n'ose pas me démunir.

GRÉGOIRE.

Je peux repasser.

FANNY.

C'est cela. Repasse, mon petit Grégoire.

GRÉGOIRE.

Je vous laisse les trois bordereaux.

FANNY.

Bon.

GRÉGOIRE.

Les achats sont portés en bloc sur celui de cent vingt-cinq.

FANNY.

Je ne comprends pas.

GRÉGOIRE.

Le patron m'a dit d'expliquer ça à M. Aubertin.

FANNY.

Tu le lui expliqueras demain.

GRÉGOIRE.

Est-ce qu'il est malade?

FANNY.

Non.

GRÉGOIRE.

Tant mieux.

FANNY.

Pourquoi cette question?

GRÉGOIRE.

Parce que je ne le rencontre plus, quand je fais ma tournée.

FANNY.

Il fume sa cigarette dans un autre quartier, voilà tout.

GRÉGOIRE.

Oh! moi, je fume la mienne dans tous les quartiers... Au revoir, madame.

FANNY.

Bien des choses à l'étude.

GRÉGOIRE.

Je n'y manquerai pas.

Fanny, qui pendant ce court entretien, n'a pas cessé d'être distraite et préoccupée, reconduit Grégoire. A mi-chemin, elle se heurte contre Brichau qui entre bruyamment.

SCÈNE XI

LES MÊMES, BRICHAU, puis CLARISSE.

BRICHAU, *d'une voix joyeuse.*

Je vous apporte de l'argent et des photographies.

FANNY, *avec plaisir.*

Monsieur Brichau! *(Rappelant Grégoire.)* Grégoire!

GRÉGOIRE.

Madame Aubertin?

FANNY.

Vous permettez, monsieur Brichau?

BRICHAU.

A votre aise, madame.

FANNY, à Grégoire.

Je préfère te payer tout de suite.

GRÉGOIRE.

Comme il vous plaira.

FANNY.

Clarisse, occupe-toi de ces factures.

CLARISSE, à Grégoire.

Approche, mon ami.

Clarisse s'installe au bureau habituel de Fanny. D'un coté Grégoire et Clarisse. De l'autre Brichau et Fanny. Fanny cependant va et vient avec inquietude.

BRICHAU, offrant une photographie à Fanny.

D'abord, les photos. Ensuite, les choses sérieuses.

FANNY, distraite.

Ah! *La Reddition de Bréda.*

BRICHAU.

Le fameux tableau des *Lances*.

CLARISSE, de l'autre côté de la chambre, à Grégoire.

Cinq cent vingt francs.

GRÉGOIRE.

Soixante-quinze centimes.

CLARISSE, à Grégoire, en lui remettant de l'argent.

Compte bien.

Fanny, inquiète, s'éloigne de Brichau et se dirige un instant vers le fond.

BRICHAU, à Fanny, la rappelant et lui tendant une autre photographie.

Ce n'est pas tout.

FANNY, distraite.

Les Buveurs.

BRICHAU.

Une des merveilles du Prado.

Il lui tend une dernière photographie.

FANNY, la prenant.

Et *les Fileuses*.

GRÉGOIRE, de l'autre côté de la chambre, à Clarisse, en s'en allant.

Adieu, mademoiselle.

CLARISSE.

A bientôt.

GRÉGOIRE, saluant Fanny et Brichau.

Madame, monsieur.

Fanny, en même temps que Clarisse, reconduit Grégoire jusqu'à la porte.

FANNY, lui remettant une petite pièce d'argent.

Tiens. Pour tes cigarettes.

GRÉGOIRE.

Dix sous! Mais c'est un londrès.

Clarisse disparaît. Fanny regarde au dehors. Ensuite, après s'être dirigée tour à tour vers chaque issue de la maison, elle s'approche enfin de Brichau.

SCÈNE XII

FANNY, BRICHAU.

FANNY, à la fois contrainte et distraite.

Vous m'avez trop gâtée, monsieur Brichau. Je vous remercie beaucoup.

BRICHAU.

Il faut aller jusqu'à Madrid pour découvrir Vélasquez.

FANNY.

Et faire marcher le commerce de Paris.

BRICHAU, ouvrant son portefeuille et en retirant quelques billets de banque.

Des billets maintenant. Je suis votre débiteur de huit cents francs.

FANNY.

Réglons.

BRICHAU.

Les voici.

FANNY.

Et la remise ?

BRICHAU.

Je l'accepte.

FANNY.

Vingt-cinq pour cent.

BRICHAU.

Autrement dit, deux cents francs. (Elle lui remet deux cents francs.) Merci, madame Aubertin. Je suis très content.

FANNY.

Moi aussi.

BRICHAU.

A propos, je n'y pensais pas. Et votre petit mari ?

FANNY.

En meilleur état.

BRICHAU.

Mieux équilibré ?

FANNY.

Tout à fait changé.

BRICHAU.

A la bonne heure.

FANNY.

Il est sorti, mais je l'attends.

Elle se lève et regarde du coté de la porte

BRICHAU.

Il devrait voyager, lui qui aime tant la peinture.

FANNY.

Justement, il y songe.

BRICHAU.

A peine avais-je traversé la Puerta del Sol que je rencontrais notre ami Gomez Carillo. Une heure après, j'étais débarrassé de vos deux Goya et de l'eau-forte du vieux Pacheco.

FANNY.

Mais alors, vous allez repartir en courant, cher monsieur.

BRICHAU.

Il n'y a plus de Pyrénées. Dès que j'aurai déniché un certain nombre d'estampes, je reprends mon train.

FANNY.

J'ai encore de l'école espagnole à votre disposition. Depuis votre voyage, j'ai acheté ou retrouvé quelques lithographies de Martinez et trois eaux-fortes, traduites de Fortuny.

BRICHAU.

D'après Fortuny ?

FANNY.

Avec leur marge. En outre, j'ai là-haut un assez joli croquis à la plume de Madrazzo.

BRICHAU.

Madrazzo, Fortuny. Bigre! Voilà des noms demandés *en los montes*. J'emporte toute la Castille que vous avez.

FANNY.

Entendu, monsieur Brichau.

Un silence.

BRICHAU, *avec embarras.*

Mais la commission libérale dont vous me gratifiez depuis la guerre, nous la continuons, n'est-ce pas ?

FANNY.

Vingt-cinq pour cent ?

BRICHAU.

Comme d'habitude.

FANNY.

Vous les désirez ?

BRICHAU.

Je les sollicite.

FANNY.

Vingt-cinq pour cent au lieu de quinze, qu'on accorde à tous les intermédiaires ?

BRICHAU.

Sauf arrangements particuliers.

FANNY.

Vous en avez donc toujours besoin ?

BRICHAU.

Encore, petite madame Aubertin.

FANNY.

Je ne m'en serais guère doutée à votre mine triomphante.

BRICHAU.

L'habit ne fait pas le moine, vous le savez. Hélas ! la fortune n'entrera jamais chez moi, mon enfant, je m'en rends compte aujourd'hui ! Le père Brichau, moitié courtier, moitié bricoleur, colportera éternellement la marchandise des camarades.

FANNY.

C'est singulier, je n'ai pas envie de vous plaindre.

BRICHAU.

Et pourquoi donc, madame Aubertin ?

FANNY.

Cherchez.

BRICHAU.

Est-ce que j'aurais perdu votre amitié ?

FANNY.

Il ne s'agit pas de cela.

BRICHAU.

Croyez-vous, par hasard, que les deux cents francs qui sont là, couvrent mes frais de voyage ?

FANNY, *avec défiance.*

Je ne le crois pas, mais je m'imaginais que notre affaire d'estampes n'était pas la seule que vous eussiez réalisée ces temps derniers.

BRICHAU.

J'ai ramassé quelques broutilles, voilà tout.

FANNY.

Vous n'avez pas conclu une autre vente, hier, en débarquant ?

BRICHAU.

Je ne comprends pas.

FANNY.

Une affaire de bon aloi, fructueuse et du même genre que la nôtre, quoique un peu différente ?

BRICHAU.

Plût au ciel, car le moment est difficile !

FANNY, s'animant.*

Allons, cher monsieur Brichau, ne penchez pas la tête avec cet air découragé. Il ne faut pas prendre une figure triste quand on n'est plus triste.

BRICHAU.

Erreur, erreur, madame. Je suis très triste, au fond.

FANNY, s'animant de plus en plus.

Ecoutez-moi, cher monsieur. Jusqu'ici, depuis les événements, vous en êtes convenu vous même, chaque fois que nous avons traité ensemble, je vous ai consenti des avantages exceptionnels, presque onéreux pour notre maison.

BRICHAU.

Je le proclame encore.

FANNY.

Je me résignais de bonne grâce, vu que je connaissais vos soucis par le menu, et que nous sommes les uns et les autres de vieux habitants de l'île Saint-Louis.

BRICHAU.

Et alors ?

---

* *L'influence prépondérante d'une interprète fit mutiler cette scène.*

FANNY, avec mépris.

Monsieur Brichau, ne trouvez-vous pas qu'à certaines heures la mauvaise foi n'est plus supportable?

BRICHAU.

Voilà de bien grands mots, madame. Ce n'est pas à moi qu'ils s'appliquent, j'imagine?

FANNY.

Je pense à tout le monde. (S'indignant.) Supposons, malgré vos affirmations, supposons que vos embarras soient entièrement dissipés: mais que, mal instruite sur ce point, je souscrive à vos désirs d'habile commerçant.

BRICHAU.

Madame Aubertin...

FANNY.

Supposons encore que tout à l'heure je gravisse cinq étages pour secourir un mendiant, dont la misère ne serait qu'un mensonge.

BRICHAU.

Eh bien!

FANNY.

Supposons même — ceci est une simple hypothèse — que mon mari, quoique rétabli de sa blessure, n'en continue pas moins à me laisser travailler nuit et jour à sa place; à vivre, lui, tranquillement dans son fauteuil; à se distraire, à rôder sur les quais; à profiter de ma tendresse quotidienne, quitte à s'en moquer par derrière?

BRICHAU.

Eh bien?

FANNY.

Eh bien! je vous le demande, serait-il honnête, équitable, à vous d'accepter mon aide, à ce prétendu pauvre d'accepter mon argent, à mon mari d'accepter mon dévouement?...

BRICHAU.

Cela ne fait pas question.

FANNY, *avec revolte et prête à pleurer.*

On n'a pas le droit de revendiquer un appui qui n'est plus nécessaire; on n'a pas le droit d'exploiter la pitié de son prochain, on n'a pas le droit de bénéficier d'un amour, dont on s'est écarté volontairement, on n'a pas le droit de se jouer avec un tel cynisme d'une âme désemparée...

BRICHAU, *vivement, avec pitié.*

Quel malheur a donc frappé votre maison, madame?

Daniel entre en coup de vent.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, DANIEL, suivi de MISÈRE.

DANIEL.

Tiens! le père Brichau!

FANNY, avec émotion.

C'est toi!

DANIEL, allant à Brichau.

Que je vous félicite, mon voyageur. Hein? vous en avez fait une belle affaire avec Robertson! Vive l'Amérique!

FANNY.

Pour son argent...

DANIEL.

Et pour son cœur!

BRICHAU, confus.

Vous êtes au courant...

DANIEL.

Comme toute la bande.

FANNY.

Comme moi.

DANIEL.

Mais à propos, je réfléchis. Robertson est Anglais.

BRICHAU.

Vous croyez?

FANNY.

Alors?

DANIEL.

Alors, vive la grande Angleterre!

Daniel ouvre sa serviette et y introduit quelques menus objets.

BRICHAU, à Daniel et à Fanny, avec embarras, s'excusant.

Sachez-le pourtant, l'affaire en question a moins rapporté qu'on ne le raconte.

DANIEL, montant l'escalier intérieur.

Six mille francs, trois volumes! Que voulez-vous de plus?

FANNY.

Tu montes?

DANIEL, pressé.

J'installe Misère sur mon lit, je change de veston, et je redescends.

FANNY, anxieuse.

Tu as pris une décision ?

DANIEL, d'en haut.

J'ai sur moi tous les renseignements désirables.

FANNY, prête à monter.

Veux-tu que je te suive ?

DANIEL, prêt à disparaître.

Je redescends.

FANNY, le pied sur la première marche.

Je suis si impatiente de te parler...

A ce moment, Angèle Estivant ouvre la porte du fond.

SCÈNE XIV

FANNY, BRICHAU, ANGÈLE.

ANGÈLE, mise avec moins d'élégance que précédemment.

Madame Aubertin...

FANNY, contrainte.

Pardon, mademoiselle Estivant. Je ne vous remettais pas.

BRICHAU, prêt à sortir, à Fanny.

Je vous salue, chère madame. A bientôt.

FANNY.

Au revoir.

BRICHAU.

On s'entendra toujours.

FANNY.

Les choses sont tirées au clair, maintenant...

BRICHAU, tristement.

A tous les points de vue.

Il sort.

SCÈNE XV

ANGÈLE, FANNY, puis CLARISSE.

ANGÈLE.

Ne vous gênez pas, madame, si vous avez à causer avec votre mari, je repasserai demain.

FANNY.

Restez, mademoiselle Estivant. Ce que j'avais à lui dire est d'ordre purement commercial.

ANGÈLE.

Je vous rends votre liberté dans cinq minutes.

FANNY.

Asseyez-vous.

ANGÈLE.

Vous connaissez ma collection, et je crois que vous l'appréciez.

FANNY.

Beaucoup.

ANGÈLE.

Eh bien! elle commence à m'encombrer.

FANNY.

Vos gravures vous embarrassent ?

ANGÈLE.

Depuis ma dernière visite chez vous, j'ai déménagé, j'ai pris un appartement moins grand et je n'ai plus assez de place pour y caser toutes mes estampes. Conclusion...

FANNY.

Conclusion ?

ANGÈLE *.

Je viens vous en proposer quelques-unes.

FANNY.

Vous parlez sérieusement ?

ANGÈLE.

Comme toujours.

FANNY.

Ce sont des eaux-fortes ?

ANGÈLE.

Du XVIIIe.

FANNY.

Un certain nombre, dites-vous ?

ANGÈLE.

Quatre ou cinq.

FANNY.

Pour de bon, vous songez à vous en défaire ?

ANGÈLE.

Non seulement, parce que je ne sais où les accrocher, mais aussi parce que je serais bien aise d'en tirer un peu d'argent.

---

* *L'influence preponderante d'une interprète fit mutiler cette scène.*

FANNY.

Oh! je vous paie très cher, et même j'achète les yeux fermés toutes les estampes que mon père vous a vendues autrefois et que j'ai remarquées dans votre atelier.

ANGÈLE.

Les eaux-fortes que je désire vous céder sortent justement de votre maison.

FANNY.

Est-ce que par extraordinaire, vous auriez l'intention de nous offrir vos fameux Saint-Aubin ?

ANGÈLE.

Les deux que je possède.

FANNY.

Comment ! Celui qu'on nomme ?...

ANGÈLE.

Au moins soyez discret.

FANNY.

Et son pendant célèbre ?

ANGÈLE.

Aussi.

FANNY.

Comptez sur mes serments.

ANGÈLE.

J'y renonce.

FANNY.

Vous m'avez proposé cinq estampes ? Le nom des trois autres ?

ANGÈLE.

Parrocel : *Les Charmes de la musique.*

FANNY.

Je m'en souviens.

ANGÈLE.

Le Tombeau de Jean-Jacques.

FANNY.

Par Moreau ?

ANGÈLE.

De la main du maître.

FANNY.

Et la dernière, quelle est-elle

ANGÈLE.

L'Armoire.

FANNY.

Signée Frago ?

ANGÈLE.

Non. Fragonard, en toutes lettres.

FANNY.

Mil sept cent soixante-dix-huit ?

ANGÈLE.

Exactement.

FANNY.

Diable ! Voilà cinq pièces qui représentent une somme assez forte.

ANGÈLE.

J'en voudrais quatre mille francs.

FANNY.

J'ai amateur à trois mille cinq cents... Si vous consentez à baisser votre prix ?...

ANGÈLE.

Va pour trois mille cinq cents.

FANNY.

C'est une affaire entendue ?

ANGÈLE.

Entendue.

FANNY.

Vous les toucherez bientôt.

ANGÈLE.

Merci.

FANNY.

Quand puis-je faire prendre les estampes chez vous ?

ANGÈLE.

Elles m'attendent dans un taxi, sous la garde de ma femme de chambre.

FANNY.

A l'angle de la rue Boutarel ? (Appelant.) Clarisse !

ANGÈLE.

Ne vous dérangez pas, madame Aubertin.

FANNY.

Elle a dû s'absenter, mais elle est sans doute rentrée. (Appelant.) Clarisse !...

CLARISSE, entrant.

Je suis à vous, madame.

FANNY.

Tu vas trouver dans le taxi de mademoiselle Estivant quelques gravures encadrées. Apporte-les-nous.

ANGÈLE.

Ma voiture est au coin, à deux pas.

CLARISSE.

Tout de suite, madame.

ANGÈLE.

Comme vous le voyez, je n'aurai pas été longue.

FANNY.

Une petite question reste à régler, qui n'est pas sans importance.

ANGÈLE.

Dites, madame Aubertin.

FANNY.

Je n'ai naturellement pas trois mille cinq cents francs dans mon tiroir.

ANGÈLE.

Je comprends.

FANNY.

Je ne les posséderai qu'après demain. Vous serait-il possible de patienter jusque-là ?

ANGÈLE.

Comme il vous plaira.

FANNY, *allant à son bureau.*

Dans ce cas, je vais vous donner un reçu détaillé de vos gravures et j'y mentionnerai en même temps la somme que je vous dois.

ANGÈLE.

Vos scrupules sont excessifs.

FANNY.

J'aime les choses régulières.

ANGÈLE.

Soit.

FANNY.

Grâce à vous, je gagne cinq cents francs.

ANGÈLE.

Pas davantage ?

FANNY.

Mon acquéreur et mon vendeur sont deux clients. Il faut se conduire bien.

CLARISSE, apportant les estampes.

Tout est là, madame.

FANNY.

Bon... (Elle compte.) Trois et deux, cinq. Parfait... Parrocel, Saint-Aubin...

ANGÈLE.

Moreau...

FANNY, considérant les estampes.

L'Armoire ?... Mon père était fou de cette eau-forte.

ANGÈLE.

Ne me la montrez pas.

FANNY.

Quel dommage de se séparer de ces vieux compagnons!

ANGÈLE.

Je tiens à les oublier.

FANNY.

Comment vos amis, par un détour ingénieux, n'ont-ils pas su empêcher un pareil sacrifice ?

ANGÈLE.

Je me cache d'eux en ce moment.

FANNY.

Mais, M. Jacquemont n'aurait jamais dû le permettre.

ANGÈLE.

Je ne vois plus M. Jacquemont.

FANNY.

C'est vrai ?

ANGÈLE.

Depuis un mois.

FANNY.

Vous êtes fâchés?

ANGÈLE.

Nous avons rompu.

FANNY.

Complètement !

ANGÈLE.

Il me trompait avec tout le monde et je l'ai mis à la porte.

FANNY.

Vous ne pouviez pas endurer un pareil supplice ?

ANGÈLE, avec violence.

Non. Je souffrais trop. A chaque instant, c'étaient d'affreux mensonges de sa part. Tous les soirs je me morfondais dans l'attente. Au théâtre, mes camarades se moquaient de moi. Je me traînais de soumissions en soumissions. J'étais si torturée par la jalousie et le désir de le voir ! J'étais misérable à tel point qu'un jour j'ai perdu la tête ; mon martyre s'est changé en démence, je lui ai jeté mon mépris à la figure, je l'ai couvert d'insultes devant des gens, je l'ai poussé moi-même dans l'escalier... mais comme je le regrette !

FANNY.

Il n'est pas revenu ?

ANGÈLE.

Et je suis seule.

FANNY.

Malgré tant de beauté ?

ANGÈLE.

Toute seule !

FANNY.

Je vous plains.

ANGÈLE.

Et je trouve que ma souffrance était peu de chose à côté de celle d'aujourd'hui. J'ai eu tort. Croyez-moi, la solitude est plus lourde à porter que leur trahison. Et il y a des femmes qui viennent vous parler de dignité ! Moi, je pleure mes affronts passés. La vente de ces dessins vous étonne ? Vous seriez stupéfaite si vous saviez tout ce que j'ai vendu de bijoux, de titres, de bibelots pour choyer cet homme, et combien je paierais cher encore sa présence.

FANNY.

Pauvre femme !

ANGÈLE, *sortant.*

Pardonnez-moi mon égarement, madame Aubertin... Au revoir... Je ne veux pas vous assombrir davantage.

FANNY, lui tendant un papier.

Vous oubliez votre reçu.

ANGÈLE, acceptant le reçu.

Bah !

FANNY.

Je compte sur vous après-demain.

Fanny tombe assise devant sa table et pleure la tête entre les mains. — Un silence.

SCÈNE XVI

FANNY, puis CLARISSE.

FANNY, seule, écrivant.

« Cher monsieur Mazolier. — Vous serait-il possible de » passer quai d'Orléans demain ou après-demain ? Je crois » avoir trouvé les eaux-fortes que vous souhaitiez... » (Elle s'interrompt, se lève, ouvre une porte et appelle :) Clarisse !

CLARISSE.

Madame Aubertin ?

FANNY.

Ces estampes sont précieuses. Veux-tu les mettre en sûreté dans l'ancienne chambre de mon père ?

CLARISSE.

Bien, madame.

Clarisse enlève les estampes une à une, circule dans le magasin. De nouveau, Fanny se dispose à écrire.

FANNY.

« Cher monsieur Mazolier... (Après avoir relu tout le commencement de sa lettre ; écrivant :) « Ce sont des planches rares et signées de nos meilleurs maîtres... » (Elle termine sa lettre, la met sous enveloppe ; à Clarisse qui continue à circuler :) Clarisse, connais-tu la nouvelle adresse de M. Mazolier ?

CLARISSE.

M. Mazolier ?

FANNY.

J'oublie tout en ce moment.

CLARISSE.

Rue François Ier.

FANNY.

Tu te trompes.

CLARISSE.

Numéro ?...

FANNY.

Mais non... Il demeure du côté du Champ-de-Mars. (Allant à un meuble.) Au fait, je dois l'avoir dans ce vieux bureau... Le mois dernier, comme j'y cherchais un compte, sa carte m'est tombée sous la main... Regarde avec moi. (Fouillant dans un tiroir et examinant des cartes tour à tour.) Grisolles... Waltner... Abel Faivre... Je ne la retrouve pas.

CLARISSE.

Et dans le tiroir au-dessous?

FANNY.

J'ai déjà vérifié. (Continuant.) Angèle Estivant... Métivet, Juven. (Surprise.) Tiens! Je ne vois plus le petit volume de monsieur... tu sais bien : *Pour elle et pour moi?*

CLARISSE, avec embarras.

Son livre...

FANNY.

Son livre habituel... Il a disparu... Avant-hier, je l'ai pourtant serré là dedans moi-même... Qui donc a touché à ce livre?... C'est trop fort. (A Clarisse.) Tu ne l'aurais pas aperçu? Quelque part, sur un meuble?

CLARISSE.

Je n'ai pas fait attention.

FANNY.

L'autre soir, je l'avais caché derrière ce buste ; Daniel l'a découvert. Je l'ai repris et je l'ai enfoui dans ce tiroir sous ces paperasses... Où donc est-il?... (A Clarisse :) Tu n'as pas ouvert mon bureau ces jours-ci ?

CLARISSE, blessée.

Madame Aubertin!

FANNY.

Non par indiscrétion, mais pour les besoins de la maison. pour une facture quelconque ?

CLARISSE.

Non, madame.

FANNY.

Tu es sûre ?

CLARISSE.

Absolument.

FANNY.

Réfléchis.

CLARISSE.

Je ne crois pas... du moins, je ne me souviens pas.

FANNY, avec défiance.

Pourquoi rougis-tu?... Tu es troublée... Est-ce que..

CLARISSE.

N'achevez pas, madame, vous m'offensez.

FANNY.

Regarde-moi en face... Serait-ce toi, par hasard qui aurais fureté dans ces lettres?

CLARISSE.

Oh! madame, madame, que dites-vous là?

FANNY, avec colère.

Si c'est toi, confesse-le, mon enfant. C'est toi, n'est-ce pas, qui t'es emparée de ce livre et qui l'as restitué à Monsieur?

CLARISSE.

Sur mes parents, morts peut-être, j'affirme le contraire.

FANNY.

Tu ne mens pas?

CLARISSE.

Je n'ai jamais menti.

FANNY.

En attendant, ta figure est toute confuse, presque fausse. D'ailleurs, depuis un mois, j'observe tes façons obliques. J'enregistre les silences que tu gardes...

CLARISSE, interrompant.

Taisez-vous...

FANNY.

Par complaisance pour ton maître! Tu es la complice de mon mari.

CLARISSE.

Je ne mérite pas un pareil outrage.

FANNY.

Tout le monde me trahit dans cette baraque. Toi, comme le patron.

CLARISSE.

Je n'ai jamais cherché qu'à vous épargner du chagrin.

FANNY.

Je réclame ce livre, rends-le moi.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, DANIEL.

DANIEL, du haut de l'escalier, puis descendant rapidement.

Qu'est-ce qu'il y a? Que se passe-t-il?

CLARISSE, indignée.

Monsieur Aubertin, je vous adjure...

DANIEL.

Ce n'est pas elle qui a touché à ce livre. C'est moi. Je l'ai pris tout à l'heure dans le second tiroir de ce bureau.

FANNY, confuse.

Alors...

DANIEL, lui montrant le livre.

Tiens, le voilà. Je l'avais précisément dans ma poche... Tu n'as pas honte de suspecter cette enfant?

FANNY.

J'ai eu tort, mais sa façon de se défendre m'avait semblé équivoque.

DANIEL.

Si elle s'est gauchement défendue, c'est peut-être par attachement pour nous, par un sentiment de délicatesse mal défini.

FANNY, à Clarisse, lui tendant la main.

Clarisse, je te demande pardon.

CLARISSE, lui serrant la main.

Je vous aime beaucoup, madame, et je suis bien affligée aussi des peines de la maison.

DANIEL.

Laisse-nous, ma petite, et va rue de Rennes comme tu en avais le projet.

CLARISSE.

Oui, monsieur.

SCÈNE XVIII

DANIEL, FANNY.

DANIEL, avec humeur.

En somme, en dérobant ce livre, je n'ai fait que dérober une chose qui m'appartenait. Et toi, tu as dépassé ton droit en te l'appropriant.

FANNY.

Est-ce pour l'emporter en voyage que tu t'es empressé de le serrer dans ta poche ?

DANIEL.

Quand cela serait ?

FANNY, gauchement.

On t'a dit les heures de départ pour Mauclaire ?

DANIEL, avec embarras.

Il y a deux trains possibles. Un, le matin vers huit heures. Un autre, le soir à la même heure.

FANNY.

Quel train prendrais-tu, le cas échéant ?

DANIEL.

Celui du soir.

FANNY.

Et... tu m'emmènerais ?

DANIEL, avec embarras.

J'aime mieux que la maison reste ouverte, et qu'en entrant les clients trouvent le même visage.

FANNY, avec effroi.

Tu parles au présent... Alors, tu es résolu ?... Tu t'en vas ?... (Un silence.) Ce soir ?

DANIEL, sans oser la regarder.

Je t'ai expliqué l'utilité de ce voyage.

FANNY.

Ton départ s'impose peut-être moins que tout à l'heure ?

DANIEL.

Qu'entends-tu par là ?

FANNY.

Que bien souvent, dans le bibelot, les affaires changent de face d'une minute à l'autre : témoin l'histoire du père Brichau.

DANIEL.

Est-ce la somme qu'il t'a rapportée d'Espagne qui te suggère cette réflexion ?

FANNY.

J'ai tout de même encaissé six cents francs.

DANIEL.

Pour de bon ?

FANNY.

En outre, pendant que tu te préparais, là-haut; j'ai reçu la visite de mademoiselle Estivant. Elle venait me proposer cinq estampes de sa collection, et j'ai conclu avec elle pour trois mille cinq cents francs.

DANIEL.

Mazette!

FANNY.

Ce sont des estampes de Saint-Aubin, de Parrocel et de Fragonard... S'il te plaît d'y jeter un coup d'œil?

DANIEL.

Je m'en remets à toi.

FANNY.

J'en ai le placement immédiat.

DANIEL.

Tu as pensé à M. Mazolier?

FANNY, vivement.

Il recherche les eaux-fortes de ce genre. Dès qu'il m'aura débarrassée de celles-ci, je verserai à mademoiselle Estivant les trois mille cinq cents francs que je lui dois. Cette affaire nous donnera au bas mot cinq cents francs de bénéfice. Comme tu le vois, ton départ n'est plus aussi impérieux.

DANIEL.

Il n'y a pas que des questions d'intérêt en ce monde. J'ai peut-être d'autres raisons pour souhaiter ce voyage.

FANNY, *timidement.*

Des raisons personnelles ?

DANIEL, *sans oser la regarder.*

Je ne suis pas le seul antiquaire qui veuille assister à la vente Couturier... J'ai pris rendez-vous avec plusieurs de mes confrères qui vont là-bas... Ils sont même en ce moment au buffet de la gare... Je préfère ne pas leur fausser compagnie.

FANNY.

Je ne t'ai jamais vu tant d'égards.

DANIEL.

J'ai promis de leur montrer les abords de Carency, le cimetière de Neuville, tous ces pauvres endroits où je me suis battu... Ma défection serait mal interprétée.

FANNY.

Tant que ça ?

DANIEL.

Enfin, il est trop tard pour me dédire... Au surplus, il s'agit d'une absence de quarante-huit heures.

FANNY, s'animant peu à peu.

Est-ce bien avec des amis que tu pars, si toutefois tu vas de ce côté ?... (Un silence.) N'est-ce pas une femme que tu te disposes à rejoindre ?... Une femme dont je veux taire le nom ? (Un silence.) Dont je connais le nom ? (Un silence.) Le pays qui vous attire est sans doute moins désolé que la plaine d'Arras... C'est avec elle que tu pars, n'est-ce pas ? (Un silence.) Tu machinais ce voyage depuis longtemps, avoue-le ? (Un silence.) Tes chagrins sont finis ? Tu es son amant ?

DANIEL, nettement.

Non.

FANNY.

Mais tu vas l'être ! (Un silence.) Et quand reviens-tu ? Quand reviendrez-vous ?... Au cas où réellement tu quitterais Paris, ce dont je commence à douter ?... Quand te reverrai-je ? Quarante-huit heures d'absence, m'as-tu dit ?

DANIEL.

Je crois.

FANNY.

Tu n'en es pas sûr ?... Quand te reverrai-je ?... Réponds-moi ?... Dans huit jours ?... dans quinze ?... dans un mois ?... Jamais peut-être ?...

DANIEL.

Je ne sais pas.

FANNY.

Tu ne sais pas?... En vérité!... Je n'ose pas comprendre... Alors, ce serait l'abandon?... L'abandon avec la trahison?... Vous m'infligeriez ces deux supplices?... Un seul ne vous suffit donc pas?

DANIEL, sans oser la regarder.

Maudis-moi, ce ne sera que justice.

FANNY, lui barrant la route.

Parle, j'entends être fixée... tout de suite... à l'instant même. (Un silence.) Ah! cette femme, cette femme, la haine que je lui porte, Dieu seul en connaît la profondeur! Je l'exècre; et toute ma chair se révolte à l'approche de ton indigne trahison!

DANIEL.

Adieu, Fanny.

FANNY, avec désespoir.

Et pourtant, regarde la misère où je suis descendue... Je me résignerais presque au martyre de ton infidélité... si j'avais la certitude de ta présence quotidienne à la maison... (Un silence.) Oui, j'aurais la promesse de te voir un peu tous les jours, ce foyer continuerait de rester le tien que, sans me plaindre, je subirais peut-être la loi du plus fort... (Un

silence.) Mon abandon est donc indispensable à ta vie nouvelle?... Cette femme ne peut-elle se contenter de tromper comme les autres?

DANIEL, avec honte.

Elle se refuse à toute espèce de duplicité... Elle veut partir d'abord, disparaître...

FANNY.

Et se donner ensuite? L'honnête créature qui exige mon malheur complet!... L'honnête créature qui ne consent même pas à me faire l'aumône d'un semblant de bonheur!... (Un silence.) Et tu admets cette barbarie?... (Un silence.) Tu l'approuves?... Tu y participes? (Un silence.) Sais-tu qu'en ce moment tu es le dernier des hommes?

DANIEL, sans oser la regarder.

Oui, je suis le dernier des hommes, je suis un lâche, un ingrat. Tu ne m'accuseras jamais autant que je m'accuse. En revanche, je te le demande en tremblant, je te le demande avec angoisse. Je m'adresse à ta bonne foi. Réfléchis, en allant au fond des choses, suis-je, moralement... moralement... plus coupable à cette heure que le jour où tu connus ce qui se passait en moi?

FANNY, fondant en larmes.

Tu n'es peut-être pas plus coupable, mais je suis plus malheureuse.

DANIEL.

Pourtant, cette heure était à redouter.

FANNY.

Je ne croyais pas qu'elle sonnerait si vite.

DANIEL.

Rappelle-toi, Fanny... Ah! j'ai honte d'évoquer un pareil jour. Mais cette heure funeste, nous l'avons envisagée ensemble, il y a trois mois. Nous l'avons même examinée de près, et tu m'as offert gravement, spontanément de...

FANNY.

Achève...

DANIEL.

Dis...

FANNY.

Dis toi-même...

DANIEL, avec honte.

De me rendre ma liberté, si j'en avais besoin.

FANNY.

Ce fut un pacte, je me souviens.

DANIEL.

Tu le reconnais!

FANNY.

Il y a des choses que l'un peut offrir, et que l'autre n'a pas le droit d'accepter.

DANIEL.

Alors, pourquoi n'as-tu pas interrompu mon terrible aveu? Pourquoi as-tu compati à mon désespoir? Il fallait t'indigner, t'insurger, te sauver, me laisser me détruire.

FANNY.

Je n'ai songé qu'à te consoler.

DANIEL.

Tu as trop présumé de tes forces.

FANNY.

En me montrant ton malheur, tu ne me montrais pas ton espérance.

DANIEL.

Dois-je en conclure que ton indulgence ne s'appliquait qu'à ma détresse et que ton abnégation s'évanouirait au premier sourire de cette femme?

FANNY.

Tu pleurais.

DANIEL.

Ainsi, tu ne m'aurais plaint, accueilli, secouru que parce que je pleurais comme un enfant; et maintenant que les jours d'infortune sont passés pour moi, maintenant que mon martyre est presque terminé...

FANNY.

Le mien se réalise...

DANIEL.

Maintenant, tu abjurerais ta charité, tu déchirerais l'engagement qui te lie?

FANNY.

La logique t'est plus facile qu'à moi.

DANIEL.

La chance cependant ne constitue pas un crime!

FANNY, *violemment.*

Alors, tu me sommes de tenir ma parole? Alors, la promesse que je t'ai faite à la minute même de ton désespoir; cette promesse trop généreuse que j'ai tout de suite reniée dans mon cœur, et que tu n'avais pas le droit d'accepter, je te le répète; cette promesse qui fut trois mois la torture de tous mes instants; qui ne m'a pas empêchée de t'espionner, de te suivre, d'assister jour par jour, heure par heure, à la marche heureuse de ta passion; cette promesse qu'aucun être humain n'aurait proférée, ni tenue sur la terre:

pas même une femme en cheveux blancs; cette promesse insensée, tu exiges que je la tienne? (Daniel baisse la tête.) Tu ne réponds pas?... Ton silence me condamne... Tu as raison... Je ne suis pas conforme à moi-même... Tu peux partir, tu es libre.

DANIEL.

Fanny!...

FANNY, avec courage.

Adieu.

DANIEL, prêt à partir.

Soit!

FANNY, éperdue.

Daniel!

DANIEL.

Tu me rappelles?

FANNY.

Rassure-toi. (D'une voix tremblante.) Je n'ai pas le projet de t'attendrir. Je veux seulement te demander quelques indications, d'ordre matériel.

DANIEL.

Relativement à nos affaires?

FANNY.

Oui.

DANIEL, *sans oser la regarder.*

J'ai déposé dans ce tiroir une enveloppe. Ouvre-la tout à l'heure.

FANNY.

Ah !...

DANIEL.

Elle renferme toutes les instructions nécessaires.

FANNY.

Et comment te prévenir si je me trouve en face d'une échéance un peu forte, inattendue ?

DANIEL.

Quoi qu'il advienne, tu ne saurais être dans l'embarras.

FANNY.

Tu as tout prévu... Quelle horreur !

DANIEL.

Pardonne-moi...

FANNY.

Mais les événements dépassent quelquefois nos conjectures. Cette maison est toujours à ton nom. Il peut se présenter un cas complexe qui nécessite ta signature. Où devrais-je t'écrire ?

DANIEL.

Adresse-toi à M. Pierron.

FANNY.

Directement ?

DANIEL.

Je l'ai chargé de nos intérêts communs.

FANNY, avec désespoir.

Ce qui signifie que tu me retranches de ton existence, et que désormais je serai privée de tes nouvelles. Pourtant un signe de ta part, de loin en loin, m'eût été doux ; et j'étais en droit d'y compter. Moi qui me figurais que tu éprouverais le besoin de savoir si je n'étais pas trop malheureuse !... Puisque tu en décides autrement, je n'ai qu'à me soumettre... C'est égal, c'est bien dur, et je ne méritais pas ce traitement.

DANIEL, avec honte.

Le désordre de mon âme enlève toute importance à ce que je te répondrais.

FANNY, *tendrement.*

Puis, une terreur, que tu comprendras, une angoisse désintéressée s'ajoute à mon amertume et la domine... Je pense à la fragilité de ta vie.

DANIEL.

A ma blessure ?

FANNY.

Encore.

DANIEL.

Eh bien ! Qu'elle se rouvre et te venge de mon abandon.

FANNY.

Heureusement qu'elle est bien fermée. Mais si rétabli que tu sois, tu n'es pas à l'abri des risques ordinaires. Demain, une pleurésie, issue de ton ancien mal, peut te terrasser à l'improviste, remettre tes jours en danger et, cette fois, je ne serai pas là !... Enfin, j'ai peur pour toi, j'ai peur pour moi, j'ai toutes les appréhensions.

DANIEL.

Je ne peux que baisser la tête.

FANNY, *avec véhémence.*

Hein ? j'étais moins lâche à ton autre départ, n'est-il pas vrai ?

DANIEL.

Tais-toi.

FANNY.

Ce jour-là, toi non plus, tu ne courbais pas la tête. Ton régiment gagnait la frontière. J'étais dans la rue Mornay avec les femmes du quartier. On escortait les hommes. Et le cœur gros, les yeux secs, je marchais sur le même rang que toi, à l'allure de ta compagnie. De temps en temps, tu m'embrassais en chemin, et de temps en temps, je portais ton fusil. On se sépara à la barrière de Vincennes, et le train pavoisé qui s'ébranla vous conduisit au carnage universel.

DANIEL, suppliant.

Ne te souviens pas trop.

FANNY, avec amertume.

Puis, ce fut la solitude, des heures innombrables de torture, l'Allemand sans pitié, l'affreuse attente des nouvelles, tes nuits dans la tranchée, le pain qui te manquait, puis Carency, et ta blessure. Qui m'eût dit que des heures plus cruelles m'étaient réservées ?

DANIEL.

Chasse-moi, je t'en supplie.

FANNY.

Dérision des choses! Tu es parti, j'ai pleuré, tu es revenu sanglant. Je t'ai disputé à la mort pendant des mois entiers. Te revoilà debout, vivant, et je te perds complètement!

DANIEL.

Ne prolonge pas ma honte.

FANNY.

Hélas! Je consentais presque à te donner à la patrie. Je ne pensais pas te donner à l'amour. Ce que les Prussiens n'ont pas fait, une femme le fait.

DANIEL, sourdement.

Malgré ta douleur, tu es inflexible à ta façon. Tu me dis: tu es libre; et au même instant, tu me représentes toute mon ingratitude. Tu m'accordes un droit et tu me le contestes aussitôt.

FANNY, avec violence.

Va-t'en vite, alors. Abandonne-moi encore, puisqu'une seconde loi plus féroce t'y oblige, et qu'aujourd'hui tu tiens la victoire!

DANIEL, éperdu.

Nous nous reverrons peut-être... je n'ose pas te parler d'espérance ni de courage...

FANNY, affolée.

Du courage? J'en aurai besoin. Sois tranquille cependant. Ma faiblesse sera de courte durée. Je me connais. Dès demain, je me remettrai au travail... D'abord il le faut bien... Sauve-toi. On ne s'apercevra de rien autour de nous. Je me débrouillerai, sans le secours de personne... Je cacherai ton départ ou je l'expliquerai... J'empêcherai qu'on te juge mal... Puisse la déception ou la pitié te ramener un jour!... Tu retrouveras ta maison fidèle et toute prête, comme si tu l'avais quittée la veille.

DANIEL, prêt à sortir.

Qui sait?

FANNY.

Mais donne-moi la main. Ne pars pas en ennemi. Regarde une minute ce que tu laisses derrière toi, et que tu as regardé si longtemps.

DANIEL, éclatant en sanglots.

Fanny, ma petite Fanny!

FANNY, dans ses bras.

Daniel!

DANIEL, avec tendresse.

Je n'accepte plus tes larmes. Viens sur mon cœur.

FANNY.

Tu restes?

DANIEL.

Je renonce.

FANNY.

Tu restes ?

DANIEL, *avec emportement.*

Je ne peux pas te voir souffrir davantage. Je t'ai connue trop enfant. Nous avons trop pâti ensemble; tu as été trop prodigue de tendresse envers moi, tu es trop seule en ce monde, je n'ai pas la force de te sacrifier.

FANNY.

Merci de ta compassion.

DANIEL.

Mon pauvre ange...

FANNY.

Si tu étais parti, je serais morte de chagrin.

DANIEL, *avec angoisse, avec tendresse.*

Mais toi aussi, presse-moi sur ta poitrine. Emprisonne-moi dans tes bras maternels. C'est peut-être encore moi le plus faible de nous deux, le plus exposé. Je réclame ta protection. Cache-moi, cache-moi le fantôme qui rôde autour de nous, et que je ne veux pas suivre.

FANNY.

Ferme tes yeux chéris.

DANIEL.

J'ai peur...

FANNY.

Que regardes-tu dans l'ombre ?

DANIEL, haut.

Rien...

FANNY.

Quelle vision t'obsède encore ?

DANIEL.

Aucune... (Avec effort.) Fini de mes extravagances ! Fini de tes épreuves !

Il se précipite vers un meuble dont il ouvre un des tiroirs.

FANNY.

Que cherches-tu ?

DANIEL.

Une lettre méchante.

FANNY.

Ce papier dont tu parlais ?...

DANIEL.

Plein de conseils mélancoliques. (Déchirant la lettre.) Je le détruis... Et maintenant, causons travail...

FANNY, avec effroi.

Tu n'as pas l'air de penser à ce que tu dis ?

DANIEL, hanté.

Ah ! Fanny !...

FANNY, avec effroi.

Tu es absent de toi-même ?...

DANIEL, cherchant à se ressaisir.

Causons travail... Causons des choses de la maison... Où sont les estampes de Mlle Estivant ?

FANNY.

Dans l'ancienne chambre de mon père.

DANIEL, avec fébrilité.

Sérieusement, ce sont des eaux-fortes de Saint-Aubin ?

FANNY.

De Parrocel et de Moreau...

DANIEL.

Apporte-les-moi que je les estime.

FANNY.

Le jour baisse. Remets ton examen à un autre moment.

DANIEL.

Soit. Je les regarderai demain matin, dès l'aube... j'ai hâte de reprendre notre simple existence d'autrefois.

La nuit se fait. La lune dissipe les nuages.

FANNY.

Patience. J'ai de la besogne à te confier.

DANIEL, *s'exaltant peu à peu.*

Tant mieux. Mais pour commencer, nous allons célébrer mon absolution. Nous allons dîner au restaurant, chez Léonard, au bord de l'eau.

FANNY.

Tu y tiens ?

DANIEL.

Arrange-toi vite.

FANNY.

N'importe comment ?

DANIEL.

A la diable; et puisque tu as gagné un peu d'argent tantôt, nous demanderons du champagne comme le jour où j'ai quitté l'ambulance. Tu rempliras mon verre, tu le rempliras tout le temps... Et tu me feras oublier, oublier, oublier...

FANNY.

Je suis prête.

DANIEL.

Allons.

FANNY.

Viens.

DANIEL, revenant sur ses pas.

Non... (Avec effroi.) Pas tout de suite...

FANNY.

Qu'est-ce que tu as? Tu hésites ?

DANIEL.

Une minute.

FANNY.

Je tremble.

DANIEL, avec effroi.

Elle m'attend à quelques pas d'ici.

FANNY.

Mme Ortéga ?

DANIEL.

Marianne !

FANNY.

Ne prononce pas ce nom.

DANIEL.

Elle est en voiture, dans une rue voisine...

FANNY.

Eh bien! ne sortons pas... Dînons chez nous.

DANIEL, avec égarement.

Elle m'attend, comprends-tu bien ?

FANNY.

Je suis perdue.

DANIEL, éperdu.

Ah! Fanny, Fanny, le mal que m'a fait cette femme est inguérissable... j'ai besoin de la voir, j'ai besoin de l'entendre... Laisse-moi la rejoindre.

FANNY, lui barrant la route.

Tu ne t'en iras pas.

DANIEL.

Je souffre trop... redonne-moi cette liberté que tu m'avais promise...

FANNY.

Tu ne t'en iras pas.

DANIEL.

Elle m'attend à quelques pas d'ici... Je te le répète, elle m'attend... Ce n'est pas un rêve!... Par pitié, ne me retiens pas davantage. L'heure passe. Une seconde encore, et je ne la trouverai plus. Et son mari me l'aura reprise.

FANNY.

Je t'aime autant qu'elle, et je te garderai.

DANIEL.

Écarte-toi de mon chemin, et laisse-moi la rejoindre. Je me sens emporté par une force irrésistible, et je vais où cette force me conduit.

FANNY.

Tu resteras quand même.

DANIEL.

Tu abuses de mes torts.

FANNY.

Il ne fallait pas me rendre l'espérance que tu m'avais ôtée, il ne fallait pas me serrer dans tes bras, et je te permettrais de partir. Maintenant il est trop tard. Je t'ai reconquis, tu m'appartiens, je ne te céderai pas.

DANIEL.

Tout n'est pas de ma faute.

FANNY.

Il est trop tard, te dis-je... Partir! Quand la chaleur de ton dernier baiser est encore sur mes lèvres? Quand tu viens de me rapporter un bonheur que je croyais perdu? Quand ton cher repentir m'a plus remuée que tous tes serments de jeune homme? Non, cette espèce de guet-apens ne s'accomplira pas.

DANIEL.

Ne me juge pas avec ton désespoir, tu vois bien que je ne suis pas le maître de mon destin.

FANNY.

Je ne suis qu'une malheureuse épave, mais j'aurai raison de la fatalité.

DANIEL.

Ta volonté ni la mienne n'ont rien à faire dans la circonstance.

FANNY.

Je t'en supplie, mon mari adoré, ne détruis pas ton œuvre de miséricorde. Souviens-toi de mon dévouement. Souviens-toi de nos peines communes.

DANIEL.

Adieu; et pardonne-moi, si tu peux; car nous sommes tous victimes de quelque dieu jaloux.

FANNY.

Il y a cette femme et nous, voilà tout.

DANIEL.

Hélas ! pourquoi m'as-tu connu ?

FANNY.

Même en ce moment, je ne le regrette pas.

DANIEL.

Résigne-toi, je dois partir.

FANNY.

Et cependant, tu pleures ?

DANIEL.

J'aurais tant voulu t'épargner !

FANNY.

Tu pleures, et ta main tremble dans mes mains ? Tu me plains en secret, tu as envie d'être généreux ?

DANIEL, avec douleur.

Combien de joies et d'habitudes auxquelles nous tenions vont être anéanties !

FANNY.

Peut-être pas... Oh ! ne détourne pas tes yeux. Regarde-moi. C'est moi, Fanny, je suis à tes pieds. Ne m'abandonne pas.

DANIEL.

Il faut que je m'en aille !

FANNY.

De quel crime me punis-tu, moi, ta femme, ta sœur, ton enfant ? Toi que j'ai tant aimé, toi, ma première émotion, mon émotion perpétuelle ?...

DANIEL.

Oublie-moi.

FANNY.

Considère ma vie après ton abandon ? Seule, dans cette maison désertée, sans mes parents, sans toi, sans aucun ami, plus orpheline que jamais ? Saurai-je supporter la douleur que tu m'imposes ? Que vais-je devenir, en butte à la méchanceté du sort, au dénigrement des voisins, tenaillée par la jalousie et dévolue à la misère, malgré ta prévoyance ? M'as-tu réservée à toutes les détresses pendant que tu tiendras toutes les félicités ?

DANIEL, avec remords, avec exaltation.

Toutes les félicités ? (Regardant tout à coup le parapet de la Seine ; l'air grave et déterminé.) En effet, je n'ai pas le droit d'être

plus heureux que toi. En effet, je n'ai pas le droit de te précipiter dans la misère et la désolation pour posséder celle que j'aime. Mais puisque je ne peux consentir à ton infortune, ni, d'autre part, renoncer au bonheur, je vais mourir.

FANNY.

Tu veux te tuer ?

DANIEL.

Sur-le-champ.

FANNY, éperdue.

Toi, mourir ?

DANIEL, désignant la rivière.

Et de cette façon.

FANNY.

Ne regarde pas cette eau sinistre.

DANIEL.

La Seine fraternelle a consolé bien des affligés. Elle ne refusera pas de m'accueillir.

FANNY, lui barrant la route.

Daniel, écoute-moi.

DANIEL.

Je vais terminer mon supplice. Je vais me châtier de mon égarement.

FANNY.

Écoute-moi, je t'en supplie.

DANIEL.

A quoi bon ? Tu ne changeras pas ma résolution.

FANNY.

Tu ne bougeras pas avant de m'avoir entendue.

DANIEL.

L'oubli est là, derrière ce mur. L'oubli, et le pardon de toutes les fautes.

FANNY.

Quelles fautes ? N'es-tu pas insensé de parler de tes fautes ? Est-ce qu'on est responsable des battements de son cœur ? Quelle mauvaise action as-tu commise ? Tu n'es pas coupable parce qu'un jour tu as rencontré une femme et que tu l'as aimée malgré toi.

DANIEL.

Coupable ou non, je me suis condamné.

FANNY.

En vertu de quelle loi? Ton bonheur, mon bonheur sont-ils si tyranniques?

DANIEL.

Du reste, j'ai toujours pensé que cette aventure finirait tragiquement. Si tu ne m'avais pas retenu le jour de ma confession, ce serait déjà fait depuis longtemps et tu serais peut-être consolée.

FANNY.

Amoureux sans pitié, ta loyauté tardive est plus implacable que toutes les trahisons. Mourir!... Oui, j'ai retenu ta main par dévouement, et par dévouement aussi, je t'ai invité à disposer de toi-même. D'ailleurs, nous nous sommes expliqués là-dessus.

DANIEL.

Mourir! Mourir!

FANNY.

Si dès le lendemain, si plus tard, si tout à l'heure encore par lâcheté, par égoïsme, ouvertement et sourdement, j'ai revendiqué ce que j'estimais mon bien, j'ai eu tort, et je m'en repens à genoux, et je m'accuse de parjure, et je te renouvelle à cette minute mon premier consentement. Va retrouver cette femme et ne t'occupe pas de mon chagrin.

DANIEL.

J'ai choisi.

FANNY.

Mourir !... Tu veux donc me léguer le remords éternel d'avoir manqué à ma parole ? Et du fond de la tombe, me reprocher la fragilité de mon indulgence ?

DANIEL.

Tu retardes ma guérison.

FANNY.

Mourir !... Change de route et va la retrouver. Je te tiens quitte de ta charité passagère et je te demande pardon d'avoir surpris ta miséricorde. J'oublie tes promesses. Je ne me souviens que des miennes. Un seul être est engagé ici, et cet être, c'est moi.

DANIEL.

Et la souffrance que tu appréhendes, cette souffrance inacceptable ?

FANNY.

Qu'est-ce que la souffrance à côté de la mort ? Le chagrin passe. Des aveux différents montent à nos lèvres, mais la mort ne permet pas de recommencer. Comment peux-tu mettre en balance tes jours nombreux, tes jours utiles, tes jours idolâtrés, et ma douleur inconséquente ?

DANIEL.

Je repousse ton sacrifice.

FANNY.

Tu allègues ma souffrance ? Pauvre homme ! Es-tu certain que ton suicide résoudra les choses ? Ne comprends-tu pas que toi mort, je serai cent fois plus misérable ?

DANIEL.

Tu me pleureras au lieu de m'accuser... Puis, il y aura tout de même un malheureux de moins.

FANNY, *se traînant à ses pieds.*

Non, tu ne te tueras pas. Ce désastre ne tombera pas sur nous, je m'y oppose. Tu vivras, je l'exige, et tu connaîtras bientôt les délices que tu ambitionnes.

DANIEL.

Je préfère l'ivresse de la mort.

FANNY.

Ne meurs pas, ne meurs pas, mon bien-aimé ! Ton existence avant tout. Je la place au-dessus de mes peines, au-dessus des préjugés, au-dessus de la justice. Que m'importe le reste, pourvu que tu sois vivant !

DANIEL.

Que m'importe le reste, pourvu que je sois mort !

FANNY.

D'abord, j'ai mesuré mon courage et, j'en suis sûre à présent, je ne souffrirai pas si tu t'en vas, le cœur libéré. Crois-moi, la vision de ta perte a rendu légère l'idée de ma solitude.

DANIEL.

Séparons-nous.

FANNY.

Allons, sois bon, laisse-toi convaincre et renonce à ton dessein meurtrier. Va rejoindre cette femme. Elle t'aime, elle pleure. Trahis-moi sans ménagement.

DANIEL.

Je refuse.

FANNY.

Ne pense qu'à toi. Ne pense qu'à elle. Va-t'en vite. Elle t'attend dans la rue voisine. Va-t'en vers elle. Disparaissez ensemble, et sois heureux puisqu'il le faut.

DANIEL, *se précipitant vers la porte.*

Ce n'est pas vers elle que je cours, c'est vers la mort...

FANNY.

Vers la mort égoïste !

DANIEL.

Vers la mort qui affranchit !

FANNY, avec amour, avec joie, se jetant dans ses bras.

Eh bien! emmène-moi!

DANIEL.

Dans ce gouffre?

FANNY.

Avec toi.

DANIEL, avec prière.

Reste à la maison.

FANNY.

Tu ne mourras pas seul.

DANIEL, avec bonté.

Ne t'immisce pas davantage dans mon chagrin.

FANNY.

C'est de l'aberration; je dépasse la tendresse humaine: mais je me détruirai.

DANIEL, avec bonté, avec prière.

Réfléchis, folle que tu es. C'est pour une autre que je vais mourir.

FANNY, éperdument.

Que m'importe! Si tu meurs pour une autre, moi, je mourrai pour toi.

DANIEL.

C'est son nom que je crierai dans mon agonie.

FANNY.

Tu n'en sais rien.

DANIEL.

Respecte cette minute, elle lui appartient.

FANNY.

Elle refuserait de la partager.

DANIEL.

Hélas! Je l'aime, je l'aime, et son refus ne m'empêcherait pas de l'adorer.

FANNY.

Quand la rivière aura fait son œuvre, tu penseras peut-être différemment. Jésus l'a dit, la mort n'est pas la destruction complète. Bientôt tes yeux se rouvriront dans l'eau profonde, et tu t'apercevras sans doute que j'étais celle que tu aimais.

DANIEL.

Je ne désire que l'oubli, et j'espère le rencontrer.

FANNY, avec adoration.

Oh! je t'en supplie, prends-moi dans tes bras, comme tout à l'heure. Serre-moi sur ton cœur imparfait. Emporte-moi. Il y a dix ans, par un soir pareil, je t'ai donné ma vie et ma jeunesse. Je te les donne encore, et cette fois ma nuit d'amour ne finira pas.

DANIEL, *la suppliant.*

Délivre-moi de ton étreinte et laisse-moi passer. Je ne commettrai pas cette dernière infamie de t'associer à mon destin.

FANNY.

Si je ne meurs pas à présent, je mourrai dans une heure.

DANIEL.

Tu es jeune. Je t'ordonne de vivre et de te consoler.

FANNY.

Tout le monde a le même âge à l'instant de la mort.

DANIEL.

Je te défends de me suivre.

FANNY.

Ta tombe sera la mienne.

DANIEL.

Ce parapet n'est pas encore franchi. Envisage une seconde l'horreur de ton immolation.

FANNY.

Je ne redoute que la vie.

DANIEL.

Crois-moi, le fleuve est aussi cruel que ton mari, et il peut te broyer contre une arche avant que tu ne sois morte.

FANNY.

J'entends subir tout ce que tu subiras.

DANIEL.

Mais tu n'as pas les mêmes raisons que moi d'en finir ?

FANNY.

Mon malheur est égal au tien.

DANIEL.

Tais-toi.

FANNY.

Le désespoir m'a révélé le bonheur de mourir.

DANIEL.

Tais-toi, tais-toi. Ton vertige me gagne.

FANNY.

Je ne veux pas de la vie sans toi.

DANIEL.

Je t'en conjure, ne fais pas de moi un assassin.

FANNY.

Je ne veux pas de la vie sans toi.

DANIEL.

Par pitié, dérobe-moi ce visage impatient.

FANNY.

Je ne veux pas de la vie sans toi.

DANIEL.

Fanny, une dernière fois ! Songe à ton épouvante quand tu t'engloutiras dans l'abîme.

FANNY, *avec adoration.*

Avec toi, je n'ai jamais eu peur.

DANIEL, *éperdu.*

Eh bien ! Meurs avec moi !... Et que Dieu me pardonne !...

FANNY.

Ensemble.

DANIEL.

Tous les deux.

FANNY.

Ensemble !

Il saisit Fanny dans ses bras et enjambe le parapet. Ils disparaissent. On entend un cri terrible. Clarisse entre par une porte latérale et s'arrête sur le seuil avec stupeur.

FIN

NOTES ET ERRATA

1° Le Marchand d'Estampes *fut d'abord annoncé en quatre actes sur l'affiche; mais à la dernière heure, le matin de la répétition générale, l'auteur et le directeur qui reçut ce drame, — et le fit répéter — convinrent de supprimer une scène épisodique, cette scène leur paraissant inutile.*

Cette suppression, résolue d'un commun accord, engagea l'auteur et le théâtre à présenter la pièce en trois actes au public.

On rattacha purement et simplement au deuxième acte quelques scènes indispensables à l'action. Cette soudure ne nécessita aucun raccord, ni l'addition d'aucune phrase, ni même d'un seul mot.

2° *En tenant compte des légères modifications qu'entraîne habituellement la correction des épreuves, il n'y a guère plus de quarante lignes de différence entre le texte de ce volume et celui de la répétition générale. Le manuscrit du théâtre et celui de la censure peuvent en témoigner.*

Quant aux mutilations signalées par l'auteur au cours de ces pages, les unes lui furent imposées arbitrairement; les autres furent exécutées d'autorité, malgré ses protestations verbales, écrites, et celles de son représentant officiel.

ERRATA

Pages	29,	ligne	19,	lire :	des faces pâles...
—	35,	—	20.	—	de le savoir...
—	145,	—	12,	—	il s'est...
—	188,	—	2.	—	et tout le monde...
—	200,	—	15,	—	à la manière noire...
—	236,	—	4,	—	Oh! moi, je fume la mienne...
—	254,	—	18.	—	parce que je ne sais pas...

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 5738-5-18. — Encre Lorilleux